

J. B. Tavernier  
Les six voyages  
en Turquie  
& en Perse

II



FM/La Découverte



# La Découverte

LES SIX VOYAGES  
DE TURQUIE ET DE PERSE

Par le Capitaine Valentin



Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

Jean-Baptiste Tavernier

LES SIX VOYAGES  
DE TURQUIE ET DE PERSE

Notes de Stéphane Yerasimos

II

FRANÇOIS MASPERO

1, place Paul-Painlevé

PARIS V<sup>e</sup>

1981

Jean-Baptiste Tavernier

LES SIX VOYAGES  
DE TURQUIE ET DE PERSIE

Traduction de Michel Tournier

II

FRANÇOIS MASPERO

1, rue de la Harpe

*Livre troisième*

---

*Du sixième et dernier voyage  
de l'auteur,  
et des routes qu'on peut tenir pour  
entrer en Turquie et en Perse par  
les provinces septentrionales de l'Europe ;  
avec une relation particulière  
de plusieurs pays voisins de la mer  
Noire et de la mer Caspienne*





DU SIXIÈME ET DERNIER VOYAGE DE L'AUTEUR  
DEPUIS SON DÉPART DE PARIS  
JUSQU'A SON DÉBARQUEMENT A SMYRNE

Je commençai mon sixième voyage de Levant le 27 novembre 1663 et partis de Paris pour Lyon, accompagné de huit de mes gens de différentes professions selon qu'ils m'étaient utiles. Je portais avec moi la valeur de quatre cent mille livres, soit en pierreries, soit en ouvrages d'orfèvrerie et autres pièces curieuses, que je destinais pour le roi de Perse et pour le Grand Mogol<sup>1</sup>. Etant arrivé à Lyon, j'achetai un miroir de fonte qui était rond et concave et avait environ deux pieds et demi de diamètre. Son effet était merveilleux, et lorsqu'il était exposé au soleil et qu'on mettait un écu blanc au point de la réflexion des rayons, il le faisait fondre en un instant. Il rejetait aussi les espèces si fort en dehors que si on lui présentait une épée, il semblait qu'il en sortait une autre. La nuit, en mettant une chandelle au-devant, on pouvait lire une lettre à deux cents pas loin en se posant au point de la réflexion. Cette pièce était la plus belle de cette nature qu'on ait vue depuis longtemps. Ainsi, en faisant chemin, je tâchai toujours d'acquérir quelques raretés qui pussent être agréables à ces deux grands monarques

---

1. L'empereur des Indes.

de l'Asie à qui j'avais eu le bonheur de plaire, et particulièrement à l'oncle du Grand Mogol qui me favorisait en toutes choses, leur ayant vendu plusieurs pièces curieuses en mes précédents voyages.

De Lyon, je me rendis à Marseille, où je demeurai dix jours à attendre embarquement pour Ligourne, et je fis voile avec mes gens le 10 janvier 1664. Nous étions dans la barque du patron Jean Flour, que l'on appelait le Postillon, parce qu'il était estimé le plus habile et le plus diligent patron du pays. Comme nous faisons assez heureusement notre route, nous aperçûmes le lendemain matin un grand vaisseau vers les îles de Sainte-Marguerite. La mer n'ayant point d'ami, et voyant devant nous une barque qui fuyait, nous en fîmes autant et vîmes mouiller à une petite anse appelée le port d'Agaië à deux lieues de Fréjus, où il n'y a qu'un méchant fort avec deux ou trois maisons seules. Nous fûmes à terre, parce qu'il n'était guère que midi, et nous vîmes là un jardin qui peut passer pour très beau et qui est très bien entretenu. Il y a des allées d'orangers et de citronniers qui rendent le lieu aussi vert et aussi gai au cœur de l'hiver qu'en plein été, et on y voit d'ailleurs plusieurs enjolivements à la mode d'Italie qui en est voisine. Sur les quatre heures du soir, nous retournâmes à bord, où nous ne fûmes pas plutôt que nous aperçûmes une grosse barque qui venait dans le port à toutes voiles. Ayant demandé au patron ce que c'était, il me répondit assez troublé que messieurs de la foraine avaient armé à Toulon cette barque pour faire payer de gré ou de force certains droits à toutes celles qui sont voisines de l'Italie, et que ceux de Marseille ne voulaient pas payer quand on les venait exiger dans leur ville. Prévoyant le désordre qui pouvait arriver, dès que je fus à bord, je me fis donner une cassette que le patron me gardait et où étaient mes plus précieux bijoux. J'en pris une partie sur moi et donnai l'autre à la hâte à un de mes serviteurs, croyant qu'il ne me quitterait pas. Ayant eu lieu de craindre que, dans la confusion qui pouvait suivre l'attaque de la barque de la foraine qui en voulait à notre patron, je ne

vinsse à perdre quelque riche pièce, je crus que je ferais bien de passer dans une barque gênoise qui était à l'ancre proche de la nôtre et qui ne devait rien à la foraine. Je me mis donc en devoir de sauter dans cette barque ; mais, n'ayant pas bien remarqué la distance qu'il y avait entre l'une et l'autre, au lieu de sauter dedans, je tombai dans la mer, où on n'aurait pas songé à me secourir dans le tumulte et où je courais risque de me perdre entre les deux barques, si je n'eusse heureusement rencontré une corde que je saisis par un nœud. Un de mes serviteurs, me voyant dans ce danger, sauta promptement dans la barque gênoise et se servit de toutes ses forces pour m'aider à monter, ce qui ne se fit pas sans peine. Cependant, la barque de la foraine avançait toujours sur la nôtre et en était déjà si proche qu'on la pouvait accrocher, et le capitaine, pour intimider notre patron, criait que si on ne se rendait, on ne donnerait quartier à personne. Comme ceux de la foraine virent que Flour ne se mettait point en devoir de se soumettre, ils firent une décharge de plusieurs coups de mousquet. Un de nos matelots fut blessé proche du mât et mourut trois jours après. Le fils du patron eut un coup dans son jupon qui ne fit que lui effleurer la peau, et le patron lui-même reçut deux balles dans son bonnet, ce qui l'étonna un peu. Il ne perdit pas pourtant courage et, comme un des plus habiles de son métier, il s'avisa par un tour d'adresse de mettre sa barque entre deux autres barques gênoises qui étaient à l'ancre dans cette baie. Ce qu'il fit si à propos qu'il évita le danger où il allait tomber sans ressource. Car, la barque de la foraine qui voulait joindre la sienne et s'en emparer s'étant embarrassée dans les voiles et les cordages de tant de barques, il eut le temps et le moyen de sortir du port et de prendre le large à force de rames. Il faisait un peu de vent, et dès qu'il fut à la mer, il l'eut en poupe et si favorable que le lendemain au matin il arriva à Monaco, et de là en deux jours à Gênes.

Pour moi qui étais passé dans la barque gênoise, voyant celle du patron Flour où étaient mes gens échap-

pée et hors de danger, je me fis mettre à terre avec celui des miens qui m'avait suivi pour voir quelle voie je devais prendre pour rejoindre notre barque. Mais, ayant tout à propos trouvé un patron de Frontignan qui portait du vin de Languedoc à la côte d'Italie, je fis marché avec lui pour me passer à Ligourne. Je me remis donc en mer dans sa barque, et nous touchâmes à Villefranche et ensuite à Monaco où nous arrivâmes un matin de bonne heure.

Ayant remarqué que la barque de Frontignan qui était fort chargée allait trop lentement, le lendemain de mon arrivée à Monaco, je pris une petite falouque et fis canal le long de la côte qui est bordée de très beaux villages et de très belles maisons jusqu'à Savone, où, ayant encore changé de falouque pour achever environ trente milles qui restent de là jusqu'à Gênes, nous fîmes assez agréablement la moitié du chemin ; mais, un vent impétueux s'étant levé qui faillit nous perdre, nous fûmes contraints de gagner la côte, dont nous étions alors éloignés de plus de trois milles. Il y a un gros village proche du lieu où nous prîmes terre, et comme il y avait encore assez de jour pour entrer dans Gênes qui n'en est éloignée que de neuf milles, je fis chercher des chevaux pour moi et celui de mes gens qui m'avait suivi et, quoiqu'ils ne fussent pas des meilleurs, nous les pressâmes si bien que nous arrivâmes à soleil couchant à Gênes.

Il ne se peut rien imaginer au monde de plus agréable à la vue que ces neuf milles de chemin le long du rivage ; car d'un côté ce n'est qu'une suite continuelle de magnifiques maisons et de beaux jardins, et de l'autre un rivage uni où les vagues viennent doucement se rompre.

Etant arrivé à Gênes, j'y trouvai mes gens qui n'avaient pu encore partir pour Ligourne à cause du vent contraire ; mais au bout de deux jours, le vent ayant changé et s'étant rendu bon pour Ligourne, nous y fûmes portés en vingt-quatre heures et, étant partis de Gênes sur le midi, nous y arrivâmes le lendemain à la même heure.

Le 27 mars 1664, nous fûmes tout le jour bordoyant le long de la rade, attendant quelques vaisseaux qui n'avaient pas encore toute leur charge. Sur les sept heures, celui qui commandait la flotte fit tirer le coup de partance, après quoi les onze vaisseaux dont elle était composée se mirent à la voile et prirent leur route pour Messine avec un vent de nord-ouest. De ces onze vaisseaux, il y en avait deux de guerre et neuf marchands, à savoir quatre pour Smyrne, trois pour Ancône et deux pour Venise. Toute la nuit, nous eûmes le vent favorable mais assez fort, et plusieurs traverses ; ce qui fut cause que deux de nos navires se séparèrent de nous, prenant leur route comme nous pûmes juger entre l'île d'Elbe et l'île de Corse, tandis que nous passions entre l'Elbe et l'Italie.

Le vingt-huitième, sur les huit heures du matin, nous nous trouvâmes entre Perro Ferraro et Piombino et, comme le temps était fort beau, nous eûmes le plaisir de bien voir ces deux places. De là, nous vîmes passer entre deux petites îles, dont l'une s'appelle Palmajola et l'autre n'a pas de nom. Sur les dix heures, nous vîmes Portolongone, puis de loin Monte-Christo. A une heure après midi, nous découvrîmes Castiglion-sere et, tout le reste du jour, nous côtoyâmes les îles Gigio et Sanuti<sup>2</sup>. Pour donner moyen aux deux autres vaisseaux qui nous avaient quittés de nous rejoindre, quoique nous eussions le vent bon, nous ne portâmes qu'une voile jusqu'à nuit close. Mais, ne les ayant point aperçus, on remit toutes les voiles, avec lesquelles nous fîmes grand chemin toute la nuit.

Le vingt-neuvième, avec le même vent du nord-ouest, sur le matin nous découvrîmes les îles Pontia et Palmerola, et sur le soir celles de Ventitione<sup>3</sup> et d'Ischia. La nuit s'approchant, et les deux vaisseaux que nous attendions ne paraissant point, il fut résolu

---

2. Giglio et Giannutri, au large des côtes italiennes.

3. Il s'agit des îles Pontines : Palmarola, Ponza et Ventotene, au large du golfe de Gaeta.

qu'au lieu de passer dans le phare de Messine on prendrait la route autour de la Sicile où on espérait de les rencontrer. Sur les onze heures du soir, le vent se fit nord-nord-ouest, assez faible, ce qui fut cause que cette nuit-là nous ne fîmes que treize ou quatorze lieues.

Le trentième, tout le long du jour, nous eûmes calme. Vers la nuit, il se leva un vent de sud-est qui peu à peu se rendit si fort que nous passâmes la nuit assez mal, avec plusieurs traverses qui nous tourmentaient fort.

Le trente-unième, le même vent continua jusqu'au soir avec une mer fort haute, ce qui rendit fort malades plusieurs de nos passagers. Sur les neuf heures du soir, le vent se tourna à l'ouest et nous reprîmes joyeusement notre route.

Le premier avril, le matin, toute la flotte se trouva écartée, tant à cause du mauvais temps du jour précédent qu'à cause de l'obscurité de la nuit. Mais, sur les huit heures, nous aperçûmes quelques-uns de nos vaisseaux et en même temps les trois îles qui sont devant Trapano, savoir Levanzo, Maretima et Favagnana. Sur le midi, tous les vaisseaux se rejoignirent assez proche de ces îles et, le vent cessant sur les quatre heures du soir, nous fûmes en calme jusqu'à minuit qu'un vent de nord-ouest se leva, mais si faible que nous ne pûmes faire que très peu de chemin jusqu'au jour.

Le second, le même vent nord-ouest dura jusque sur les dix heures du matin ; mais, le temps s'étant couvert, il se changea en est et nous fit perdre notre route pour ne pas tomber sur la côte de Barbarie. Le soir, le vent se remit à l'ouest ; mais il était faible et nous ne fîmes pas grand chemin toute la nuit.

Le troisième, à la pointe du jour, il se leva un grand brouillard qui fut suivi d'une pluie. L'inconstance du vent qui changeait à tous moments nous rendit cette journée incommode et nous fit seulement entretenir notre route en bordoyant jusque sur les six heures du soir que le vent se fit nord-ouest et nous fit reprendre notre route. Cette nuit du troisième avril, une femme juive qui allait à Smyrne avec son mari et ses enfants

accoucha d'une fille, et la mère et l'enfant se portèrent toujours bien.

Le quatrième, à la pointe du jour, nous découvrîmes l'île Pantalarea, et quoique nous fussions plus proche de la Sicile, le brouillard qui venait de ce côté-là nous empêcha de la voir jusque sur les dix heures que le temps s'éclaircit. Tout le soir et toute la nuit, nous eûmes le même vent fort frais et nous suivîmes toujours la côte de Sicile.

Le cinquième, le vent nous ayant été favorable toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin à une lieue et demie de la côte de Sicile vis-à-vis du cap Passaro <sup>4</sup> et, comme le temps était fort beau, nous eûmes la vue du mont Gibel <sup>5</sup> tout couvert de neige. L'après-dîner, ayant doublé le cap, nous découvrîmes la côte de Saragousse <sup>6</sup>. Vers le soir, le soleil se couchant, le vent cessa et nous en eûmes fort peu toute la nuit, ce qui nous fut favorable dans le malheur qui faillit nous arriver. Car, sur les deux heures après minuit, le vaisseau de l'amiral nous vint aborder par derrière, et si le vent eût été fort, on était en danger de se couler à fond l'un ou l'autre. Cela arriva par la faute du pilote de l'amiral qui ne fit pas bonne garde.

Le sixième sur le matin, le vent cessa tout à fait et nous fûmes en calme jusque sur les dix heures qu'un vent d'est se leva, mais qui était faible. Comme nous ne faisons pas grand chemin, nous vîmes tout le long du jour le mont Gibel, et sur le minuit le même vent se rafraîchit.

Le septième au matin, le temps étant beau, nous découvrîmes le cap Spartivento et, le même vent d'est continuant toute la journée, vers le soir nous vîmes quelques autres terres de la Calabre. Toute la nuit se passa presque en calme et nous ne pûmes pas faire grand chemin.

Le huitième, nous nous trouvâmes fort près du cap

---

4. Cap Passero, la pointe sud-est de la Sicile.

5. L'Etna.

6. Syracuse.

Borsano et, le reste du jour, nous vîmes le cap Stillo et le cap Delle Colonne.

Le neuvième sur le minuit, un vent de sud-est qui se leva assez rude et la mer fort haute avec un temps couvert furent cause que nous ne fîmes point de chemin en vingt-quatre heures.

Le dixième sur le matin, le vent s'étant tourné au sud et le temps éclairci, nous vîmes que nous étions à l'entrée du golfe de Venise, entre le cap de Sainte-Marie et la côte de la Grèce dont les montagnes étaient couvertes de neige. Sur les dix heures, nous prîmes notre route, et trois des cinq vaisseaux qui étaient chargés les uns pour Ancône et les autres pour Venise, se voyant hors de danger, entrèrent dans le golfe. Pour ce qui est des deux autres qui s'écartèrent dès la première nuit, nous ne pûmes savoir ce qu'ils étaient devenus. Sur le minuit, le vent se changea au nord.

L'onzième au matin, nous vîmes deux petites îles dont l'une s'appelle Faun, l'autre Merlera<sup>7</sup>, et nous découvrîmes aussi celle de Corfou. Sur le midi, le vent s'étant fait est, nous tînmes la mer et, sur le soir, il vint quantité de petits oiseaux sur nos cordages dont nous fîmes bonne chasse, et nous eûmes de quoi en faire une grande fricassée. Nous prîmes aussi quatre faucons, des hiboux et nombre de tourterelles.

Les douze et treizième, ayant toujours le vent d'est, nous ne fîmes que nous entretenir en bordoyant jusqu'au soir du treizième que le vent se mit au nord, qui nous fit reprendre notre route. Sur le minuit, s'étant fait nord-ouest, nous l'eûmes en poupe.

Les quatorze et quinzième, nous eûmes toujours le même vent, mais fort faible, et fûmes ces deux jours sans voir terre, pendant lesquels nous prîmes quantité d'oiseaux.

Le seizième, le même vent continuant, nous nous trouvâmes le matin proche de l'île de Zante. Sur les huit heures, le calme nous prit jusqu'à trois heures

---

7. Les petites îles désertes de Fanos et Samothraki, au large de Corfou.



après midi que le vent d'ouest se levant chassa nos petits oiseaux.

Le dix-septième, nous demeurâmes tout le jour en calme.

Le dix-huitième, le calme continua, si ce n'est que le matin et le soir un vent d'ouest assez faible régna environ deux heures.

Le dix-neuvième, sur les sept heures du matin, le vent vint nord-ouest et nous découvrîmes le cap Gallo<sup>8</sup> entre Modon et Coron dans la Morée.

Le vingtième, avec le même vent qui s'était fort rafraîchi après minuit, nous nous trouvâmes le matin à la portée de deux canonnades du cap Matapan, qui est la pointe la plus méridionale de toute l'Europe. Sur le midi, le vent se tourna tout à fait à l'ouest et donnait si bien en poupe qu'en trois heures nous passâmes la pointe de l'île de Cerigo. D'abord, nous vîmes de loin une barque qui n'avait pas envie de nous attendre, et la nuit elle se déroba de nous.

Le vingt-unième, le vent nous quitta sur les deux heures après minuit. Le matin, nous découvrîmes les îles Caravi et Falconera<sup>9</sup> d'un côté et le cap Schilli de l'autre. A deux heures après midi, le vent se fit sud-ouest, nous poussant à souhait, et sur le soir nous vîmes l'île Saint-George<sup>10</sup>.

Le vingt-deuxième, quoique nous eussions le vent assez faible, nous ne laissâmes pas d'avancer ; car, le matin, nous nous trouvâmes entre l'île de Zea et la Morée<sup>11</sup> proche d'un cap appelé Delle Colonne<sup>12</sup>, du même nom que celui de la côte de Calabre. Nous découvrîmes ensuite l'île de Negrepont<sup>13</sup>, dont nous doublâmes le cap sur les trois heures après midi. Le

---

8. L'actuel cap Acritas, la pointe la plus occidentale du sud du Péloponnèse.

9. Deux petites îles désertes entre les Cyclades et le Péloponnèse.

10. Ilot désert à l'entrée du golfe de Saronique.

11. En réalité entre l'île de Zea (Kea) et l'Attique.

12. C'est-à-dire le cap Sounion.

13. L'île d'Eubée.

vent sud-ouest s'étant fort renforcé sur les dix heures du matin, nous fîmes beaucoup de chemin cette journée-là et nous vîmes aussi l'île d'Andro.

Le vingt-troisième, le vent ayant été fort toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin proche de l'île d'Ipsara <sup>14</sup> où le vent se fit sud. Sur le midi, nous étions à la pointe de l'île de Chio fort proche de terre. Le soir, nous vîmes jeter l'ancre près du château à deux lieues de la ville, à cause du calme.

Le vingt-quatrième, sur les dix heures du matin, le vent nord-ouest se leva qui nous poussa dans le port de Smyrne.

Le lendemain vingt-cinquième, nous sortîmes du vaisseau et vîmes à terre. Nous n'étions aucunement fatigués de la mer et nous l'avions eue si commode pendant vingt jours que j'écrivis dans le vaisseau avec autant de repos que si j'eusse été à terre dans un cabinet. Je mis en ordre quantité de mémoires du voyage que je fis aux Indes en l'année 1652. Nous fûmes loger chez un Français qui tenait auberge au bout de la rue des Francs, qui est ainsi nommée parce que tous les Francs, c'est-à-dire les Européens, y demeurent, ce quartier leur étant le plus commode à cause que la rue est le long de la mer qui bat le derrière des maisons comme je l'ai dit ailleurs.

---

14. Psara, à l'ouest de Chio.

SUITE DU SIXIÈME VOYAGE DE L'AUTEUR  
DEPUIS SON DÉPART DE SMYRNE JUSQU'A ISPAHAN

Nous demeurâmes à Smyrne depuis le vingt-cinquième avril jusqu'au neuvième juin, pendant lequel temps il survint un furieux tremblement de terre qui se fit si bien sentir que mon neveu âgé de dix à onze ans que je menais avec moi tomba de son lit, et qu'il s'en fallut peu que je n'en fisse de même.

J'ai fait ailleurs la description de Smyrne et je n'ai rien à en dire davantage. La caravane étant prête pour Tauris, outre les gens que j'avais amenés de France, je pris trois valets arméniens pour me servir dans la route et pour faire promptement, lorsque l'on vient à camper, toutes les choses nécessaires en de semblables voyages. Car dès qu'on est arrivé au *Manzil*, c'est-à-dire au lieu de la couchée, un valet va dans les prés couper de l'herbe qui n'appartient qu'aux passants, un autre va dans les villages voisins chercher un agneau ou quelques poules, un autre enfin va couper du bois quand il s'en trouve et faire du feu ; ce que nos Français trop délicats ne pourraient pas si aisément faire que ceux du pays, outre qu'ils n'en savent pas la langue.

Nous partîmes donc de Smyrne un lundi neuvième juin à trois heures après midi et fûmes trouver la caravane qui était campée à trois lieues de là proche du

village de Pontgarbachi, qui est le lieu ordinaire du rendez-vous. La caravane était de six cents chameaux, et le nombre était presque égal de gens de cheval. Nous ne partîmes pas le lendemain, parce qu'il y avait encore du monde à attendre, et nous ne commençâmes à marcher que le onzième à deux heures après minuit. Comme j'ai amplement décrit cette route et la manière de voyager dans les caravanes, il serait inutile de donner ici le journal de notre marche, dans laquelle il ne nous arriva rien d'extraordinaire, et je me contenterai de remarquer quelques rencontres qui servent à la liaison et à l'intelligence de mes relations.

Etant arrivés à Erivan un samedi quatorzième septembre, nous fûmes camper dans une fort belle place herbue entre la forteresse et la vieille ville, n'ayant pas voulu aller dans le carvansera où nous apprîmes qu'il y avait des malades. Nous y demeurâmes douze jours, pendant lesquels je fus voir le kan qui me fit en grand accueil. J'ai remarqué ailleurs que, sur la rivière d'Erivan, il y a un fort beau pont de pierre de trois arches et que, sous ces arches, il y a comme des chambres où le kan va quelquefois passer le temps durant la chaleur du jour. La première fois que je le fus saluer, il était en ce lieu-là à se divertir avec plusieurs de ses capitaines et autres officiers de guerre. Ils avaient des bouteilles de vin qui rafraîchissaient à la glace et de toutes sortes de fruits et de melons dans de grands plats, sous chacun desquels il y en avait un autre plein de glace. Après que le kan m'eut demandé de quel pays je venais et en quel lieu je voulais aller, il ordonna que l'on me versât à boire. Je le remerciai de cette civilité et, lui ayant dit que notre coutume était de manger quand nous buvions, il commanda aussitôt qu'on apportât le dîner. Cependant, je fis venir un de mes gens qui portait le présent que je lui voulais faire, et qui consistait dans les articles suivants : une lunette à longue vue, six paires de lunettes ordinaires, deux de ces autres lunettes qui font plusieurs réverbérations, deux petits pistolets et un fusil pour allumer la chandelle en forme de pistolet. Il témoigna que tout ce que je lui offrais lui était fort

agréable, et principalement les six paires de lunettes ; car il avait plus de soixante ans. Dès que je lui eus fait mon présent, il commanda qu'on me portât du vin dans ma tente, avec un agneau, des fruits et des melons, et qu'on me donnât tout ce qui me serait nécessaire. Je bus trois coups pendant le dîner, mais le kan ne but point parce qu'il était agis, c'est-à-dire qu'il avait fait son pèlerinage de La Mecque, après quoi il n'est pas permis en aucune sorte de boire du vin ni aucune autre boisson qui puisse enivrer. Le kan et ceux qui étaient avec lui me pressaient fort de boire et souhaitaient que je me rendisse gai ; mais, ayant haï toute ma vie la boisson au-delà du nécessaire, je leur dis que les Français ne buvaient du vin qu'avec modération et pour leur santé, et qu'ils n'imitaient pas plusieurs autres Francs qui faisaient vanité de boire du vin avec excès. Comme on eut achevé de dîner, je lui fis dire par un sien neveu qu'il donnât congé à la compagnie et que je lui ferais voir en particulier une partie des bijoux que je portais au roi. Il fut étonné de voir tant de rares pièces, et principalement une belle perle en poire du poids de cinquante-six carats et dix autres perles en poire, toutes parfaitement belles et d'une même eau, dont la moindre pesait treize carats. Le travail d'orfèvrerie de plusieurs miroirs de cristal lui plut fort aussi, et il aurait bien acheté quelques-unes de ces pièces s'il eût osé, mais, lui ayant dit que le tout était pour le roi, il fallut qu'il se contentât de la vue que je lui en avais bien voulu donner. Voyant qu'il était de bonne humeur, je voulus lui faire ma plainte de l'insolence du douanier d'Erivan, avec lequel j'avais disputé le jour de mon arrivée. La chose s'était passée de cette manière. Le douanier est accoutumé de faire ouvrir les coffres de tous les marchands tant turcs qu'arméniens, afin que s'il y a quelque chose de rare, le kan d'Erivan le voie, et le plus souvent il achète quelque pièce et l'envoie au roi. Il semblait au douanier que je ne devais pas être exempt de cette règle, et il vint d'abord à mon arrivée pour me faire ouvrir mes coffres, comme il en usait envers les autres marchands. Dès qu'il m'eut parlé

d'ouvrir, il fut obligé d'aller en un autre lieu, d'où, revenant deux heures après et voyant que je n'avais rien ouvert, il me demanda rudement pourquoi je n'obéissais pas aux ordres. Je lui répondis d'un ton aussi ferme que le sien que je n'ouvrirais point mes coffres qu'en présence du roi, et que pour lui je ne le connaissais point. Sur cela il se retira en colère, et m'ayant menacé que s'il ne trouvait mes coffres ouverts le lendemain, il me les ferait ouvrir par force ; je lui dis que je ne les ouvrirais pas, et qu'il prît garde que je ne le fisse repentir de ses menaces. Voilà quel fut le sujet de notre querelle, et, comme j'ai dit, je voulais m'en plaindre au kan ; mais son neveu me pria de n'en rien faire pour l'amour de lui et me promit qu'il m'enverrait le douanier pour me demander pardon, ce qui fut fait ; car, en sortant d'auprès du kan, le douanier se trouva là et me fit bien des excuses. Pour éviter une semblable rencontre, je demandai au kan un passeport afin que l'on ne me demandât rien dans les terres de son gouvernement, ce qu'il m'accorda incontinent et de bonne grâce, usant de ces mêmes mots : « Venez après-demain, me dit-il, dîner avec moi, et je vous le donnerai. » On n'apporta point de vin alors ; car il se trouva à table plusieurs moullahs ou docteurs de la loi, qui la plupart sont agis ou revenus, comme j'ai dit, du pèlerinage de La Mecque.

Le vendredi vingt-sixième septembre, nous partîmes d'Erivan et, le neuvième de novembre, nous arrivâmes à Tauris à cinq heures du matin par la route ordinaire.

En partant d'Erivan, deux de mes gens étaient fort malades, dont l'un, horloger de sa profession, ayant beaucoup souffert en chemin, mourut deux heures après que nous fûmes arrivés à Tauris dans le caravana où nous logeâmes. L'autre malade, qui était orfèvre, fut porté au couvent des Capucins, où, nonobstant le grand soin qu'ils en prirent, il mourut au bout de quinze jours d'une gangrène qui lui mangea la bouche et la gorge, qui est une maladie du pays. Je les fis enterrer tous deux dans le cimetière des Armé-

niens ; ce qu'ils n'eussent pas permis s'ils eussent su que l'horloger était de religion protestante.

C'est ici qu'il faut remarquer l'exactitude avec laquelle les Persans conservent les biens des étrangers. Le juge de police, ayant su la mort de ce jeune horloger, fit sceller la chambre où était son équipage pour le garder, selon leur loi, pour les parents du défunt au cas qu'ils vinssent le demander. Je repassai à Tauris l'année d'après, et la chambre était encore fermée ; d'où l'on peut juger que, la faisant sceller, ce n'était pas pour s'emparer de ses hardes, qui apparemment s'étaient pu gâter depuis ce temps-là.

Nous demeurâmes douze jours à Tauris, pendant lesquels j'envoyai à Ispahan mes plus grosses marchandises, et je fus à Chamaqui<sup>1</sup>, ville frontière de Perse vers la mer Caspienne à dix journées de Tauris, pour y vendre quelque chose au kan. Mais il en était absent, et selon sa coutume, toutes les années après les moissons, il allait recueillir vers la mer Caspienne les droits du roi et les siens. Le bonheur voulut que je ne le trouvai pas à Chamaqui ; car peut-être que je lui aurais vendu quelque chose, et qu'étant à Ispahan j'aurais été mal reçu du roi ; comme le fut un nommé Claude Musin qui était en notre caravane, qui, ayant pris le devant pour aller à Chamaqui, vendit quelque pièce au kan. Car, lorsqu'il fut arrivé à Ispahan et qu'il voulut montrer au roi ce qu'il apportait, le roi se fâcha et le renvoya honteusement, lui disant qu'il était bien hardi de lui venir montrer ce qu'il avait fait voir à un de ses esclaves, le kan de Chamaqui lui ayant aussitôt envoyé en présent par un courrier ce qu'il avait acheté de cet homme. Je n'ignorais pas véritablement cette coutume de Perse qu'il ne faut rien montrer au roi de ce que l'on a fait voir à quelqu'un de ses sujets ; mais, sachant que le kan de Chamaqui était homme à m'acheter pour quarante ou cinquante mille écus de marchandise, et mon dessein étant d'aller droit

---

1. Voir tome I, livre I<sup>er</sup>, ch. II, n. 60.

aux Indes, il m'était comme indifférent de vendre le reste au roi de Perse ou de le porter plus loin ; au lieu que Musin, qui bornait son voyage à Ispahan, aurait dû mieux prendre ses mesures.

Deux journées au-deçà de Chamaqui, on passe l'Aras où on prend des esturgeons en quantité et, pendant ces deux journées, on marche dans une campagne toute pleine de mûriers blancs, le peuple n'étant occupé qu'à travailler la soie. Avant que d'arriver à la ville, on passe plusieurs collines ; mais il faut plutôt la nommer une grande villace, où il n'y a rien de remarquable qu'un beau château que le kan y a fait bâtir. Je parle de cette ville comme si elle était encore sur pied ; mais au retour de ce sixième et dernier voyage, arrivant à Tauris, j'appris que par un horrible tremblement de terre elle avait été renversée de fond en comble, n'y ayant eu qu'un Fringuis, horloger de Genève, et un chamelier qui se fussent sauvés de cette déplorable subversion. J'avais fait plusieurs fois dessein dans mes autres voyages de retourner en France par la Moscovie ; mais je n'avais osé m'y hasarder, parce que l'on m'assurait qu'on ne permettait pas à Moscou de passer de l'Europe dans la Perse, ni de la Perse en Europe, et que c'était par une grâce toute particulière que l'on avait accordé passage aux ambassadeurs du duc de Holstein. Au retour de ce dernier voyage, j'avais tout à fait résolu de prendre cette route et d'essayer si, par des présents, je m'ouvrirais le passage en France par la Moscovie. Je m'étais pourvu à ce sujet de la charge de douze chameaux, dont quatre étaient de brocarts de diverses sortes, de pure soie et d'or et d'argent, et les autres de maroquins et de chagrins de Perse dont les Moscovites font grand état ; mais la nouvelle de la ruine de Chamaqui me fit changer de dessein et je suivis la route de Smyrne.

Pour reprendre la suite de mon sixième voyage, nous partîmes de Tauris le vingt-deuxième novembre avec une petite caravane que nous quittâmes le vingt-septième à deux heures du matin, et je me joignis avec douze Arméniens pour gagner chemin et être plus tôt à



Ispahan. Mais la nuit étant fort obscure et nos conducteurs fort ignorants, nous marchâmes quatre heures dans la plaine sans savoir où nous allions, si bien qu'au jour nous n'avions fait qu'une lieue de trois ou quatre que nous aurions pu faire si nous ne nous fussions pas égarés. Deux jours après, nous nous détournâmes encore de deux grandes lieues dans l'obscurité et nous ne nous aperçûmes de notre erreur qu'au jour par la rencontre de quelques pâtres qui nous remirent dans notre chemin. De là à Cachan, il ne nous arriva rien de considérable, si ce n'est la rencontre d'un des ambassadeurs de Moscovie vers le roi de Perse qui reprenait le chemin de son pays avec soixante hommes ou environ, son collègue étant mort à Ispahan.

Enfin, le dimanche quatorzième décembre, ayant monté à cheval dès trois heures du matin et la gelée étant forte, après avoir beaucoup souffert de la glace qui fatiguait nos chevaux, et ensuite de la boue dont nous avions de la peine à nous tirer quand le soleil eut dégelé les chemins, nous arrivâmes sur le midi à Ispahan, dont je ferai la description au livre suivant.

## ROUTE D'ALEP A TAURIS PAR DIARBEKIR ET VAN

J'ai décrit toutes les diverses routes que j'ai tenues dans mes six voyages en allant en Perse ; mais il y en a encore deux autres que l'on peut prendre : l'une par le nord de la Turquie, et l'autre par le midi. La première est par Diarbekir et Van, d'où l'on se rend à Tauris ; et la seconde par Anna et le petit désert en tirant à Bagdat. Quoique je n'aie pris ces deux routes qu'au retour de quelques-uns de mes six voyages, j'ai jugé à propos de les ajouter ici aux précédentes comme si je les avais suivies en allant en Perse, afin que le lecteur puisse savoir de suite tous les chemins qu'on peut tenir pour se rendre à Ispahan de Constantinople, de Smyrne et d'Alep, qui sont, comme j'ai dit, les trois villes célèbres d'où partent les caravanes.

Je décrirai dans ce chapitre la première de ces deux routes par Diarbekir et Van et j'irai d'un plein saut au Bir ou Beri sur la rive gauche de l'Euphrate, ayant déjà fait le même chemin lorsque je pris la route de Bagdat. Je marquerai exactement les lieux où il faut passer, mais non pas si exactement les distances, parce que les marches sont tantôt plus promptes et tantôt plus lentes selon les voitures dont l'on se sert, et que les mesures de ces pays-là sont différentes des nôtres.

De Bir ou Beri, on va le long de l'Euphrate jusqu'à Cechemé<sup>1</sup>.

De Cechemé, on vient à Milesara<sup>2</sup>, où il faut payer la douane d'Ourfa quand on ne passe pas par cette ville, et l'on prend quatre piastres pour charge de cheval.

De Milesara, on vient à Arzlan-chaye<sup>3</sup>, c'est-à-dire rivière du lion, qu'on appelle de la sorte à cause de sa grande rapidité, et elle va se rendre dans l'Euphrate.

D'Arzlan-chaye, on passe à Severak<sup>4</sup>. C'est une ville qu'arrose une petite rivière qui se jette aussi dans l'Euphrate. Elle est environnée d'une grande plaine au nord, au couchant et au midi ; mais du côté du levant, dès qu'on est à une lieue de la ville, la campagne n'est qu'une roche fort dure qui continue plus de quatre lieues. Le chemin où passent les chevaux, les mules et les chameaux est entaillé dans la roche, comme un canal profond de deux pieds et large d'autant, et on prend en ce lieu-là demi-piastre pour charge de cheval.

De Severak, on vient à Bogazi<sup>5</sup> auprès de deux puits où il n'y a point de maison, et quand on fait gîte, il faut camper là comme en beaucoup d'autres lieux de cette route.

De Bogazi, on se rend à Deguirman-Bogazi<sup>6</sup> et, de

---

2. Cet itinéraire de Tavernier est celui qui contient le plus grand nombre de lacunes, des parties importantes du trajet ayant été abandonnées depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, pour commencer, Cechemé, et par conséquent le point où la route quitte l'Euphrate, n'a pas pu être déterminé. Voir carte II.

2. Milli Saray, un peu à l'est de l'actuelle route Urfa-Diyarbakır.

3. Arslan Cay, affluent gauche de l'Euphrate. A partir de ce point et jusqu'à Diyarbakır, l'itinéraire doit suivre approximativement la route actuelle.

4. L'actuelle Siverek, sous-préfecture du département de Diyarbakır.

5. *Bogaz* signifie « défilé » et la route traverse la montagne de Karacadag, mais le lieu n'est pas déterminé.

6. Soit « défilé du moulin » : ce lieu n'a pas été retrouvé sur les cartes.

Deguirman-Bogazi, à Mirzatapa<sup>7</sup> qui est un carvansera seul.

De Mirzatapa, on vient à Diarbekir que les Turcs appellent Car-emu.

Diarbekir<sup>8</sup> est une grande ville sur une éminence à la droite du Tigre qui forme en cet endroit une demi-lune, et des murs de la ville jusqu'à la rivière c'est un précipice. Elle est ceinte d'une double muraille, et à celle de dehors on voit soixante-douze tours, que l'on dit avoir été élevées à l'honneur des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. La ville n'a que trois portes, à l'une desquelles qui regarde le couchant on voit encore une inscription grecque et latine qui fait mention d'un Constantin. On y voit deux ou trois belles places et une magnifique mosquée qui a été autrefois une église de chrétiens. Elle est entourée de fort beaux charniers, autour desquels demeurent les moullahs, les dervis, les marchands de livres et de papier et autres gens de la sorte qui servent à ce qui concerne la loi. A une lieue de la ville, du côté du nord, on a coupé une petite partie du Tigre qu'on fait venir par un canal dans la ville. C'est de cette eau-là qu'on lave tous les maroquins rouges qu'on fait à Diarbekir, parce qu'elle a une qualité toute particulière pour les rendre beaux ; et ces maroquins tant pour la couleur que pour le grain surpassent de beaucoup tous les autres du Levant. Il s'y en fait une grande quantité, et ce travail-là occupe un quart des habitants de la ville. Son terroir est excellent et de grand rapport ; on a à Diarbekir de très bon pain et de très bon vin et on ne saurait manger ailleurs de meilleures viandes ; mais surtout on y mange des pigeonneaux, qui en bonté et en grosseur surpassent tous ceux que nous avons en Europe. La ville est fort peuplée et on fait compte qu'il y a des chrétiens seuls

---

7. Aucune autre mention de ce caravansérail n'a été retrouvée.

8. Diyarbakır, l'antique Amide, appelée toujours Kara Amid par les Turcs à l'époque de Tavernier. Les murailles existent encore de nos jours.

jusqu'à plus de vingt mille. Les deux tiers sont arméniens, et le reste est de nestoriens avec quelque peu de jacobites. Il y a aussi depuis peu des pères capucins qui n'ont point encore de maison particulière, et qui demeurent dans une petite chambre d'un carvansera de la ville.

Le bacha de Diarbekir est un des vizirs de l'Empire. Il a peu d'infanterie, parce qu'elle est peu nécessaire en ce pays-là et que les Curdes et les Arabes qui font de continuelles courses sont tous à cheval. Mais d'ailleurs il a beaucoup de cavalerie et il peut mettre sur pied plus de vingt mille chevaux. A un quart de lieue au-deçà de Diarbekir, il y a un gros village avec un grand carvansera, où les caravanes qui vont en Perse et qui en reviennent vont d'ordinaire loger plutôt qu'à Diarbekir, parce que dans les carvanseras des villes on paie par mois trois ou quatre piastres de chaque chambre et que dans ceux de la campagne on ne paie rien.

On passe le Tigre à Diarbekir, et toujours à gué, si ce n'est lorsque les neiges viennent à fondre et que la rivière s'enfle ; car alors on la va passer sur un grand pont de pierre qui est à un quart de lieue au-dessous de la ville. A une demi-lieue au-delà du Tigre, il y a un village avec un carvansera, où est le rendez-vous de toute la caravane et où les premiers qui y arrivent ont le temps de faire leurs provisions pour neuf ou dix jours jusqu'à Betlis ; car, quoique dans cette route on trouve tous les jours des carvanseras ou des villages, on a de la peine à y trouver de bon pain.

Quand la caravane se met en marche, la première journée est de quatorze heures de cheval ; et, de ce village proche du Tigre, on vient au gîte à Chayebatman<sup>9</sup>, où l'on paie une piastre pour charge de cheval.

De Chayebatman, on se rend à Chikaran<sup>10</sup> ; de

---

9. Il doit s'agir aussi bien de la rivière que de la ville de Batman, qui est proche du confluent de la rivière avec l'Euphrate.

10. La route suivie remonte la rivière de Batman vers le nord, mais le lieu n'a pas pu être déterminé.

Chikaran à Azou<sup>11</sup>, petite ville qu'on laisse à une lieue du grand chemin, où les douaniers viennent prendre leurs droits, qui sont quatre piastres pour chaque charge de cheval.

D'Azou, on vient à Ziarat<sup>12</sup> et, de Ziarat, à Zerque<sup>13</sup>, où pour charge de cheval on paie deux piastres.

De Zerque, on vient à Cochakan<sup>14</sup>.

De Cochakan à Carakan<sup>15</sup>, très méchant carvansera, où on commence à entrer dans les montagnes qui continuent avec des torrents jusqu'à Betlis.

De Carakan, on vient à Betlis<sup>16</sup>, ville d'un bey ou prince du pays, le plus puissant et le plus considérable de tous, parce qu'il ne reconnaît ni le Grand Seigneur ni le roi de Perse, au lieu que les autres beys relèvent tous de l'un ou de l'autre. Ces deux puissances ont intérêt de se bien entretenir avec lui, parce que, de quelque côté qu'il vint à se ranger, il lui serait aisé d'empêcher le passage à ceux qui veulent prendre cette route d'Alep à Tauris ou de Tauris à Alep. Car il ne se peut voir au monde de détroits de montagnes plus faciles à garder, et dix hommes les défendraient contre mille. En approchant de Betlis quand on vient d'Alep, on marche un jour entier entre de hautes montagnes escarpées qui continuent encore deux lieues au-delà

---

11. Le bourg de Hazo, appelé aujourd'hui Kozluk. Evliya Tchélébi, qui fait en 1655 l'itinéraire Diyarbakır-Bitlis en traversant la rivière de Batman plus au nord, par la route actuelle, y compte un millier de feux gouvernés par un bey kurde dépendant du khan de Bitlis.

12. Le nom de Ziyaret indique la présence d'un tombeau de saint qui est mentionné par Evliya. Le lieu figure aussi sur certaines cartes au nord de la route actuelle.

13. Le château de Zeriki est mentionné par Evliya, mais ne se retrouve pas sur les cartes.

14. La route ici doit remonter la vallée de la rivière de Bitlis. Il s'agit d'un ancien chemin caravanier abandonné à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les voyageurs qui le traversent au début du XIX<sup>e</sup> ne rencontrent que des ruines de caravansérails. Cochakan est peut-être le Couchan de la carte de H. Kiepert.

15. Ainsworth parle d'un vieux khan appelé Karkush Khan.

16. Ville qui était à l'époque le centre d'une forte principauté kurde nominalement soumise à l'autorité ottomane.

et l'on a toujours de côté et d'autre les torrents et la montagne, le chemin étant taillé dans le roc en beaucoup d'endroits, de sorte qu'il faut souvent que le chameau ou la mule passent bien juste pour ne pas tomber dans l'eau. La ville est entre deux hautes montagnes qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon, et le château est sur une butte également distante des deux montagnes et environ de la hauteur de la butte de Montmartre. Elle est en pain de sucre et si escarpée de tous côtés qu'on ne peut monter qu'en tournoyant. Le haut est comme une grande plate-forme où est bâti le château, et avant que d'arriver on trouve trois pont-levis. On passe ensuite par deux grandes cours, et puis par une troisième qui est plus petite, et qui fait face aux salles de l'appartement du bey. Le chemin est fâcheux pour monter au château et il faut avoir de bons chevaux. Il n'y a que le bey et son écuyer qui y montent à cheval, d'autres que cet écuyer n'ayant pas ce privilège. La ville s'étend de côté et d'autre du pied de la butte jusqu'aux deux montagnes, et il y a deux carvanseras, l'un dans la ville au pied de la butte et l'autre comme hors de la ville, où les marchands se retirent plutôt qu'en l'autre, parce que celui de la ville est sujet à être rempli d'eau en un instant quand cinq ou six ruisseaux qui sortent des montagnes voisines et qui passent dans les rues viennent à grossir. Le bey ou prince qui commande en ce lieu-là, outre qu'il se tient fort de ces passages qu'on ne peut forcer, peut mettre sur pied vingt ou vingt-cinq mille chevaux et quantité de très bonne infanterie composée des bergers du pays qui sont toujours prêts au premier commandement.

Quand je passai à Betlis au retour d'un de mes voyages, dès que la caravane fut arrivée, on avertit le bey qu'il y avait un fringuis et il donna ordre aussitôt qu'on me fît dire qu'il souhaitait me voir. Aller voir un bey ou gouverneur de province est en Turquie et en Perse une même chose. Je fus donc saluer le bey de Betlis et lui fis présent en même temps de deux pièces de satin, l'un rayé d'or et l'autre rayé d'argent.

Je lui donnai encore deux toques blanches comme les Turcs les portent, et des plus fines avec de l'argent aux têtes, et deux pièces de mouchoirs blancs avec quelques raies rouges mêlées d'argent. Il me sut bon gré de ce présent et il m'envoya ensuite deux moutons, de bon pain et de bon vin, et deux grands bassins de raisins frais, ce qui était très rare pour la saison. Quelques-uns de ses principaux officiers me vinrent prier, quand je fus de retour à la ville, de leur vendre de ces mêmes pièces de satin dont j'avais fait présent à leur prince ; mais, en commençant à leur montrer quelque chose, ils jetèrent d'abord les yeux sur quatre pièces de toile pour des turbans que j'avais fait teindre exprès en couleur de feu ; ce qui leur plut si fort que, bien que j'eusse dessein de les garder, je ne pus me dispenser de les leur vendre. Mais ils me les payèrent si bien que cela me dédommagea du présent que j'avais fait. J'oubliais de dire que, tandis que j'étais avec le bey, qui fit venir le café selon la coutume, il arriva un courrier de la part du bacha d'Alep qui le pria de lui rendre un chirurgien français qui était son esclave et qui avait été pris aux guerres de Candie, se plaignant qu'il lui avait emporté la valeur de trente écus. Le bey, qui savait ce que c'est que la sainteté des asiles et qui voulait maintenir le Français qui s'était réfugié auprès de lui, rabroua le courrier d'une étrange sorte, jusqu'à le menacer de le faire mourir s'il ne se retirait promptement de devant lui. En le renvoyant de la sorte à son maître, il le chargea de lui dire qu'il se plaindrait de sa témérité au Grand Seigneur, et que s'il ne le faisait étrangler, il saurait bien s'en revancher d'une autre façon. Car, en effet, le Grand Seigneur a bien plus d'intérêt que le roi de Perse de s'entretenir avec le bey de Betlis ; parce que s'il prenait envie au roi de Perse de venir assiéger Van, le pays étant ouvert de Tauris jusque-là, le Grand Seigneur ne pourrait que très difficilement la secourir que par les passages qui sont dans les terres de ce bey, et il a assez de forces pour les lui refuser s'il était mal avec lui.

Au reste, c'est un plaisir que de voyager dans tout



ce pays des Curdes. Car si d'un côté les chemins sont rudes et difficiles, on voit d'ailleurs presque partout de grands arbres, comme chênes, noyers et autres belles espèces, n'y en ayant pas un qu'un gros cep de vigne sauvage n'embrasse jusqu'au haut. Au-dessus des montagnes où la terre se trouve unie et en plaine, il y croît le meilleur blé et la meilleure orge de tout le pays.

De Betlis où l'on paie cinq piastres par charge de cheval, on vient à Tadvan<sup>17</sup> où l'on en paie deux.

Tadvan est un village à la portée du canon du lac de Van, à l'endroit où la nature a fait un bon havre à l'abri de tous vents, étant fermé de toutes parts par de hautes roches, et son entrée quoique fort étroite étant très aisée. Il peut contenir vingt ou trente grosses barques, et quand les marchands voient que le temps est beau et le vent favorable, ils font embarquer en ce lieu-là leurs marchandises pour Van. On s'y peut rendre en vingt-quatre heures plus ou moins et la navigation n'est pas dangereuse ; au lieu que, par terre de Tadvan à Van, il y a près de huit journées de cheval. Quand on vient de Perse, on se peut embarquer de même à Van pour Tadvan.

De Tadvan à Karmouché<sup>18</sup>.

De Karmouché à Kellat<sup>19</sup>.

De Kellat à Algiaoux<sup>20</sup>, petite ville où l'on paie une piastre par charge.

D'Algiaoux à Spanktiere<sup>21</sup>.

---

17. Tatvan, à l'extrémité ouest du lac Van.

18. Petit village au pied du Nemrut Dag. Kâtip Tchélébi, le géographe turc du XVII<sup>e</sup> siècle, le mentionne sous le nom de Karmuh. Lynch, qui l'a visité en 1900, le nomme Karmuch ; il possédait à l'époque deux petites églises arméniennes.

19. L'actuelle Ahlat. Elle existerait avant le XI<sup>e</sup> siècle sous le nom arménien de Klath, plus proche de la forme donnée par Tavernier.

20. Adilcevaz. Evliya Tchélébi y trouve en 1655 deux forteresses et mille cents maisons.

21. Matraktchï Nassouh, le chroniqueur de la campagne de 1533-1536 de Süleyman I<sup>er</sup>, mentionne une étape appelée Tekke-i Sapan, le mot *tekke* correspondant à un « monastère »

De Spanktiere à Soüer <sup>22</sup>.

De Soüer à Argiche <sup>23</sup>.

D'Argiche à Quiarakierpou <sup>24</sup>.

De Quiarakierpou à Perkeri <sup>25</sup>.

De Perkeri à Zuarzazin.

De Zuarzazin à Souserat.

De Souserat à Devan <sup>26</sup>. On y paie deux piastres par charge de cheval, ou bien on les paie à Van.

De Devan, on vient à Van, où l'on paie deux tomans et quatre abassis par charge de cheval. Quoique Van soit sur les terres du Grand Seigneur, on y aime mieux la monnaie de Perse que celle qui a cours dans la Turquie.

Van est une grande ville sur le bord d'un grand lac de même nom. Elle a une bonne forteresse sur une montagne détachée de toutes les autres, et il n'y en a pas une qui lui puisse commander. C'est au bas de cette forteresse que la ville est bâtie du côté qui regarde le midi ; elle est fort peuplée et la plupart des habitants sont arméniens.

Le lac de Van est un des plus grands lacs d'Asie et a environ cinquante lieues de tour. Il ne s'y trouve qu'une sorte de poisson qui est un peu plus gros que nos

---

de derviches et Sapan ou Sipan étant le nom de la montagne (actuellement Süphan) située au nord du lac en cet endroit. Kâtip Tchélebi appelle la même étape Kitrek. La forme turcisée Sipan Tekke combinée avec Kitrek peut donner le Spanktiere de Tavernier.

22. Ici, il s'agit apparemment d'une confusion dans l'itinéraire. Le village appelé Sür par Kâtip Tchélebi et figurant sous le nom de Soghur sur la carte de H. Kieppert se trouve entre Ahlat et Adilcevaz, donc deux étapes en amont.

23. Erciş, l'ancienne Arsissa, qui donnait son nom au lac, également citée par Marco Polo.

24. Karaköprü (pont noir), apparemment sur la rivière qui se jette au lac à l'est d'Erciş. Mentionné également par Evliya.

25. Bargiri, forteresse située en amont de la rivière Bendi-mahi, à la pointe nord-est du lac. L'actuelle Muradiye.

26. Ces trois dernières étapes qui doivent se situer entre la pointe nord-est du lac et la ville de Van sont introuvables, même dans les anciennes cartes où les noms arméniens des lieux figurent.

sardines, et la pêche s'en fait tous les ans au mois d'avril en très grande quantité. Elle se fait de cette manière. A une lieue de la ville de Van, il entre dans le lac une assez grande rivière appelée Bendmahi qui vient des montagnes d'Arménie. Tous les ans au mois de mars, quand la rivière commence à grossir par les neiges qui fondent en ce temps-là, ces poissons ne manquent pas d'y entrer, et quand les pêcheurs voient qu'il y en est entré une grande quantité, ils font le plus promptement qu'il leur est possible une digue à l'embouchure de la rivière, afin que le poisson ne puisse plus rentrer dans le lac, ou sans cela ils ne manqueraient pas de retourner au bout de quarante jours. On les prend donc en ce temps-là auprès de la digue avec des mannequins, et il est permis à chacun d'y aller pêcher. Il se fait un grand négoce de ce poisson que l'on transporte en Perse et en Arménie, parce que, lorsque les Persans et les Arméniens boivent du vin à leurs festins, on leur sert ce poisson pour les exciter à boire. Ceux de Van content une histoire au sujet de cette pêche. Un riche marchand la prit à ferme d'un bacha qui en tira une bonne somme d'argent, et il fut défendu à qui que ce fût de prendre du poisson sans l'ordre du fermier, la pêche ayant été auparavant libre à tout le monde. Le temps de la pêche étant venu, le marchand fit pêcher selon la coutume ; mais, au lieu de poisson, il ne se trouva que des serpents. Ceux de Van disent que depuis ce temps-là cette pêche n'a plus été affermée ; et il faut bien qu'il y ait quelque chose de véritable dans cette histoire. Car les bachas et gouverneurs de place en Turquie sont des gens qui ne laissent rien perdre, et ils donneraient cette pêche à ferme s'ils n'en étaient empêchés par quelque forte raison <sup>27</sup>. Il y a dans le lac de Van deux îles principales

---

27. Cette pêche, le miracle du fermier en moins, est racontée avec les mêmes termes par Evliya Tchélébi. On ne connaît pas la date exacte du passage de Tavernier, mais Evliya parle bien en 1655 d'un fermier qui détient le monopole de la pêche.

du côté du midi. L'une s'appelle Adaketons<sup>28</sup>, où il y a deux couvents d'Arméniens, l'un nommé Sourphague, l'autre Sourp-kara. L'autre île s'appelle Lima-dasi<sup>29</sup>, et le couvent Limquiliasi, et ces moines arméniens vivent fort austèrement.

De Van, on vient à Darchek<sup>30</sup>.

De Darchek à Nuchar<sup>31</sup>, qui n'est qu'un méchant village de quatre ou cinq maisons. Il est sur les terres qui appartiennent à un bey curde, c'est-à-dire du pays qu'on nomme présentement Curdistan et qui fait une partie de l'ancienne Assyrie. Ces beys (car il y en a plusieurs en ce pays-là qui est un pays de montagnes) sont comme des princes ou seigneurs particuliers qui sont sur les frontières des Etats du Grand Seigneur et du roi de Perse, et qui ne se soucient ni de l'un ni de l'autre. Ce sont comme autant de petits souverains qui se tiennent forts des détroits et passages avantageux qu'ils occupent, et qui ne craignent pas qu'on les y vienne attaquer. En général, tous ces Curdes sont des peuples brutaux et, quoiqu'ils se disent mahométans, ils ont parmi eux peu de moullahs ou gens de loi pour les instruire. Ils ont une particulière vénération pour le lévrier noir, et qui entreprendrait d'en tuer un en leur présence courrait risque d'être assommé. On n'oserait aussi devant eux couper un oignon avec un couteau, mais il faut pour s'en servir l'écraser entre deux pierres, tant leur superstition est grande et ridicule<sup>32</sup>.

Le bey à qui appartient Nuchar tient dans ce village des douaniers qui prennent seize abassis par charge

---

28. Il ne peut s'agir que de l'île d'Aghtamar, située au sud du lac.

29. L'île de Lim est située dans le bassin nord-est du lac.

30. Erçek, au bord du lac du même nom, situé à l'est du lac de Van. Evliya Tchélébi y compte cinq cents feux en 1655.

31. Cité sous le nom de Nevşar dans la chronique de la campagne de 1533-1536, il se retrouve sur les cartes actuelles comme Noşar sur le bras nord de la rivière Karasu, au nord-est de l'étape précédente.

32. La sollicitude de certaines tribus kurdes pour l'oignon et les chiens noirs est également mentionnée par Evliya Tchélébi.

de cheval, sans le présent qu'il faut faire, et qui va à sept ou huit tomans et quelquefois au-delà selon que la caravane est grosse. Le caravan-bachi est obligé de porter ce présent au bey au lieu où il se trouve dans ces montagnes, et s'il y manquait, le bey viendrait l'attendre à quelque mauvais passage et voler la caravane, ce qu'il a fait bien souvent. Cela arriva à la caravane où était mon neveu en l'an 1672, et le bonheur voulut qu'il ne perdit qu'un chameau chargé de drap d'Angleterre et deux autres qui portaient sa provision de bouche, la perte montant environ à mille écus. Le bacha de Van et le kan de Tauris se mirent en campagne pour tâcher de remédier à ce désordre, mais principalement le bacha de Van qui, voyant que les marchands, fâchés d'être traités de la sorte, étaient résolus d'abandonner cette route, tâcha de contraindre le bey à rendre une partie du vol et à laisser à l'avenir deux de ses sujets dans Tauris, et autant dans Van, pour être responsables de tout le mal qui pourrait arriver aux caravanes. Car les marchands prennent volontiers ce chemin qui est court pour se rendre d'Alep à Tauris, et où ils trouvent mieux leur compte pour les douanes.

De Nuchar à Kuticlar <sup>33</sup>, il y a une grande journée, et toujours dans les montagnes, le long de plusieurs torrents qu'il faut souvent traverser. Comme ils sont pleins de gros cailloux qui roulent des montagnes, il y a bien du danger pour les bêtes qui sont chargées et peuvent tomber dans l'eau. Ce mauvais chemin apporte de profit au bey de Nuchar près de cinquante pour cent, parce que si les caravanes avaient à passer par des plaines et pays unis au lieu de ces rudes montagnes, de trois charges de chameaux ou de mule ou de cheval on n'en ferait que deux et on ne paierait de la sorte la douane que pour deux. Dans ces rencontres, il faut

---

33. Le col de Kotiki, cité dans certaines cartes, se trouve sur la frontière turco-iranienne qui est d'ailleurs sensiblement la même depuis 1639.

que le marchand et le chamelier fassent leur compte et s'entendent ensemble pour ces faux frais.

De Kuticlar, on vient à Kalvat.

De Kalvat à Kogia.

De Kogia à Darkavin.

De Darkavin à Soliman-Sera<sup>34</sup>. Ces quatre derniers lieux sont quatre carvanseras assez commodes.

De Soliman-Sera, on vient à Kours<sup>35</sup>. C'est une ville où il y a un bey tributaire du roi de Perse. Il demeure dans un ancien château qui en est à demi-lieue, et où il faut aller payer neuf abassis pour charge de cheval, à quoi il faut ajouter quelque présent. Mais ce présent ne consiste qu'en pains de sucre, en boîtes de dragées et en quelques boîtes de marmelade ou d'autres confitures, ce bey-là se piquant d'honneur et ne voulant point d'argent en présent. On trouve à Kours de bon vin doux et piquant.

De Kours, on vient à Devogli<sup>36</sup>.

De Devogli à Checheme<sup>37</sup>. Entre ces deux derniers lieux, environ à la moitié du chemin, on traverse une plaine qui du côté du nord s'étend à perte de vue. Le long du chemin, on trouve à gauche une grande roche d'environ trois cents pas de circuit et de septante ou quatre-vingts pieds de haut, autour de laquelle il y a plusieurs petites cavernes qui ont servi apparemment de

---

34. Ces quatre étapes ne se retrouvent dans aucune des cartes détaillées de la région, dont la plus ancienne date de 1854. Le seul autre itinéraire qu'on a pu trouver empruntant ce passage est celui de la campagne turque de 1533-1536, mais ces noms ne figurent pas non plus. Comme la route devait suivre la vallée de l'Aq Tchay à l'est de la frontière, on doit les placer sur son cours. Ce passage semble être abandonné assez tôt au profit du chemin passant au sud par Saray, Qotur et Khoy, emprunté aujourd'hui par le chemin de fer, et de celui du nord par Bayazit et Maku, utilisé par la route internationale.

35. Chors ou Tchors figure dans les anciens récits et cartes jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Evliya Tchélébi parle également du château et d'une ville assez importante.

36. Evoghlu. A partir d'ici, l'itinéraire suit la route internationale actuelle.

37. Peut-être Keshk sur la même route.

demeure à quelques bergers pour y tenir du bétail. Sous cette roche qui est creuse, il y a comme un grand bassin d'eau fort claire et fort froide où l'on trouve une grande quantité de poisson, et il en vient par milliers au-dessus de l'eau quand on leur jette du pain. Ce poisson a une grosse tête et une espèce de moustache. Ayant tiré un coup de fusil chargé de grosse dragée, tous ces poissons disparurent, mais il en revint cinq ou six sur l'eau que nous prîmes aisément. Les Arméniens se moquaient de ce que j'avais tiré, croyant qu'on ne pouvait prendre du poisson de cette manière, et ils furent bien étonnés d'en voir revenir sur l'eau. Les Turcs et une partie des Arméniens de la caravane n'en voulurent point manger, les croyants souillés parce qu'ils avaient été tués et apprêtés par des chrétiens ; mais les Arméniens qui avaient été en Europe se moquèrent de cette superstition et en vinrent faire bonne chère avec moi le soir.

De Checheme, on vient à Davachiler <sup>38</sup>.

De Davachiler à Marand <sup>39</sup>, ville où l'on paie seize abassis par charge de chameau et huit par charge de mule.

De Marand, on vient à Sofian <sup>40</sup>.

De Sofian à Tauris. Ces deux dernières journées sont les plus grandes qu'on fasse sur cette route.

En revenant de Perse par ce chemin, il nous fut impossible en bien des lieux d'avoir du pain pour de l'argent et il fallut de nécessité donner aux femmes quelques babioles qu'elles aimaient mieux. Quoique tous ces peuples soient mahométans, on ne laisse pas en bien des lieux de trouver de très bon vin.

---

38. Davechi sur la carte de Khanikof, à dix mille à l'est de Marand.

39. Voir tome I, livre I<sup>er</sup>, ch. III, n. 14.

40. Voir *idem*, n. 15.

AUTRE ROUTE D'ALEP A TAURIS PAR GEZIRÉ  
ET AUTRES LIEUX

Voici une autre route que j'ai tenue de Tauris à Alep au retour d'un de mes voyages de Perse ; mais je la prendrai comme si j'allais d'Alep à Tauris.

D'Alep à Bir ou Beri où l'on passe l'Euphrate, jours : 4.

De Bir à Ourfa qu'on laisse à une demi-journée, jours : 2.

D'Ourfa à Diarbekir, jours : 6.

De Diarbekir à Geziré<sup>1</sup>, jours : 4.

Geziré est une petite ville de la Mésopotamie bâtie dans une île de la rivière du Tigre, que l'on passe en cet endroit sur un beau pont de bateaux. C'est le lieu où s'assemblent les marchands qui vont prendre la noix de galle et le tabac au pays des Curdes et ceux qui viennent du même pays pour Alep. La ville est sous l'obéissance d'un bey, et lorsque je passai, il y avait deux jeunes seigneurs fils du dernier, mort, dont le plus âgé ne pouvait avoir vingt ans.

Quand on a passé le Tigre, tout le pays qui s'étend

---

1. Djeziré-ibn-Omar, l'actuelle Cizre en Turquie, sur la frontière syrienne. Au passage de Kinneir, la ville était à demi ruinée. Ainsworth compte à peine mille habitants. Voir carte II.



depuis ce lieu-là jusqu'à Tauris est presque également partagé entre des montagnes et des plaines. Les montagnes sont couvertes de chênes qui portent la noix de galle, et il y en a qui avec la noix de galle portent du gland. Les plaines sont pour le tabac, qui se transporte en Turquie où il s'en fait grand négoce. A ne voir que de la noix de galle et du tabac en ce pays-là, on croirait qu'il ne serait pas fort riche ; mais on se tromperait aussi en le croyant, puisqu'il n'y a guère de pays au monde où l'on porte plus d'or et d'argent qu'en celui-là, et où l'on se montre plus difficile pour les espèces quand il y manque la moindre chose du titre ou du poids. Et ce que je dis ne doit pas être incroyable, la noix de galle étant si nécessaire pour la teinture et celle des autres pays n'étant pas à beaucoup près si bonne ni si pesante que celle des Curdes, dont une livre fait plus d'effet que trois des autres. Dans tout ce pays-là, on ne voit point de villages et toutes les maisons à la campagne sont séparées les unes des autres au moins de la portée d'un mousquet. Il n'y en a point qui n'ait son petit quartier de vigne à part, et les habitants en font sécher les raisins parce qu'ils ne boivent point de vin.

De Geziré à Amadié, jours : 2.

Amadié<sup>2</sup> est une bonne ville, où tous les paysans de la plus grande partie de l'Assyrie apportent leur tabac et leur noix de galle. Elle est bâtie sur une haute montagne dont on ne peut gagner le sommet en moins d'une heure. Au milieu du chemin, ou un peu plus, il sort de la roche trois ou quatre grosses sources et, comme il n'y a point d'eau dans la ville, il faut que les habitants viennent jusque-là le matin et le soir avec leurs bêtes pour en emplir de grandes outres. La ville est d'une médiocre grandeur et il y a au milieu une

---

2. Amadia, ville du Kurdistan irakien, près de la frontière turque. Au passage d'Ainsworth vers 1840, sur les mille maisons que la ville contenait, deux cents seulement étaient debout, habitées par une majorité juive.

belle place où se tiennent toutes sortes de marchands. Elle obéit à un bey qui peut faire huit ou dix mille chevaux et beaucoup plus d'infanterie qu'aucun autre bey, les terres qui lui appartiennent étant les plus peuplées de tout le pays des Curdes.

D'Amadié à Giousmark<sup>3</sup>, jours : 4.

De Giousmark à Albak<sup>4</sup>, jours : 3.

D'Albak à Salmastre<sup>5</sup>, jours : 3.

Salmastre est une jolie ville sur les frontières des Assyriens et des Mèdes, et la première de ce côté-là des Etats du roi de Perse. La caravane n'y entre pas, parce qu'elle se détournerait de plus d'une lieue, mais dès qu'elle a campé, le caravan-bachi avec deux ou trois marchands des principaux de la troupe va saluer le kan qui y commande et, selon la coutume, lui faire un présent. Ce kan est si aise que la caravane prenne ce chemin-là qu'il donne au caravan-bachi et à chacun des marchands qui le vont voir le calaate<sup>6</sup>, la toque et la ceinture, ce qui est le plus grand honneur que le roi et les gouverneurs des provinces fassent aux étrangers.

De Salmastre à Tauris, jours : 4.

Il y a en tout, par cette route d'Alep à Tauris, trente-deux journées de cheval. Mais quoique ce soit la plus courte de toutes les routes, et qu'il n'y a d'ailleurs que peu de douanes à payer, les marchands osent rarement se hasarder de la prendre, parce qu'ils ont peur d'être maltraités par les beys qui occupent tout ce pays. Car, quand ils sont volés (ce qui est souvent arrivé), ils ne

---

3. Djoulamerik, l'actuelle Cölemerik, chef-lieu du département de Hakkâri, à l'extrémité sud-est de la Turquie. Résidence d'un bey kurde aussi bien à l'époque de Tavernier qu'à celle d'Ainsworth.

4. Le château d'Albak, décrit par Evliya Tchélebi, correspond probablement à la bourgade actuelle de Sikefti sur la haute vallée du Grand Zab, près de la frontière iranienne.

5. La ville de Salmas, appelée ensuite Dilman et aujourd'hui Shahpur, dans l'Azerbaïdjan iranien à l'ouest du lac d'Our-miyeh. Evliya y compte trois mille feux en 1655.

6. Hilât : robe d'honneur.

savent auquel des beys recourir pour avoir raison de cette injustice, et même ils l'autorisent plutôt que de la punir. Ils attaquent les caravanes qui vont en Perse plutôt que celles qui en retournent, parce qu'en y allant elles portent de l'argent que ces peuples-là aiment beaucoup.

Avant que de quitter ce discours des routes par les provinces septentrionales de la Turquie et de la Perse, je ferai une remarque nécessaire de la province de Teren<sup>7</sup> et de sa ville capitale que les Persans appellent Cheriir<sup>8</sup>. Cette province est entre le Mazandran<sup>9</sup> et l'ancienne région des Perses connue aujourd'hui sous le nom de Hierac<sup>10</sup>, à l'orient d'été d'Ispahan. C'est un pays des plus tempérés et qui ne se sent point de la malignité de l'air du Guilan, qui a été, comme je l'ai dit ailleurs, le cimetière de tant de milliers d'Arméniens que le grand Cha-Abas y envoya quand il les fit tous passer en Perse. C'est dans cette province où le roi va d'ordinaire l'été chercher la fraîcheur et prendre le divertissement de la chasse, et il y vient de bons fruits en bien des lieux. Sa ville capitale, à qui quelques-uns donnent aussi le nom de la province, est de médiocre grandeur et n'a rien qui soit digne de remarque ; mais, à une lieue de là, on voit les ruines d'une grande ville, par lesquelles on peut juger qu'elle avait environ deux lieues de tour. Il y a encore quantité de tours de briques cuites au feu, et en plusieurs endroits des pans de

---

7. Il faut lire Téhéran. Il s'agit de la région de la capitale iranienne actuelle, la ville elle-même n'existant pratiquement pas à l'époque. « Je vous diray que Téhéran est une grosse ville et plus spacieuse que Casvin, mais qui n'est ny peuplée ny habitée ; parce que l'on n'y void que des grands jardins avec une infinité de fruits de toutes sortes » (Pietro della Valle, 1618).

8. Shahr-i Rey (la ville de Rey), aujourd'hui pratiquement réduite en banlieue sud de Téhéran.

9. Mazandéran, la province iranienne située au sud-est de la mer Caspienne.

10. Irak Adjemi, la région de Hamadan et de Kermanshah.

muraille qui subsistent encore. On voit plusieurs lettres taillées dans des pierres qui sont cimentées dans ces tours ; mais ni les Turcs, ni les Persans, ni les Arabes n'y peuvent plus rien connaître. La ville était bâtie autour d'une haute colline, au-dessus de laquelle sont les ruines d'un château qui était, comme le disent ceux du pays, la résidence des rois de Perse.

ROUTE D'ALEP A ISPAHAN PAR LE PETIT DÉSERT  
ET PAR KENGAVAR

Il me reste à parler de la route la plus courte de toutes pour se rendre d'Alep à Ispahan ; mais, ne l'ayant prise qu'au retour de mon premier voyage, et par une occasion suivie de plusieurs incidents dignes d'être remarqués, je la décrirai comme revenant d'Ispahan à Alep, ce qui instruira autant le lecteur que de le mener d'Alep à Ispahan, comme j'ai fait dans toutes les autres routes.

Cette route est par Kengavar, Bagdat et Anna, d'où l'on entre dans le désert ; que je nomme le petit désert, parce qu'il faut beaucoup moins de temps à le passer que le grand désert qui s'étend au midi jusqu'à l'Arabie Heureuse, et qu'on y trouve plus souvent de l'eau, joint que dans la marche on ne s'éloigne guère des bords de l'Euphrate. Quand on est bien monté on peut par cette route faire le chemin d'Ispahan à Alep en trente-trois jours comme je l'ai fait, et même moins de temps si l'on est pressé et si l'Arabe que l'on prend à Bagdat pour guide sait couper par des endroits qui abrègent fort.

Les caravanes de cheval sont d'ordinaire quatorze ou quinze jours en chemin d'Ispahan à Kengavar ; mais quand on est bien monté ou seul ou dix ou douze de compagnie, on fait le chemin en cinq ou six jours

comme je fis. Le pays que l'on traverse est très fertile en blé et en riz, il y croît d'excellents fruits et de très bon vin, particulièrement au territoire de Kengavar qui est un gros bourg et assez peuplé.

De Kengavar à Bagdat, je fus près de dix jours à cheval. Le pays est moins bon que celui d'Ispahan à Kengavar et se trouve pierreux en bien des endroits. Ce ne sont que des plaines et des collines, n'y ayant point de hautes montagnes, qu'une seule très remarquable dont je parlerai bientôt.

Voici de suite les lieux les plus considérables que l'on rencontre d'Ispahan à Bagdat, selon les journées d'un homme de cheval qui marche avec peu de suite :

D'Ispahan, on vient à Consar <sup>1</sup>.

De Consar à Comba <sup>2</sup>.

De Comba à Oranguié <sup>3</sup>.

D'Oranguié à Nahouïand <sup>4</sup>.

De Nahouïand à Kengavar <sup>5</sup>.

De Kengavar à Sahana <sup>6</sup>.

De Sahana à Policha <sup>7</sup>, c'est-à-dire « pont royal », où il y a un grand pont de pierre.

De Policha à Maidacht <sup>8</sup>.

De Maidacht à Erounabad <sup>9</sup>.

---

1. Khownsar, au nord-ouest d'Ispahan. Voir carte III.

2. Probablement Khom, au nord-est de Khownsar.

3. Cette étape n'est pas repérable, ce qui rend problématique la localisation de l'itinéraire. Les étapes précédentes indiquent qu'il devait suivre un chemin situé sensiblement plus au nord que la route actuelle d'Ispahan à Hamadan.

4. Nahavand, au sud de Hamadan.

5. Kangavar. Gardane y voit en 1808 « deux cents maisons et les débris pompeux du palais de Kosroës ». A partir d'ici jusqu'à Bagdad, l'itinéraire suit la route actuelle de Hamadan à Bagdad par Qasr-e Shirin.

6. Sahneh : cinquante maisons d'après Gardane.

7. Pol-i Shah sur le Qareh-su, immédiatement à l'est de Kermanshah.

8. Mahidasht, à l'ouest de Kermanshah : « quarante-cinq maisons et un caravansérail » selon Gardane.

9. Harounabad, l'actuelle Shahabad : cinquante-cinq maisons selon Gardane.

D'Erounabad à Conaguy <sup>10</sup>.  
De Conaguy à Caslisciren <sup>11</sup>.  
De Caslisciren à Iengui-Conaguy <sup>12</sup>.  
De Iengui-Conaguy à Casered <sup>13</sup>.  
De Casered à Charaban <sup>14</sup>.  
De Charaban à Bourous <sup>15</sup>.  
De Bourous à Bagdat.

Il y en a quelques-uns qui, au lieu de passer par Kengavar, prennent par Amadan, ville des plus considérables de la Perse, et de là à Touchéré <sup>16</sup> ; mais le chemin est plus long et, en venant d'Ispahan par la route que je décris, on laisse Amadan à droite vers le nord.

Entre Sahana et Policha, on laisse aussi au nord la seule haute montagne qu'on voit sur cette route, et le long de laquelle il faut passer. Elle est escarpée et aussi droite qu'un mur, et, autant que la vue se peut porter jusqu'au haut, on y voit quantité de très grandes figures d'hommes vêtus en prêtres, avec des surplis et des encensoirs à la main, sans qu'on puisse s'imaginer ni que ceux du pays vous puissent dire comment ni pourquoi elles ont été taillées en ce lieu-là <sup>17</sup>. Il passe au bas une petite rivière sur laquelle il y a un grand pont de pierre.

A une journée ou environ de cette montagne, on trouve la petite ville de [Kermanshah <sup>18</sup>], que son

---

10. Le mot signifiant « étape », il est difficilement identifiable. « Sur le soir, nous arrivâmes auprès d'un petit fleuve appelé Ienghi-Iman, au-dessous d'une place qui appartient aux kurdes, qu'ils nomment Ienghi-Conaghi » (Pietro della Valle, 1617). Il peut s'agir de la petite ville de Karind, qui est le plus fréquemment citée dans les récits ultérieurs.

11. Qasr-e Shirin, dernière ville iranienne avant la frontière. C'est là qu'a été signé en 1639 le traité définissant la frontière turco-persane.

12. Cette étape correspond à Khanaqin, la première ville irakienne après la frontière.

13. Il s'agit peut-être de Kizil Robat, qui figure sur la carte de Kinneir. Pietro della Valle l'appelle également Chizilrabat en 1617.

14. Shahraban.

15. Buhriz, immédiatement au sud de Ba'quba.

assiette, les eaux qui l'arrosent, les bons fruits qui y croissent et particulièrement son excellent vin rendent un séjour très agréable. Les Persans croient que c'est le lieu où Alexandre mourut à son retour des Indes, quoique d'autres veulent qu'il soit mort à Babylone. Le reste du chemin de cette ville jusqu'à Bagdat est un pays de dattes, et on y trouve de loin à loin de méchantes huttes qui ne sont faites que de branches de palmier.

De Bagdat, on se rend à Anna en quatre jours par un pays fort désert, quoique entre les deux fleuves.

Anna est une ville de médiocre grandeur et qui appartient à un émir arabe. A demi-lieue plus ou moins aux environs, la terre est bien cultivée et on y voit des jardinages et des maisons pour s'y aller divertir. Cette ville ressemble à Paris pour son assiette ; car elle est bâtie de côté et d'autre de l'Euphrate, et au milieu de la rivière il y a une île où se voit une fort belle mosquée. Il y a aussi comme à Paris, au voisinage de la ville, plusieurs plâtrières, et on ne dirait pas quand on est en ce lieu-là qu'il soit environné de tous côtés de déserts affreux.

D'Anna à Mached-raba, il y a cinq jours, et cinq autres de Mached-raba jusqu'à Taïba.

Mached-raba<sup>19</sup> est une manière de forteresse sur une butte, au pied de laquelle il y a une fontaine qui fait comme un bassin, ce qui est fort rare dans les déserts. Ce sont de hautes murailles avec quelques tours carrées, et au-dedans de méchantes huttes où les habitants tiennent du bétail. J'y en vis une assez grande quantité, et plus de juments et de chevaux que de vaches. Comme

---

16. Probablement Tuisarkan, au sud de Hamadan, mais la variante décrite n'est pas claire.

17. Il s'agit des ruines de Tak-i Bostan, situées immédiatement à l'est de Pol-i Shah, le pont sur le Qareh-su.

18. Ici, il y a un blanc dans le texte original, mais on devrait lire Kermanshah.

19. Rahaba figure sur les anciennes cartes sur l'Euphrate en Syrie, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière irakienne. Voir carte IV.



il ne se trouve point de fourrage dans ces déserts, il faut nécessairement que, pour nourrir leur bétail, ils en apportent des bords de l'Euphrate dont ils ne sont pas fort éloignés.

Taïba<sup>20</sup> est aussi une espèce de forte place en rase campagne, c'est-à-dire une haute muraille de terre et de brique cuite au soleil, ainsi qu'à Mached-raba. Auprès de la porte de cette place, il y a aussi une fontaine qui sort de terre et fait un petit étang. C'est le passage le plus fréquenté de tout le désert à cause de cette source, tant pour ceux qui vont d'Alep et de Damas à Babylone que pour ceux qui vont de Damas à Diarbekir et qui veulent prendre le plus court chemin.

De Taïba à Alep, il n'y a plus que trois jours ; mais ces trois dernières journées sont les plus dangereuses de toute la route pour les voleurs, parce que tout ce pays n'est habité que par des bédouins ou pâtres arabes qui ne cherchent qu'à piller, et dont j'ai parlé dans la route de Ninive.

---

20. Tayba figure également sur les anciennes cartes dans le désert syrien au sud de Raqqa.

## RELATION DE L'ÉTAT PRÉSENT DE LA GÉORGIE

Puisque j'ai entrepris de faire une ample et exacte relation de la Perse et de toutes les provinces qui en relèvent, et que j'ai conduit le lecteur le long des côtes de la mer Noire et d'une partie de celle de la mer Caspienne<sup>1</sup>, je veux lui faire une courte description des royaumes de Géorgie et de Mengrelie qui sont entre ces deux mers, et de quelques autres provinces voisines qui s'étendent le long de la mer Caspienne et touchent au nord et au levant la Moscovie et la Tartarie.

La Géorgie, que d'autres appellent Gurgie ou Gurgistan, s'étend au levant jusqu'à la mer Caspienne et est bornée au couchant par les montagnes qui la séparent de la Mengrelie. Ce n'était ci-devant qu'un royaume dont tout le peuple généralement était chrétien ; mais depuis peu il s'y est mêlé des mahométans qui y ont pris pied, et le roi de Perse, ayant semé des divisions dans le pays, a si bien conduit les choses à son avantage qu'il en a fait deux royaumes. Il ne les appelle que provinces et il y met des gouverneurs depuis vingt-cinq ou trente ans. Ce sont des princes du pays et, pour être revêtus de cette dignité, il faut

---

1. Le chapitre 6 du troisième livre, non repris dans cette édition, fournit une liste des villes situées sur le littoral de la mer Noire.

qu'ils se fassent mahométans. Dès qu'ils y sont élevés, ils prennent le titre de roi et, tant que la race dure, le roi de Perse ne peut déposséder leurs enfants.

Le premier de ces deux rois et le plus puissant est celui qui fait sa résidence à Teflis, et dans la langue du pays on l'appelle roi de Cartelé<sup>2</sup>. Celui qui l'est aujourd'hui est le dernier qui soit demeuré chrétien avec ses quatre fils ; mais, depuis quelque temps, le roi de Perse a fait en sorte d'attirer l'aîné auprès de lui et, tant par présents que par promesses, il l'a porté à se faire mahométan. Aussitôt, il le fit déclarer gouverneur de l'autre province, et, par la loi que les rois de Perse ont imposée à ces princes, il n'aurait pu succéder à son père s'il n'avait embrassé le mahométisme<sup>3</sup>. Chacun de ces deux rois ou gouverneurs de Géorgie ont d'ordinaire pour leur garde trois cents cavaliers mahométans qui sont à leur solde, et dans les deux royaumes il y a présentement dix ou douze mille familles de mahométans.

Le roi de Teflis fait battre monnaie au nom du roi de Perse, et l'argent dont on la fabrique est de réales d'Espagne, d'écus de France et d'autres espèces de la sorte, que les Arméniens rapportent d'Europe pour les marchandises qu'ils ont vendues. La justice se rend par les chrétiens du pays, et il n'y a pas un mahométan, non pas même le roi, qui y ait aucune part. Voici quelques exemples de la manière dont se fait cette justice. Premièrement, pour ce qui regarde le vol, le larron en est quitte en rendant sept fois autant qu'il a dérobé. Il en revient deux parts à celui à qui on a fait le larcin, une à la justice et les quatre autres au roi. Si le larron n'a pas de quoi faire cette restitution, il est vendu ; et si le provenu de cette vente ne suffit pas, et qu'il ait femme et enfants, on vend premièrement la femme et, cela encore ne suffisant pas, on vend les

---

2. Karthli, qui est la Géorgie proprement dite, formée par la vallée du Kura et ayant Tiflis comme capitale.

3. Le roi du Karthli à l'époque était Wakhtang V (1658-1676). Le fils en question doit être Artchil, devenu roi de l'Imérétie de 1661 à 1663.

enfants. Mais il y a ceci d'avantageux pour le larron que si celui qui a été volé a pitié de lui et veut bien le laisser aller sans rien prendre, ni le roi ni la justice n'ont rien à prétendre de leur côté. Quand quelqu'un fait un meurtre, la justice le condamne à la mort et le remet entre les mains des parents du défunt pour en faire l'exécution à leur volonté. Toutefois, ils peuvent lui pardonner, pourvu qu'il ait le moyen de donner soixante vaches au plus proche parent du mort. Pour ce qui est des dettes, un créancier peut d'autorité prendre tout le bien de son débiteur et le faire vendre jusqu'à la concurrence de la somme qu'il a prêtée ; et si le bien ne suffit pas, il a droit de faire vendre sa femme et ses enfants s'il en a.

La plupart des chrétiens de la Géorgie sont très ignorants, et surtout en ce qui regarde leur croyance dans la religion. Ils apprennent le peu qu'ils en savent dans les monastères, comme aussi à lire et à écrire, et d'ordinaire les femmes et les filles en savent plus que les hommes. La raison est parce que non seulement il y a beaucoup plus de monastères de filles que de monastères d'hommes, mais aussi parce que d'ordinaire tous les jeunes garçons s'adonnent au labourage ou vont à la guerre. Dès qu'une fille se fait un peu grande et qu'on la voit belle, on tâche de la dérober de bonne heure, et d'ordinaire elle est enlevée par quelqu'un de ses parents qui va la vendre aux pays étrangers, comme en Turquie et en Perse, et jusque sur les terres du Grand Mogol. C'est ce qui fait que les pères et les mères, pour éviter qu'on ne leur dérobe leurs filles, les mettent en très bas âge dans ces monastères, où la plupart prennent plaisir à l'étude, et celles qui y ont fait quelque progrès y demeurent d'ordinaire toute leur vie. Elles font une espèce de noviciat et de profession, après quoi, quand elles sont parvenues à un certain âge, elles ont permission de baptiser et même d'appliquer les saintes huiles aussi bien qu'un évêque ou un archevêque.

Comme la Géorgie produit de grands vins, aussi les Géorgiens sont de grands ivrognes. La boisson la plus

forte est celle qu'ils aiment le mieux, et dans leurs festins ils boivent plus d'eau-de-vie, tant les femmes que les hommes. Les femmes ne mangent point publiquement avec leurs maris, et quand le mari a donné un repas à ses amis, le lendemain ou un autre jour la femme en donne un à ses amies. On remarque que, lorsque les femmes se traitent ensemble, il se boit plus de vin et d'eau-de-vie que dans les festins des hommes. Le convié n'est pas plutôt entré dans la salle du festin qu'on lui présente deux ou trois dragées et une tasse qui tient demi-septier d'eau-de-vie pour exciter l'appétit. Ils sont grands mangeurs d'oignons et de toutes sortes d'herbes, qu'ils mangent sans les faire cuire comme on les apporte du jardin. Les Géorgiens se plaisent fort à voyager et sont grands négociants. Ils ont une merveilleuse adresse à tirer de l'arc et sont en réputation d'être les meilleurs soldats de toute l'Asie. Le roi de Perse en compose une partie de sa cavalerie et en tient dans sa cour, se reposant fort sur leur fidélité et sur leur bravoure. Il y en a aussi beaucoup au service du Grand Mogol, et ce sont des gens qui gardent opiniâtrement leur poste et ne reculent jamais. Tous ces peuples ont le sang beau et le teint vermeil, on ne peut guère voir d'hommes mieux faits et, pour ce qui est des femmes, elles sont estimées les plus belles de l'Asie. C'est aussi de ce pays-là que le roi de Perse fait venir la plupart de ses femmes, et il est défendu de les tirer hors de ses Etats. Outre leur grande beauté, les Géorgiennes ont un autre avantage et elles se peuvent vanter surtout à Teflis d'avoir plus de liberté que les femmes n'en ont dans tous les autres endroits de l'Asie. Pour conclusion de ces remarques sur la Géorgie, je dirai que Teflis, qui en est la ville capitale, est dans une belle assiette, assez grande et bien bâtie, et qu'il s'y fait un grand négoce de soie ; que les Géorgiens, comme j'ai dit, sont presque tous chrétiens, et que leur religion est un composé de l'arménienne et de la grecque ; mais qu'ils tiennent moins de celle-ci que de l'autre, et qu'ils sont les plus traitables de tous les chrétiens de l'Orient.

## RELATION DE L'ÉTAT PRÉSENT DE LA MENGRELIE

La Mengrelie s'étend depuis la chaîne de montagnes qui la sépare de la Géorgie jusqu'à la mer Noire et est aujourd'hui composée de trois provinces qui ont chacune leur roi. La première s'appelle la province d'Imerète, ou de Bassachiouc<sup>1</sup>, et le roi à qui elle obéit prétend quelque autorité sur les deux autres, ce qui est cause qu'ils se font souvent la guerre et fort cruellement ; car dès qu'ils ont fait quelques prisonniers, ils les envoient vendre en Turquie. Ils sont tellement accoutumés en ce pays-là à se vendre l'un l'autre que, lorsque le mari ou la femme a besoin d'argent, ils envoient vendre un de leurs enfants et souvent ils le donnent en troc à des merciers pour des rubans de toile ou autres choses de cette nature.

La seconde province s'appelle Mengrelie, du nom de tout le pays, et on appelle celui à qui elle obéit le roi de Dadian<sup>2</sup>.

---

1. Le royaume d'Imérétie, appelé Bašačik (tête découverte) par les Turcs, était situé sur la haute vallée du Phasse (l'actuel Rioni). Sa capitale était Kutais. Chardin y passera en 1673. Bagrat IV était alors sur le trône pour la troisième fois (1669-1678).

2. Royaume situé au nord-est de l'Imérétie et au sud de l'Abkhazie, sur le littoral de la mer Noire. Le dadian ou roi de Mingrélie était à l'époque Lewan III (1660-1680).

La troisième est la province de Guriel, et celui qui la commande est appelé par ceux du pays roi de Guriel<sup>3</sup>.

La province de Mengrelie était ci-devant sujette au roi de Bassachiouc, qui y envoyait un intendant qu'en la langue du pays ils appellent *dadian*. Un de ces intendants, qui était homme d'esprit, sut si bien gagner l'amitié des peuples qu'ils le prirent pour leur roi ; et voilà comme cette province fut détachée de celle d'Imerète.

Les principaux de la province de Guriel, voyant que ce *dadian* s'était fait roi, à l'imitation de ceux de Mengrelie, secouèrent aussi le joug du roi de Bassachiouc et en élirent un entre eux, qui s'est maintenu dans l'autorité jusqu'à cette heure de même que l'autre, par l'appui qu'ils ont du Grand Seigneur. Il est bien aise que ces provinces soient divisées, parce que, quand elles étaient toutes trois sous la puissance d'un seul, il avait de la peine à les soumettre et le roi de Bassachiouc lui résistait fortement, pouvant mettre en peu de temps sur pied près de cinquante mille hommes. Dès que le *dadian* se fut rebellé, il s'accorda avec le Grand Seigneur et s'obligea à lui fournir tous les ans une quantité de fer, à condition que, quand le roi de Bassachiouc lui ferait la guerre, il donnerait ordre aux bachas de Trébizonde, d'Erzerom et de Kars de lui fournir de la cavalerie jusqu'à vingt mille hommes. J'ai remarqué ailleurs que la plus grande partie du fer qui se consomme en Turquie vient de Mengrelie.

Le roi de Bassachiouc fait battre monnaie, de la même grandeur et du même poids que celle des rois de Perse et que celle de Teflis. Mais comme elle n'est pas au même titre, et qu'il s'en faut de deux pour cent, elle n'aurait pas cours dans le commerce, qui est assez grand entre les Etats du roi de Perse et les siens, s'il

---

3. La province s'appelle Gourie et est située au sud de la Mingrélie, dans la région de Poti, sur le littoral de la mer Noire. Gouriél était le titre du roi, Giorgi III (1668-1683) à l'époque.

ne s'était avisé d'un artifice en faisant mettre sur la monnaie le nom du roi de Perse avec le sien, ce qui fait qu'elle passe sans difficulté. Il en ferait bien battre aussi sous le nom du Grand Seigneur, et il y aurait plus de profit ; mais dans toute la Turquie il ne se bat que de la petite monnaie, à savoir des aspres, à la réserve de quelques ducats que l'on bat au Caire, de quoi j'ai amplement parlé dans ma *Relation du serrail*. Le roi de Bassachiouc, comme le roi de Teflis, se sert de toute sorte de monnaie étrangère pour battre la sienne.

Ces trois rois de Bassachiouc, de Guriel et de Mengrelie sont aussi chrétiens. Quand ils vont à la guerre, tous les ecclésiastiques les suivent : archevêques, évêques, prêtres et moines. Ce n'est pas pour se battre s'ils ne veulent, mais c'est pour exciter les soldats au combat et pour faire les prières.

Je me souviens qu'à mon premier voyage je vis à Constantinople un ambassadeur du roi de Mengrelie qui donna souvent sujet à rire à tous les Francs par sa manière de vivre tout à fait extravagante. Le présent qu'il fit au Grand Seigneur de la part de son maître était de fer et d'acier et d'un grand nombre d'esclaves. La première fois qu'il eut audience, il avait plus de deux cents personnes à sa suite ; mais tous les jours il en vendait quelqueune pour fournir à sa dépense, de sorte qu'à son départ il ne lui resta plus que son secrétaire et deux valets. C'était un homme de bonne mine, mais qui n'avait point d'esprit, et entre plusieurs impertinences qu'il fit je ferai mention de deux ou trois. Toutes les fois qu'il allait voir le grand vizir, il prenait la toque blanche et tous les chrétiens s'étonnaient de ce que le vizir le souffrait et ne lui disait rien. Car si tout autre chrétien eût entrepris de faire la même chose, il lui aurait fallu immanquablement ou mourir ou se faire mahométan. C'est ce qui fait voir comme le Grand Seigneur ménage l'amitié du roi de Mengrelie et comme il appréhende de fâcher ceux qui lui sont envoyés de sa part. Il n'ignore pas que ces peuples ne souffrent rien, que pour la moindre parole ils mettent



la main au sabre et qu'il n'y a rien à gagner à les irriter.

Cet ambassadeur s'avisa un jour d'aller rendre visite à un colonel français qui commandait le reste du régiment français qui était en garnison dans Pape et Vespringue<sup>4</sup>, et qui se rendit au Turc dans la guerre de Hongrie. Ce colonel parlait bon turc et était même du conseil de guerre du Grand Seigneur. L'ambassadeur au retour de sa visite fut surpris de la pluie en chemin et, de peur de gâter ses souliers, il les prit à la main et les couvrit de sa veste, aimant mieux aller nu-pieds jusqu'à son logis. Il était accoutumé d'aller ouïr la messe aux Cordeliers qui ont leur église à Galata. Le jour de la fête de Saint-François, le service s'y fait avec beaucoup de solennité, tous les ambassadeurs catholiques romains qui sont alors à Constantinople ne manquent pas d'y assister et les religieux souffrent en faveur de la fête que quelques merciers étalent leurs marchandises autour du cloître. L'ambassadeur de Mengrelie sortant de l'église et voyant plusieurs bagatelles étalées à ces petites boutiques, il acheta quelques bagues de laiton, deux ou trois petits miroirs et une flûte qu'il mit à sa bouche en jouant le long des rues comme aurait fait un enfant jusqu'à ce qu'il fût à son logis.

Pour revenir aux provinces dont je viens de faire la description, il faut remarquer qu'il n'y a pas seulement des mines de fer, mais qu'il y en a aussi d'or et d'argent, qui se trouvent en deux endroits à cinq ou six journées de Teflis, dont l'un s'appelle Souïanet et l'autre Obetet<sup>5</sup>.

---

4. Papa et Veszprem, au nord-ouest de la Hongrie et sur la frontière turco-autrichienne à l'époque. Le contingent français qui défendait ces villes contre les Turcs en 1599, n'ayant pas reçu sa paye de la part des Autrichiens, décida de changer de camp à condition que les arriérés soient assurés par les Turcs. Les Autrichiens, qui eurent vent des tractations, occupèrent les deux villes et massacrèrent la garnison française. Les survivants se sont réfugiés à Constantinople.

5. La région de Svanétie, sur les pentes sud de la chaîne du Caucase, au nord-est de la Mingrelie.

Mais le malheur est qu'on ne peut que difficilement porter les gens du pays à y travailler, à cause du danger qu'il y a que la terre ne s'éboule et n'écrase le monde qu'on y emploie, ce qui est souvent arrivé. Il y a encore une mine d'or dans une montagne proche du lieu qui s'appelle Hardanouché<sup>6</sup>, et une mine d'argent à Guni-ché-Koné<sup>7</sup>, à cinq journées d'Erzerom et autant de Trébizonde.

Parlons maintenant de quelques coutumes et maximes de religion des royaumes de Géorgie et de Mengrelie.

Premièrement, ces peuples se mettent fort peu en peine si leurs prêtres et leurs évêques sont ignorants et vicieux et s'ils sont capables de les bien conduire. Les plus riches d'entre eux sont ceux qui ont le plus de crédit et qui font absolument la loi aux pauvres. Il en est de même des chefs de l'Eglise, qui ont pris une telle juridiction sur les peuples qu'ils les peuvent vendre, comme ils font souvent, tant aux Turcs qu'aux Persiens. Ils font choix des plus beaux garçons et des plus belles filles pour en tirer plus d'argent, et les grands du pays jouissent à discrétion des femmes mariées et des jeunes filles. Ils élisent leurs enfants pour évêques quand ils sont encore dans le berceau, et si le prince témoigne de n'être pas satisfait de cette élection, tout le clergé se mettant du côté de celui qui est élu, il se fait souvent de cruelles guerres. Car ils vont enlever des villages entiers et vendent, comme j'ai dit, tout le pauvre peuple aux Persiens et aux Turcs. Enfin, cette coutume de vendre hommes et femmes est si commune en ces pays-là qu'on peut dire que c'est un de leurs plus grands négoces, et cela se fait à toute heure et pour de très légères occasions. J'aurais bien des histoires à faire sur ce sujet ; mais j'aime mieux passer à d'autres matières et achever de dire ce que j'ai pu savoir des coutumes de ces peuples.

Les évêques rompent quand ils veulent les mariages et, la séparation faite, ils remarient les parties à d'autres

---

6. Ardanuç, au nord-est de la Turquie actuelle.

7. Gümüşhane.

et envoient vendre celui des deux qu'ils croient avoir le tort. Si quelqu'un n'est pas bien marié à sa fantaisie, il quitte sa femme et en prend une autre pour le temps qu'il lui plaît en la payant, comme font les Turcs. La plus grande partie de ces peuples ne sait ce que c'est que de faire baptiser leurs enfants. Deux ou trois jours après que la femme est accouchée, le prêtre vient avec de l'huile, fait quelques prières, puis oint la mère et l'enfant, et ils croient que cela suffit pour le baptême. En général, on ne voit pas que ces peuples-là, ni dans leurs prières ni dans leurs cérémonies, soient poussés d'une grande dévotion. Ils ont parmi eux, comme j'ai dit, quantité de monastères ou séminaires pour élever la jeunesse, mais il y en a beaucoup plus de filles que de garçons. Les filles s'appliquent plus à l'étude que les prêtres même, et quand elles y ont beaucoup profité, soit qu'elles demeurent dans le couvent, soit qu'elles se mettent au service des grands seigneurs, elles confessent, elles baptisent les enfants, font les mariages et autres semblables fonctions de l'Eglise ; coutume qui ne se pratique, que je sache, en aucun lieu du monde qu'en ces pays-là.

DE LA COMANIE, DE LA CIRCASSIE  
 ET DE CERTAINS PEUPLES  
 QUE L'ON APPELLE KALMOUCHS

La Comanie<sup>1</sup> est bordée au levant par la mer Caspienne, au couchant par les montagnes qui la séparent de la Circassie ; au nord elle touche la Moscovie, et elle a la Géorgie au midi. Depuis les montagnes qui la bornent à l'occident d'hiver jusqu'à Tereki, qui est une rivière qui fait la séparation de la Comanie et de la Moscovie, ce n'est qu'un plat pays très excellent pour le labourage et qui ne manque pas de belles prairies. Toutefois, il n'est pas beaucoup peuplé, et c'est pour cette raison qu'on ne sème jamais deux années de suite en un même lieu. C'est à peu près le même climat qu'entre Paris et Lyon, il y pleut de temps en temps ; mais cela n'empêche pas que les paysans ne coupent des rivières pour conduire de l'eau par des canaux, afin d'arroser les terres qu'ils ont semées, ce qu'ils ont appris depuis quelque temps des Persiens. Ces rivières tombent des montagnes du midi et elles ne sont point marquées dans la carte. Il y en a

---

1. Le pays des Koumouks correspond à une partie de l'actuelle République autonome du Daghestan, située entre la ville de Derbent, appartenant à l'époque aux Perses, et la rivière de Terek.

une entre autres qui est fort grande, et qu'en quelque temps que ce soit on ne peut passer à gué. On l'appelle Coyasou<sup>2</sup>, c'est-à-dire eau épaisse, parce qu'elle est toujours trouble, et son cours est si lent que l'œil a de la peine à juger de quel côté elle coule. Elle se va rendre ainsi doucement dans la mer Caspienne au midi des embouchures du Volga. Ce n'est pas loin de cette rivière que le long des côtes de la même mer, dans les mois d'octobre et de novembre, il en sort quantité de poissons qui ont jusqu'à quarante pieds de long. Sur le devant, ils ont deux jambes comme celles d'un chien, et sur le derrière, au lieu de jambes, ce sont quatre griffes. Ces poissons n'ont point de chair, ce n'est qu'une graisse avec une seule arête au milieu. Comme ils ne peuvent pas marcher vite quand ils sont en terre, les paysans les assomment à coups de bâton et en font de l'huile qui est un des meilleurs revenus de tout le pays.

Les peuples de la Comanie appelés Comouchs<sup>3</sup> habitent la plupart au pied des montagnes, à cause des belles sources qui en sortent en si grande quantité qu'il y a des villages qui en auront pour leur part jusqu'à trente ou quarante. Ils assemblent trois ou quatre de ces sources et en font un canal pour faire moudre leurs moulins. Mais ce n'est pas seulement pour la commodité de ces eaux qu'ils vont habiter au pied des montagnes, car il ne leur en manque pas dans la plaine ; mais comme ces peuples pour la plupart ne vivent que de larcins qu'ils font sur leurs ennemis et entre eux-mêmes, dans la crainte où ils sont qu'on ne leur coure sus, dès qu'ils en ont le moindre soupçon, ils fuient dans les montagnes avec leur bétail. Car tous

---

2. Koyu-su, le nom donné au cours supérieur de la rivière Sulak qui se jette dans la mer Caspienne au sud de Petrovsk. Kumuh, la résidence initiale des princes Koumouk, se trouve sur un des affluents de cette rivière.

3. Les Koumouks étaient gouvernés par les princes appelés shamkhals, qui avaient comme résidence à l'époque de Tavernier la ville de Boujnak, située au pied des montagnes près de Petrovsk.

ceux qui entourent leurs pays, les Géorgiens, les Mengreliens, les Cirkesses, les Tartares et les Moscovites, vivent comme eux de larcins et courent incessamment sur les terres les uns des autres.

Il y a d'autres peuples appelés Kalmouchs<sup>4</sup>, qui habitent la côte de la mer Caspienne entre les Moscovites et les Grands Tartares. Ce sont des hommes robustes, mais les plus laids et les plus difformes qui soient sous le ciel. Ils ont le visage si plat et si large que, d'un œil à l'autre, il y a l'espace de cinq ou six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat que l'on n'y voit que deux petits trous au lieu de narines. Ils ont les genoux tournés en dehors et les pieds en dedans ; en un mot, on ne se peut guère rien imaginer de plus laid que leur figure. Mais d'ailleurs ils sont bons soldats et ne le cèdent à aucune autre nation de ce côté-là. Quand ils vont à la guerre, ils mènent leurs femmes et leurs filles qui ont passé douze ans, et elles se battent aussi courageusement que les hommes. Ils ont pour armes l'arc, la flèche et le sabre, avec une grosse massue de bois à l'arçon de la selle, et leurs chevaux sont des meilleurs de l'Asie. Leur chef est tiré de quelque ancienne famille et ils élisent d'ordinaire celui qu'ils estiment le plus vaillant. Le grand duc de Moscovie leur envoie tous les ans quelques présents pour entretenir leur amitié, et ces présents consistent principalement en draps. Il leur donne passage quand ils veulent faire des courses sur les terres des Mengreliens, des Géorgiens ou des Cirkesses, et ils sont encore plus habiles en ce métier-là que ne sont pas les Petits Tartares. Ils avancent même quelquefois jusque dans la Perse et dans la province des Usbeks<sup>5</sup> qui fait partie de la Grande Tartarie, poursuivant de là vers Caboul et Candahar. Enfin, ils s'épandent de tous côtés et

---

4. Les Kalmouks, qui s'appellent eux-mêmes Oirat, émigrèrent de l'Asie centrale au cours du xvi<sup>e</sup> siècle, et ce n'est qu'en 1632 qu'ils se sont installés près de l'embouchure de la Volga.

vont courir jusqu'en Pologne. Pour ce qui est de leur religion, elle est toute particulière<sup>6</sup> et ils sont grands ennemis des mahométans.

Je reviens aux Comouchs, qui sont les peuples de la Comanie, mahométans de religion, et des plus scrupuleux. Ils sont sous la protection du roi de Perse, qui en fait grand cas et qui les aime, parce qu'ils gardent les passages de ce côté-là contre les Kalmouchs et autres ennemis des Persans. Ils sont habillés, tant hommes que femmes, comme les Petits Tartares et ils tirent de la Perse les toiles et les soies qui leur sont nécessaires ; car, pour ce qui est du drap, ils se passent de celui qui se fait en leur pays qui est fort grossier.

La Circassie<sup>7</sup> est un beau et bon pays, et fort diversifié. Il y a des plaines, des forêts, des coteaux et des montagnes d'où sortent quantité de sources d'eau, et il s'en voit de si grosses qu'elles suffisent pour sept ou huit villages des environs. Mais d'ailleurs, dans tous les ruisseaux qui se forment de ces sources, il n'y a point de poisson. On a en ce pays-là toutes sortes de fleurs, et particulièrement de belles tulipes. Il y croît une sorte de fraise qui a une queue fort courte, et il y en a d'ordinaire quatre ou cinq en un bouquet. Les moindres sont grosses comme nos petites noix et leur couleur tire sur le jaune pâle. La terre est si bonne que les fruits y viennent sans peine, très bons et en abondance, et ils n'ont point d'autres jardins que les champs, qui sont couverts de cerisiers, de pommiers, de poiriers, de noyers et d'autres bons arbres de cette nature. Leur plus grande richesse est en bétail, et surtout en quantité de beaux chevaux qui approchent des chevaux d'Espagne. Ils ont aussi quantité de chèvres et de moutons, dont la laine est aussi bonne que celle d'Espagne,

---

5. Les Ouzbeks, qui formaient un Etat indépendant au nord de la Perse, dans l'Ouzbékistan et le Turkménistan soviétiques actuels.

6. Le Qurultai (assemblée) des Kalmouks de 1640 avait reconnu officiellement comme religion le bouddhisme.

7. Le pays situé au nord et à l'ouest du Caucase.

et les Moscovites la viennent enlever pour en faire de grands feutres. Pour ce qui est des bœufs et des vaches, il n'y a rien que de médiocre, et ce n'est pas le bétail qui enrichit le plus la Circassie. Ces peuples ne sèment ni blé ni avoine, mais seulement de l'orge pour les chevaux et du millet dont ils font du pain ; et ils ne sèment jamais deux fois en un même endroit, changeant de terre toutes les années. Ce n'est pas que le pays ne soit propre à porter du blé ; mais ils ne s'en soucient point et ils aiment mieux le pain de millet. Ils ont de bonnes viandes et de bonnes poules, et de la venaison plus qu'ils n'en peuvent manger. Ils ne se servent point de chiens ni d'oiseaux pour la chasse, et quand ils y vont, ils s'assemblent d'ordinaire sept ou huit des principaux du village. Ils ont de si bons chevaux qu'à la course ils fatiguent la bête et la force de se rendre. Chacun tient toute prête une corde qui a un nœud coulant et est attachée à l'arçon de la selle, et ils sont si adroits à la jeter au col de la bête qui se rend de lassitude qu'il y en a peu qui leur échappent. Dès qu'ils ont tué un cerf, ils lui coupent les jambes et lui cassent les os pour en manger la moelle, croyant qu'il n'y a rien de plus souverain pour fortifier le corps. Quand ils veulent aller dérober quelque bétail, pour empêcher que les chiens qui le gardent ne viennent à aboyer et à éveiller les bergers, ils portent avec eux des cornes de bœufs pleines de tripes cuites coupées en petits morceaux ; car d'ordinaire chaque troupeau n'a pas moins de huit ou dix chiens pour sa garde, et de deux ou trois bergers. Ils épient le temps qu'ils sont endormis et, dès que les chiens commencent à aboyer, ils leur jettent à chacun une de ces cornes, dont le chien se saisit et s'écarte du troupeau pour la manger. La peine qu'il a à tirer ces tripes qu'on a fourrées de force dans la corne et, d'autre côté, la crainte où il est qu'un autre chien ne vienne lui enlever sa proie font qu'il ne songe plus à aboyer. Pendant ce temps-là, et que les bergers qui ont travaillé le jour sont ensevelis dans le sommeil, les voleurs font leur coup et enlèvent ce qu'ils veulent du troupeau.



La boisson des cherques est de l'eau et du bosa. Ce bosa est une boisson faite avec du millet et qui enivre comme du vin, n'y ayant point de vignes dans tout le pays. Il n'y a point de différence dans les habits des deux sexes, les femmes s'habillent comme les hommes et les filles comme les garçons. Cet habit est une robe de couleur, de toile de coton, et un caleçon si large que, quand ils veulent satisfaire aux nécessités de la nature, ils n'ont qu'à les lever de bas en haut sans qu'il soit besoin de les dénouer. Ils portent avec cela une petite camisole piquée qui leur vient jusqu'à la moitié des cuisses, et par-dessus une manière de casaque de gros drap qui descend jusqu'aux genoux et est ceinte d'une corde. Les manches de la casaque sont fendues dessus et dessous, et quelquefois ils se les attachent derrière le dos. Ils ne portent point de barbe qu'ils n'approchent de soixante ans ; et pour ce qui est de la chevelure, tant aux hommes qu'aux femmes et aux garçons qu'aux filles, elle ne vient que jusqu'au bas de l'oreille. Les hommes jeunes et vieux se font raser sur le milieu de la tête de la largeur de deux doigts depuis le front jusque sur le col, et un petit bonnet comme une calote du même drap que la casaque est une coiffure commune pour tous les deux sexes. Il est vrai que, depuis que les filles sont mariées, il y a quelque changement dans leur coiffure ; car elles s'attachent derrière la tête une grosse pelote de feutre qu'elles couvrent d'un voile blanc qui est proprement fait avec de petits plis. Leurs bas s'attachent au-dessus du genou et ne vont qu'à la cheville du pied, et leurs souliers qui dessus et dessous sont de maroquin n'ont qu'une couture sur le cou-du-pied, étant légers et taillés comme une manière d'escarpins. Pour ce qui est de leurs lits, ils prennent plusieurs peaux de mouton qu'ils cousent ensemble et, les emplissant de feuilles de millet, ils en font une espèce de matelas. Quand ils battent le millet, cette feuille vient toute menue comme de la balle d'avoine et, en se relevant de dessus ces matelas, ils se relèvent aussi d'eux-mêmes. Les carreaux ou coussins dont ils se servent sont faits de même, mais ils en

remplissent aussi quelques-uns de laine. Je viens à leur religion et à leurs cérémonies.

Ces peuples ne sont proprement ni chrétiens ni mahométans<sup>8</sup>, et toute leur religion ne consiste qu'en quelques cérémonies qu'ils font de temps en temps avec toute la solennité dont ils les peuvent accompagner ; car il faut alors que tous ceux du village y assistent, jeunes et vieux, sans que l'âge en puisse dispenser aucun. Je ne parle ici que de villages, parce que, dans tous ces pays dont je viens de faire la description, il n'y a ni ville ni forteresse. Ces villages, surtout dans la Circassie, sont presque tous bâtis sur le même modèle, tout en rond avec une grande place au milieu.

---

8. Les Circassiens ou Tcherkesses étaient christianisés par les Byzantins qui les appelaient Zikhi. Après la disparition de l'influence chrétienne dans la région, n'étant pas non plus soumis à la domination ottomane, ils ont dû revenir à un syncrétisme mélangeant des éléments religieux de leur origine avec ceux des peuples voisins. L'islam fut introduit au début du XVIII<sup>e</sup> siècle grâce au zèle des khans de Crimée.

DES CÉRÉMONIES ET DES COUTUMES DES PEUPLES  
DE LA COMANIE ET DE LA CIRCASSIE

La principale des fêtes ou des cérémonies des Comouchs et des Cherques ou Circassiens<sup>1</sup> est celle qu'ils font tous les ans sur la fin de l'automne, et voici de quelle manière elle se passe. Les trois plus anciens du village en sont les ministres et s'acquittent de l'office qui leur est commis en présence de tout le peuple. Ils prennent un mouton ou une chèvre et, après avoir dit quelques prières, ils l'égorgent et, l'ayant bien nettoyée, font bouillir la bête entière, à la réserve de la fressure qu'ils font rôtir. Le tout étant cuit, ils le mettent sur une table et l'apportent dans une espèce de grange qui est fort grande, où tout le peuple se rend. Les trois vieillards sont debout contre une table, et tout le peuple se tient aussi debout derrière eux, hommes, femmes et enfants. La table où le mouton bouilli a été mis étant apportée, les trois vieillards vont couper les quatre pieds de la fressure rôtie ; puis ils lèvent le tout

---

1. Tavernier, de son propre aveu, n'a pas visité ces régions. Mais on n'a pas pu repérer ses sources. Les voyageurs ayant décrit ces régions avant la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle sont rares, voire inexistants. Olearius, qui a descendu la Volga et longé la mer Caspienne en 1636, donne assez peu de renseignements. Ainsi il est difficile de recouper les éléments ici fournis.

plus haut que leur tête avec une grande coupe pleine de bosa, afin que cela soit vu par le peuple qui est derrière eux. Dès qu'il voit élever cette viande et ce breuvage, il se prosterne en terre et demeure dans cette posture jusqu'à ce que le tout soit posé sur la table et que les trois vieillards aient prononcé quelques paroles. Alors le peuple se relève et, demeurant debout, deux vieillards qui tiennent la viande en donnent chacun un petit morceau à celui qui est au milieu et qui tient la coupe, et ensuite ils en prennent chacun un morceau pour eux. Après avoir mangé tous trois de cette viande, le vieillard qui a la coupe en boit le premier, puis, se tournant du côté du vieillard qui est à sa droite, il lui donne à boire sans quitter la coupe et en fait ensuite autant à celui qui est à gauche. Cette première cérémonie achevée, les trois vieillards se tournent vers l'assemblée et vont présenter de cette viande, et de ce breuvage, premièrement à leur chef ou seigneur, puis à tout le peuple qui en mange et boit également tant grands que petits. Ce qui peut rester des quatre pieds est rapporté sur la table par les trois vieillards qui achèvent de le manger. Cela fait, ils vont s'asseoir à la table sur laquelle est le mouton, et le plus vieux des trois prenant la tête en mange un petit morceau et la donne au second vieillard qui en mange aussi, et la présente au troisième. Après que celui-ci en a mangé un morceau, il la remet devant le premier vieillard qui lui commande de la porter au seigneur du village, et le seigneur, la recevant avec grand respect et en mangeant un morceau, la donne après à son plus proche parent ou à celui de ses amis qu'il considère le plus, et ainsi ils se donnent la tête l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elle soit mangée. Cela fait, les trois vieillards commencent à manger du corps du mouton chacun un morceau ou deux, après quoi le seigneur du village est appelé, lequel s'approche avec grand respect, le bonnet sous le bras et tout tremblant. Il prend un couteau de la main d'un de ces vieillards qui le lui présente et, ayant coupé un morceau de mouton qu'il mange debout et bu de la coupe pleine de bosa qu'un autre vieillard

lui a présentée ensuite, il se retire avec une grande révérence. Tout le peuple en fait autant, les plus âgés passant les premiers, et, pour les os qui restent, les enfants s'entrebattent à qui les aura.

Voici une autre fête qu'ils célèbrent avant que de commencer à faucher les prés, et la cérémonie s'en fait en cette manière. Tous ceux du village qui en ont le moyen prennent chacun une chèvre (car pour leurs cérémonies ils estiment plus les chèvres que les moutons), et ceux qui sont pauvres se mettent huit ou dix ensemble et ne prennent qu'une chèvre entre eux. Chèvre, mouton ou agneau, toutes ces bêtes étant assemblées, chacun prend la sienne, l'égorge et en tire la peau, où ils laissent la tête et les quatre pieds. Ils étendent cette peau avec deux bâtons qui traversent d'un pied à l'autre et la mettent à une perche plantée en terre, dont le bout d'en haut entre dans la tête de l'animal. Autant qu'il y a de bêtes tuées, autant y a-t-il de perches plantées en terre dans le milieu du village avec chacun sa peau, et chacun passant par devant fait une profonde révérence.

Chacun ayant fait cuire sa chèvre la porte dans la place qui est au milieu du village et la met sur une grande table avec toutes les autres bêtes qu'on a égorgées. Le seigneur du lieu se trouve là avec tous ses gens, et quelquefois il s'y rencontre quelque seigneur d'un autre village. Toute cette viande étant sur la table, trois des plus âgés du village s'y viennent asseoir et mangent chacun un morceau ou deux. Puis ils appellent le seigneur du lieu, et s'il y a quelque autre seigneur de village, ils viennent ensemble avec quelques-uns des plus anciens du village. Etant tous assis, ils mangent une de ces bêtes que les trois vieillards ont mise à part pour eux, et toutes les autres sont partagées au peuple qui est assis à terre et qui mange tout. Il y a tel village où il y aura jusqu'à cinquante bêtes tuées, tant chèvres que moutons, ou agneaux, ou chevreaux. Pour ce qui est du bosa ou de la boisson dont j'ai parlé, il y en a tel qui en apporte plus de deux cents pintes, chacun selon ses moyens. Toute la jour-

née se passe à boire et à manger, à chanter et à danser au son des flûtes, n'ayant point d'autre musique que celle-là. On ne peut pas dire qu'elle soit tout à fait mauvaise, et ils sont d'ordinaire une douzaine de flûteurs ensemble. Le premier a une flûte plus longue que le bras, et les flûtes des autres vont toujours en diminuant, de sorte que la dernière n'est que comme un flajolet. Quand les vieillards qui sont à table ont pris leur réfection, ils se retirent chez eux, laissant réjouir les jeunes gens, hommes et femmes, garçons et filles, qui continuent leurs danses au son de ces flûtes. Elles durent autant que la boisson dure et, le lendemain, la première chose qu'ils font est de se mettre en besogne pour faucher les prés.

Outre ces deux cérémonies publiques, ils en ont d'autres qu'ils ne pratiquent qu'en particulier, et chacun dans sa famille. On fait une fois tous les ans en chaque maison une croix en forme de marteau d'environ cinq pieds de haut, et les deux bâtons qui la composent sont de la grosseur du bras. La croix étant faite, le père de famille la plante le soir dans sa chambre auprès de la porte et, faisant venir tous ceux de sa famille, leur donne à chacun un cierge allumé. Il attache le sien le premier contre la croix, sa femme en fait autant, après quoi suivent les enfants et les domestiques. S'il y a de petits enfants qui n'ont pas la force d'attacher leur cierge, le père ou la mère en font l'office et vont l'attacher pour eux. Si un cierge s'éteint avant qu'il soit tout brûlé, ce leur est un pronostic que celui qui l'a attaché ne vivra pas jusqu'à la fin de l'année. Si le cierge tombe, c'est une marque que celui à qui il appartient sera dérobé ; et si c'est celui d'un esclave, c'est signe aussi qu'il sera dérobé, ou qu'il s'enfuira. Car j'ai déjà remarqué que tous ces peuples sont de grands larrons et qu'un village dérobe à l'autre tout ce qu'il peut, tant les personnes que le bétail, et il n'y a que les enfants des seigneurs et de ceux qu'ils tiennent pour gentilshommes à qui on n'ose toucher.

Quand il tonne, tout le monde sort aussitôt du village, et toute la jeunesse de l'un et l'autre sexe commence

à chanter et à danser en présence des vieilles gens qui sont assis. Si le tonnerre en tue quelqu'un, ils l'enterrent honorablement et le tiennent pour un saint, tenant cela pour une grâce de Dieu. S'il tombe sur une de leurs maisons, bien qu'il ne tue ni homme, ni femme, ni enfants, ni bête, la famille qui demeure dans cette maison est entretenue un an sans rien faire, sinon danser et chanter. On envoie aussitôt par tout le pays chercher un bouc blanc le plus fort qu'on peut trouver, et ce bouc est nourri par ceux du village où le tonnerre est tombé et gardé en grande vénération jusqu'à ce que le tonnerre tombe en quelque autre lieu. Tous ceux de cette famille vont de village en village avec tous les parents, mais sans entrer dedans, et ils se tiennent dehors à danser et à chanter, chacun cependant leur apportant quelque chose de quoi les nourrir. Il y a un jour de l'année en la saison du printemps que, dans le village où est le bouc, tous ceux qui ont été visités du tonnerre se trouvent ensemble. Alors ils prennent ce bouc, qui a toujours un fromage pendu au col de la façon et de la grandeur ordinaire d'un fromage de Parme, et le mènent au village du premier seigneur de la province. Ils n'y entrent point et, le seigneur sortant avec tous ceux du village, ils viennent tous ensemble se prosterner devant le bouc. Après quelques prières, ils lui ôtent le fromage et en remettent à l'instant un autre à sa place. Le fromage qu'il ont ôté est coupé en même temps par petits morceaux que l'on distribue à tout le monde. On leur donne ensuite bien à manger et on leur fait quantité d'aumônes, et ils vont ainsi par tout le pays de village en village où ils amassent beaucoup.

Ils n'ont parmi eux qu'un seul livre de la grandeur d'un de nos plus gros folio, et il est entre les mains d'un vieillard qui a seul le privilège de le toucher<sup>2</sup>.

---

2. « Les Cerkesses n'avaient ni temple ni clergé, les sacrifices étaient confiés aux soins d'un vieillard élu à vie » (*Encyclopédie de l'Islam*).

Ce vieillard étant mort, ils en élisent un autre pour le faire gardien du livre, et l'office de ce vieillard est d'aller incessamment de village en village où il sait qu'il y a quelques malades. Il porte le livre avec lui et, après avoir fait allumer un cierge et sortir tout le monde de la chambre, il approche le livre de l'estomac du malade, l'ouvre, lit dedans, souffle dessus plusieurs fois, de sorte que le souffle va contre la bouche du malade. Ensuite, il lui fait souvent baiser le livre, il le pose sur sa tête par plusieurs fois, et toute cette cérémonie dure environ une demi-heure. Le vieillard se retirant, l'un lui donne un mouton ou un chevreau, l'autre un bœuf ou une vache, chacun selon ses moyens.

Ils ont aussi parmi eux de vieilles femmes qui se mêlent de guérir les malades, et elles s'y prennent de cette manière. Elles tâtent d'abord le corps du malade, et principalement la partie qui lui fait mal, elles la manient et la foulent par plusieurs fois, pendant quoi elles laissent aller des rots de leur bouche, et plus la douleur du malade est grande, plus ces femmes-là font de gros rots. Les assistants qui les entendent roter de la sorte et tirer ces vilains soupirs de leur estomac croient que le malade souffre beaucoup, et qu'à mesure que ces femmes rotent il sent du soulagement. Mais à dire vrai, si cela est, ce ne peut être que par imagination et, de quelque manière que la chose aille, ces femmes-là se font bien payer. Quand quelqu'un d'eux sent une douleur de tête, il n'y apporte point d'autre mystère pour le guérir que d'aller aussitôt trouver celui qui le rase. Il lui donne sur la partie où est la douleur deux coups de rasoir en croix qui vont jusqu'à l'os, puis il met un peu d'onguent dessus pour fermer la plaie. Ces gens-là croient que les douleurs de tête ne procèdent que d'un vent qui est entre l'os et la chair, et qu'en faisant ainsi deux incisions on lui donne du jour pour sortir, après quoi le mal ne revient jamais.

Dans leurs funérailles, ils tiennent beaucoup de la coutume des Barbares ; car quand ils accompagnent le mort, tous les parents et amis font des cris et des hurlements épouvantables, les uns se coupent le visage



et plusieurs endroits du corps avec des cailloux tranchants, d'autres se jettent par terre et s'arrachent les cheveux, et quand ils reviennent de l'enterrement, ils sont tout en sang. Ils s'affligent de la sorte pour les morts en les portant en terre, mais ils ne prient point pour eux, et c'est là toute leur cérémonie pour cet article.

Voici ce qu'ils pratiquent dans leurs mariages. Quand celui qui se veut marier a vu quelque fille qui lui plaît, il envoie quelqu'un de ses plus proches parents pour accorder ce qu'il donnera à son père et à sa mère, ou, si elle n'en a point, à celui de ses parents qui lui tient lieu de père ou de tuteur. D'ordinaire, ce qu'il donne consiste en chevaux, ou en vaches, ou en quelque autre bétail. Si les deux partis sont du même village, quand l'accord est fait, les parents et le fiancé avec le seigneur du lieu vont au logis de la fille et la mènent chez celui qui doit être son mari. Le festin y est préparé et, après qu'on y a fait bonne chère et qu'on y a bien dansé, l'époux et l'épouse vont se coucher sans autre cérémonie. Si les deux partis sont de différents villages, le seigneur du village d'où est le garçon l'accompagne avec ses parents au village de la fille, qu'ils vont quérir pour l'amener au logis de son époux, où les choses se passent de la manière que je viens de dire.

S'il se passe quelques années sans que le mari et la femme aient des enfants, il est permis à l'homme de prendre plusieurs femmes l'une après l'autre jusqu'à ce qu'il ait lignée. Si une femme mariée a quelque amourette, et que le mari rentrant en son logis la trouve couchée avec son galant, il sort sans rien dire et ne lui en parle jamais. La femme en fait de même quand elle surprend son mari avec une autre femme qu'il aime. Plus une femme a de galants, plus elle est honorée, et quand elles ont entre elles quelque dispute, elles se reprochent aussitôt l'une à l'autre que si elles n'étaient laides et n'avaient quelques défauts, elles auraient plus de soupirants qu'elles n'en ont. Ces peuples comme dans la Géorgie ont un très beau sang, principalement

les femmes qui sont très belles et très bien faites et paraissent toujours fraîches jusqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans. Elles sont toutes fort laborieuses et vont elles-mêmes quérir la terre aux mines de fer, qu'elles fondent ensuite, et elles en forgent plusieurs ustensiles. Elles font quantité de broderie d'or et d'argent pour mettre sur les selles de cheval, sur les carquois, les arcs et les flèches, sur leurs escarpins et sur de la toile de quoi elles font des mouchoirs.

Si le mari et la femme ont souvent dispute ensemble, et qu'ils ne se puissent pas accommoder, le mari s'en plaignant le premier au Seigneur du lieu, celui-ci envoie prendre la femme qu'il fait vendre et en donne une autre au mari. Il en va ainsi de l'homme si la femme se va plaindre la première. S'il arrive qu'un homme ou une femme ait souvent querelle avec ses voisins, et que les voisins se viennent plaindre, le seigneur fait prendre la personne dont l'on s'est plaint et la fait vendre à des marchands étrangers qui viennent pour acheter des esclaves, afin qu'elle soit emmenée hors du pays ; car ce sont des peuples qui veulent vivre en repos.

Ceux qui tiennent parmi eux rang de gentilshommes sont tout le jour sans rien faire, demeurent assis et parlent fort peu. Le soir venu, quelquefois ils sortent à cheval et ont un rendez-vous où ils se trouvent trente ou quarante pour aller faire des courses. Ces courses se font aussi bien dans leur propre pays que dans les terres de leurs voisins (car ils se dérobent l'un à l'autre tout ce qu'ils peuvent) et ils en reviennent avec du bétail et des esclaves. Pour ce qui est des femmes nobles et de leurs filles, elles passent leur temps à la broderie et à d'autres ouvrages à l'aiguille et font plusieurs gentillesses. On ne boit point de vin en ce pays-là et on ne se sert point aussi de tabac ni de café. Tous les paysans sont esclaves du seigneur du lieu où ils demeurent et s'occupent à travailler à la terre et à couper du bois dont ils consomment une grande quantité. Car comme ils ne sont pas trop bien vêtus, ils tiennent du feu toute la nuit au lieu où ils dorment. Voilà toutes les remarques qui se peuvent faire en ces pays-là, mais

j'ai encore à en faire quelques-unes d'une partie des  
Petits Tartares voisins de la Comanie, et qui ne sont  
pas fort éloignés de leurs coutumes dans leur manière  
de vivre.

DES PETITS TARTARES APPELÉS NOGAÏES,  
VOISINS DE LA COMANIE

Les Petits Tartares ont d'ancienneté une race de chevaux qu'ils chérissent jusqu'à la superstition, et ce serait parmi eux un sacrilège d'en vendre aux étrangers, jusque ce qu'ils font difficulté d'en vendre à leur propre nation. Ce sont de ces chevaux-là qu'ils montent quand ils se mettent cinquante ou soixante de compagnie, et quelquefois jusqu'à cent, pour faire des courses sur leurs ennemis. S'ils connaissent quelque brave jeune homme qui soit soldat et qui n'ait point de cheval de cette race, les vieillards qui n'ont plus la force de faire des courses leur en prêtent, à condition qu'ils auront au retour la moitié du butin. Ils font de si longues courses qu'ils viennent quelquefois jusqu'en Hongrie, et jusque près de Comore et de Javarin<sup>1</sup>. J'ai remarqué au commencement de ces relations de mes voyages qu'allant de Paris à Constantinople je rencontraï entre Bude et Belgrade deux bandes de ces Tartares, l'une de

---

1. La ville de Komarom et celle de Györ, à l'ouest de Budapest, sur la frontière tchécoslovaque. Au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, la frontière turco-autrichienne passait en cet endroit et les Tartares étaient chargés d'effectuer des razzias du côté de l'ennemi.

soixante cavaliers et l'autre de quatre-vingts<sup>2</sup>. Ces chevaux, tant de leur naturel que parce qu'on les y a accoutumés de bonne heure, peuvent se passer au besoin quatre ou cinq jours durant d'une poignée d'herbes qu'on leur donne de huit en huit heures, ou de dix en dix, avec un peu d'eau toutes les vingt-quatre heures. Dès qu'ils ont l'âge de sept ou huit mois, ils les font monter plusieurs fois le jour par de jeunes enfants, qui les promènent et les font courir environ une demi-heure à chaque fois ; mais ils ne s'en servent point pour aller en course qu'ils n'aient pour au moins six ou sept ans. Il faut même, immédiatement avant que de s'en servir pour faire leurs courses, qu'ils aient passé par un rude apprentissage de sept ou huit mois ; et voici de quelle manière ils éprouvent ces chevaux. Leur bride n'est qu'un morceau de fer avec une boucle de chaque côté pour attacher les rênes et la têtière. Huit jours durant, ils mettent sur la selle un sac plein de sable ou de terre, de sorte que le premier jour ce sac est de la pesanteur d'un homme, et de jour en jour ils le rendent plus pesant, jusqu'à ce qu'au bout de huit jours il soit de la pesanteur ordinaire de deux hommes. A mesure qu'ils augmentent la charge du cheval, ils lui diminuent aussi de jour en jour son herbe et son boire et lui accourcissent aussi la sangle d'un point. Durant ces huit jours, on monte le cheval, et chaque jour on le promène deux ou trois lieues. Huit autres jours durant, on diminue de jour en jour la charge du cheval, de manière que le huitième jour il ne reste presque plus rien dans le sac. On lui diminue aussi à proportion le manger et le boire, comme aux huit jours précédents, et on lui accourcit la sangle d'un point. Les trois ou quatre derniers jours des seize que dure cette rude épreuve, on ne donne à ces chevaux ni à manger ni à boire, selon qu'on voit qu'ils peuvent supporter la faim et la soif avec le travail que l'on leur fait faire

---

2. Dans cette introduction, qui n'a pas été reprise dans cette édition, la rencontre en question était située entre Philippopoli et Andrinople, et non entre Bude et Belgrade.

en même temps. Le dernier jour, ils les fatiguent jusqu'à ce qu'ils soient en eau, après quoi ils les dessellent et les débrident, leur jetant quantité d'eau sur le corps de la plus froide qu'ils puissent trouver. Cela fait, ils les mènent dans un pré et les attachent par un pied à une corde, la leur laissant longue selon qu'ils veulent qu'ils mangent, et leur en donnant un peu plus de jour en jour, jusqu'à ce qu'ils les mettent enfin en liberté pour aller dans le pré avec les autres. Après ce rude jeûne et ce grand travail, pendant quoi, le peu qu'ils boivent et mangent, ils le boivent et le mangent avec la bride, ils sont si maigres et si décharnés que les os leur percent la peau, et qu'à les voir en ce pitoyable état ceux qui ne connaissent pas leur naturel ne croiraient pas qu'ils pussent jamais rendre service. Cette race de chevaux a la corne du pied si dure qu'on ne les ferre jamais, la marque du pied se voit sur la terre et sur la glace comme s'ils étaient ferrés. Ces Petits Tartares sont si curieux d'avoir des chevaux qui puissent souffrir la fatigue que, dès qu'ils voient quelque beau poulain dans leurs haras, ils le prennent pour l'élever de la manière que je viens de dire ; mais de cinquante à peine peuvent-ils réussir en huit ou dix. Quand ils vont en course, chaque cavalier mène deux ou trois autres chevaux, et il ne monte point son bon cheval de fatigue que lorsqu'il a fait quelque prise et qu'il est poursuivi des ennemis.

Pour ce qui est de leurs vivres, il y a de l'avantage pour eux de monter une cavale ; car ils en boivent le lait. Ceux qui ont des chevaux prennent avec eux un sac de cuir plein de morceaux de fromage séché au soleil et ont une petite outre de peau de chèvre qu'ils emplissent d'eau où ils en trouvent, dans laquelle ils mettent deux ou trois morceaux de ce fromage dur qui se détrempe par le mouvement du cheval, sous le ventre duquel l'outre est attachée. Il se fait de cela comme un petit lait aigre et c'est leur boisson ordinaire. Pour tout ustensile de cuisine, chaque cavalier a une écuelle de bois pendue à l'arçon de sa selle, et qui lui sert tant pour lui-même que pour donner à boire à ses chevaux.

Ceux qui leur feraient la guerre n'auraient point de meilleur butin à espérer que leurs chevaux ; mais difficilement les pourraient-ils prendre, parce que, dès qu'un de ces chevaux sent que son maître est tué, il suit ceux qui fuient et on aurait de la peine à s'en saisir. Joint que ces chevaux menés en d'autres pays se gâtent d'ordinaire en moins de six mois et ne rendent pas le service qu'en savent tirer les petits Tartares.

Je viens à leurs habits qui consistent en une pelisse de peau de mouton ; en été ils mettent la fourrure en dehors, et en hiver en dedans. Ceux qui sont de la noblesse du pays se servent de peaux de loup et ont une espèce de chemise et de caleçons de grosse toile de coton de diverses couleurs, l'un rouge, l'autre bleue, et le tailleur y apporte peu de façon.

Leurs femmes sont fort blanches et assez bien faites. Elles ont la taille haute, mais pour le visage elles l'ont un peu large, et les yeux petits, et passé l'âge de trente ans elles deviennent fort laides. Il n'y a guère d'homme qui n'ait deux ou trois femmes, et ils n'en prennent point que de leur tribu. Chaque tribu ou famille a son chef qui est un des nobles du pays, et pour bannière une queue de cheval attachée au bout d'une pique et teinte de la couleur de la tribu. Quand elles marchent, chacune sait le rang qu'elle doit tenir et le terrain qu'il faut qu'elle occupe quand elle vient à camper pour le pâturage de son bétail, une tribu ne fréquentant guère l'autre. L'habillement de leurs femmes et de leurs filles est une grande chemise qui leur bat jusque sur les pieds ; la tête est couverte d'un grand voile blanc et le front est bandé cinq ou six tours d'un grand mouchoir noir. Les femmes et les filles des nobles portent encore par-dessus ce voile une forme de bonnet ouvert par derrière et qui leur couvre le front, comme quand on se bande la tête avec un mouchoir plié en trois pointes. Une de ces pointes leur va en haut au milieu du front et est faite de velours, ou de satin, ou de drap, ou de brocart, et toute cette coiffure est couverte de pièces d'or et d'argent, de papillotes et de plusieurs perles fausses dont elles se font aussi des brace-

lets. Elles portent des caleçons d'une simple toile de couleur, et leur chaussure est une manière de bottines de maroquin de la couleur qu'il leur plaît et qui sont très proprement cousues.

Quand un jeune homme se marie, il faut qu'il donne au père ou à la mère de la fille qu'il épouse, ou à la maison où il la prend, certaine quantité de chevaux, ou de bœufs, ou de vaches, ou de quelque autre bétail ; et cela se fait en présence de tous les parents et de la plus grande partie des anciens de la tribu, le moullah aussi présent. Dès que l'accord est fait, qui est ce que nous appelons les fiançailles, le fiancé a la liberté de s'aller promener avec sa maîtresse ; car avant cela il ne l'a point vue, et il faut qu'il s'en rapporte à ce que lui en dit sa mère, ou ses sœurs, ou d'autres femmes qui ont été priées de s'en informer. Outre les trois femmes qu'il leur est permis de prendre, ils peuvent tenir de jeunes filles esclaves ; mais les enfants qui en viennent demeurent esclaves et n'héritent point. Ces Tartares sont d'un tempérament fort chaud, et les femmes plus que les hommes. Les uns et les autres ont la chevelure fort belle, mais ils ont fort peu de poil au reste du corps. Les hommes n'ont presque point de barbe, et s'il s'en trouve parmi eux qui en aient un peu plus qu'à l'ordinaire et qui sachent lire et écrire, ils les font moullahs.

Ces peuples n'ont point de maisons, et ils n'habitent que sous des tentes ou dans des chariots qu'ils traînent partout où ils se transportent. Les tentes sont pour les vieilles gens et pour les petits enfants avec les esclaves qui les servent. Les jeunes femmes ont chacune leur chariot fort fermé avec des ais et, du côté qu'elles veulent avoir de l'air, elles ouvrent une petite fenêtre faite comme une jalousie. Il leur est permis le soir d'aller pour quelque temps dans les tentes. Dès que les filles ont atteint l'âge d'onze ou douze ans, elles ne sortent plus de leur chariot qu'elles ne soient mariées, non pas même pour satisfaire aux nécessités de la nature. Il y a dans le fond du chariot une planche qui se lève, et si c'est en un lieu où l'on soit campé, une



esclave vient incontinent le nettoyer. On reconnaît le chariot d'une fille aux fleurs dont il est peint, et d'ordinaire il y a un chameau lié auprès, qui est aussi barbouillé de diverses couleurs avec plusieurs bouquets de plume sur la tête.

Les jeunes hommes ont aussi chacun leur chariot, sur lequel ils ne mettent qu'une outre de peau de cheval de la grosseur de plus d'un demi-muid de vin, et qu'ils remplissent d'ordinaire de lait de jument qui est fort aigre. Chacun a encore un autre chariot auprès de celui où il est monté, et c'est pour y mettre plusieurs outres pleines de lait de vache qu'on fait aigrir. Quand ils veulent manger, ils se servent de ce lait pour leur boisson ; mais, avant que d'en prendre, ils le remuent fortement dans l'outre avec un gros bâton, afin que ce qui se caille se mêle avec le petit lait. Pour ce qui est du lait de jument, il n'est que pour la bouche du maître et de la maîtresse et, avant que de boire de ces deux sortes de lait, ils les mêlent avec de l'eau. Quand un ami les vient voir, ils prennent de ce fromage dur dont j'ai parlé plus haut, et qu'ils appellent *kourout* en leur langue. Ils le rompent en petits morceaux et le mangent avec du beurre frais. Dans leurs fêtes, ils tuent quelques vieux moutons ou de vieilles chèvres ; car, pour des chevaux, ils n'en tuent qu'à la mort d'un parent pour traiter ceux qui assistent aux funérailles, ou à la naissance d'un enfant, ou à un mariage, ou enfin quand leurs gens reviennent de leurs courses avec grand butin, c'est-à-dire avec quantité d'esclaves. Ils ne boivent jamais autre chose que du lait de vache ou de jument, et quand ils ne peuvent avoir ni de l'un ni de l'autre, ils demeureront trois ou quatre jours sans boire avant que de se résoudre à boire de l'eau, parce que, dès qu'ils en ont bu, ils sont attaqués d'une très rude colique. Ils ne mangent jamais de sel et ils disent que cela gâte la vue. Ces Tartares vivent longtemps et sont fort robustes, étant peu souvent malades.

Leur pays est uni et on ne voit que de petites collines en quelques endroits. Il y a quantité de bons pâturages, et chaque tribu ou famille a ses puits ou ses citernes

pour abreuver son bétail. L'hiver, ils se viennent camper le long des grandes rivières, où il y a d'ordinaire au voisinage des marécages et de grands bois, et ils y laissent aller tous leurs troupeaux. Comme il tombe tous les ans grande quantité de neige en ce pays-là, les bêtes grattent du pied jusqu'à ce qu'ils trouvent l'herbe qui est cachée dessous, mais le plus souvent ce ne sont que des roseaux et des broussailles. Cependant, les hommes coupent du bois, font grand feu et s'amuse à pêcher. Il y a des endroits de ces rivières où le moindre poisson qu'ils prennent est de quatre à cinq pieds de long, et il y en a qui vont jusqu'à dix ou douze pieds. Ils font sécher ces grands-là au vent et les gardent pour l'été. Ils en font aussi fumer dans des trous qu'ils font sous terre ; et, pour ceux qui sont de médiocre grandeur, ils les mangent après les avoir faits bouillir dans l'eau sans sel ni autre assaisonnement. Pour du pain, il ne s'en parle point en ce pays-là. Après avoir mangé de ce poisson, ils remplissent une grande écuelle de bois de l'eau où il a bouilli, et qui est fort grasse, et ils l'avalent d'un trait.

Quand ils ne sont point en guerre, ou lorsqu'ils sont revenus de leurs courses, ils n'ont d'autre occupation que la chasse ; mais ils ne souffrent aucune sorte de chien dans leur pays que le lévrier. Il faut qu'un Tartare soit bien pauvre s'il n'en a un avec un oiseau de chasse, et ils mangent de toute sorte de viande hormis du pourceau. Mais il faut remarquer que ces Petits Tartares dont j'ai parlé jusqu'à cette heure en sont de certains peuples voisins de la Comanie, et que les Turcs, les Persans, les Mengreliens et les Géorgiens appellent Nogaïes<sup>3</sup>. On peut bien les mettre au nombre des Petits Tartares, puisqu'ils sont commandés par le même prince que le Grand Seigneur établit kan ou roi de la Petite Tartarie, et qui en vient prendre l'investiture

---

3. Tartares Nogaï, de Nogaï, arrière-petit-fils de Djoetchi, lui-même fils de Gengis Khan et fondateur de la branche de la Horde d'or ou des Mongols de la Russie méridionale.

à Constantinople<sup>4</sup>, comme j'en ai décrit la cérémonie dans ma *Relation du serrail*.

Ces mêmes Tartares dont je parle suivent la religion mahométane. Ils n'ont point de médecins parmi eux et ils savent se servir des simples dont ils ont la connaissance. Quand le malade est à l'extrémité, on envoie quérir le moullah, qui vient avec l'Alcoran qu'il ouvre et ferme jusqu'à trois fois, l'approchant du visage du malade et disant quelques prières. Si par hasard le malade guérit, il attribue le recouvrement de sa santé à l'Alcoran et il fait présent au moullah d'un mouton ou d'une chèvre. S'il vient à mourir, tous les parents s'assemblent et le portent en terre avec de grands témoignages de tristesse, et criant incessamment : « Alla, Alla. » Etant enterré, le moullah fait plusieurs prières sur la fosse et est payé de ses peines selon la richesse des héritiers. Il demeure d'ordinaire pour les pauvres trois jours et trois nuits en cet exercice, et ne quittant point la fosse ; mais, pour les riches, il y demeure un mois, et quelquefois jusqu'à sept ou huit.

Quand ils ont quelque blessure, ils ne se servent point d'autre onguent que de quelque chair bouillie qu'ils appliquent bien chaude sur la plaie. Si elle est profonde, ils y fourrent un morceau de graisse le plus chaud que le blessé peut l'endurer, et quand c'est quelqu'un qui a le moyen de faire tuer un cheval, il en est plus tôt guéri ; car la chair et la graisse en sont plus médicinales et ont bien plus de vertu que celles des autres bêtes.

Si la coutume était parmi les Tartares qu'on n'achetât point les femmes quand on se marie, il y aurait bien moins de putains. Mais comme il y a quantité de pauvres garçons qui n'ont pas le moyen d'acheter une femme, ils ne se marient point. C'est ce qui les rend d'autant plus soldats, et qui leur donne la hardiesse à faire des courses sur leurs voisins pour gagner quelque chose et avoir après de quoi acheter une femme s'il leur

---

4. Il s'agit des khans de Crimée, vassaux des Ottomans.

prend envie de se marier. Pour ce qui est des filles, on n'en voit point de putains, parce que comme j'ai dit, dès l'âge de dix ou douze ans, elles sont renfermées dans leurs chariots et n'en sortent point que pour être mariées. Ce ne sont que les femmes que l'on débauche, et on leur donne des rendez-vous quand elles sortent pour aller quérir de l'eau. Elles n'ont pas beaucoup de peine à se cacher de leurs maris, parce que la jalousie règne peu entre eux. Dès le matin, tous les hommes sont en campagne, ou pour avoir soin de leurs troupeaux, ou pour aller à la chasse, et les femmes de leur côté vont aux puits et aux citernes pour abreuver le bétail et porter de l'eau à leur famille.

Il faut remarquer enfin que, bien que cette nation des Nogaïes vive à peu près comme les Petits Tartares et obéisse à un même prince, elle les dédaigne fort. Car elle leur reproche qu'ils ne sont pas soldats, puisque la plupart d'entre eux habitent dans des maisons et dans des villages, au lieu que de braves gens et de véritables soldats ne doivent coucher que sous des tentes pour être plus prêts à courir sur l'ennemi.

Ceux qui courent à pied dans tous ces pays dont je viens de faire la description, et même dans la Perse, quand ils sont fatigués du chemin, pilent des noix et s'en frottent la plante des pieds devant le feu le plus chaud qu'ils le peuvent endurer, ce qui les délasse incontinent.

Voilà tout ce que j'ai pu remarquer de plus particulier des diverses routes que l'on peut tenir pour se rendre des principales régions de l'Europe en Turquie et en Perse ; et comme ceux qui partent de Moscou doivent passer entre la mer Caspienne et la mer Noire, j'ai cru que le lecteur me saurait bon gré si je lui apprenais aussi quelques singularités de plusieurs peuples voisins de ces deux mers et vassaux pour la plupart du Grand Seigneur ou du roi de Perse.

*Livre quatrième*

---

*Description de la Perse*



## DE L'ÉTENDUE DE LA PERSE ET DE LA DIVISION DE SES PROVINCES

La Perse, dans l'état où elle est présentement, est bornée au septentrion par la mer Caspienne, au midi par l'Océan ; au levant, elle touche les Etats du Grand Mogol et, au couchant, ceux du Grand Seigneur, dont l'Euphrate et le Tigre la séparent.

Pour faire mieux comprendre quelle est l'étendue des Etats du roi de Perse, ce monarque, outre ce qu'on appelle proprement la Perse, possède une bonne partie de l'ancienne Assyrie et de la Grande Arménie, les anciens royaumes des Parthes et des Mèdes, le royaume de Lar <sup>1</sup> et le royaume d'Ormus <sup>2</sup>, et tout ce qui s'étend au levant de la Perse jusqu'au-delà de Candahar, et presque jusqu'au royaume de Sindi <sup>3</sup> qui lui sert de frontière.

---

1. La région de Lar, entre Bender Abbas et Chiraz, formait un royaume séparé conquis par Chah Abbas I<sup>er</sup> à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

2. Le royaume d'Ormuz, ayant comme capitale l'île du même nom depuis la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, s'étendait sur les deux rives du détroit, dans les régions de Bender Abbas et dans celles d'Oman. Il a été détruit par les Portugais au début du xvi<sup>e</sup> siècle.

3. Le Sind est la région de l'embouchure de l'Indus, à l'extrémité sud-est du Pakistan actuel.

Mais parce que ceux de notre Europe qui ont voyagé dans la Perse avant moi n'ont pas eu la curiosité ni peut-être le moyen de s'instruire au vrai du nombre des provinces qui composent ce grand royaume, et que même les plus éclairés d'entre les Persiens que j'ai pratiqués assez familièrement ne m'en ont pu rien dire de certain, il faut nécessairement, pour en faire une description dont on puisse tirer quelque utilité, avoir recours à l'ancienne géographie et accommoder aux noms du temps passé dont elle nous donne la connaissance ceux du temps présent qui nous sont moins connus, et qui ont été la plupart supposés ou corrompus par nos écrivains modernes.

Voici donc le dénombrement qu'on peut faire sur ce pied des principales provinces de la Perse, leur situation et le rapport qu'elles ont présentement les unes avec les autres, et les noms propres des plus considérables villes qu'elles enferment dans leur enceinte :

La première est la Grande Arménie, que nos cartes mal à propos et sans aucun fondement appellent Turcomanie, mais qu'on pourrait plus raisonnablement nommer encore Ermenik en général, puisqu'il n'y a presque que des Arméniens qui l'habitent. Car, en particulier, la partie qui est située entre les rivières d'Araxe et de Cyrus, aujourd'hui l'Aras et le Kur, est appelée Iran dans le pays, et plus souvent Cara bag<sup>4</sup>, qui est un des plus beaux et un des plus riches endroits de toute la Perse. Les villes principales sont Erivan, Kars, Naksivan, Zulpha et Van, sur un lac de même nom et le plus grand de toute l'Asie.

La deuxième est le Diarbek, autrefois la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre, dont les villes princi-

---

4. Le Karabagh, c'est-à-dire la partie montagneuse située entre l'Araxe et le Kura, se trouve aujourd'hui dans la République socialiste soviétique d'Azerbaïdjan. En ce qui concerne les noms des villes et des provinces citées dans ce chapitre, la plupart sont déjà mentionnés. Ici seront uniquement annotés les noms qui apparaissent pour la première fois.



pales sont Bir sur l'Euphrate, Car-emit ou Diarbekir sur le Tigre, Ourfa, Moussul, Geziré, Merdin, etc.

La troisième est le Curdistan, autrefois l'Assyrie, qui s'étend le long du rivage oriental du Tigre depuis le lac de Van jusqu'aux frontières de Bagdat, et ses villes principales sont Ninive, Cherisoul, Amadié, Sneirne, Betlis et Salmastre.

La quatrième est l'Hierak-arabi<sup>5</sup>, autrefois le pays de Babylone ou la Chaldée, dont les villes principales sont Felougia<sup>6</sup> sur l'Euphrate, Bagdat sur le Tigre, et Meched-Ali, Gournou et Balsara sur l'Euphrate et le Tigre joints ensemble, et au-dedans du pays Bourous, Charaban, Erounabat, etc.

La cinquième est l'Hierak-agemi, ou l'ancienne région des Parthes, dont les villes principales sont Ispahan, Touchercan<sup>7</sup> et Hamadan, Kachan, Kom et Casbin, et peut-être Yezd, si on ne la place dans le Kerman ou dans le Sigistan. Ispahan est la capitale de tout le royaume et la résidence ordinaire des rois de Perse, dont je ferai la description ensuite.

La sixième contient le Chirvan<sup>8</sup>, le long de la mer Caspienne, où sont les villes de Derbent ou Demircapi, de Baku et de Chamaki, et la province d'Edzerbaïjan dans les terres, où sont les villes de Tauris, d'Ardeuil, de Sultanie, etc. Et ces deux provinces comprennent à peu près la Médie ancienne qui s'étendait jusqu'aux bords de la mer Caspienne.

La septième comprend le Kylan<sup>9</sup> et le Mazandran, aussi le long de la mer Caspienne, autrefois l'Hyrcanie, où sont les villes et bourgades de Firuz-cuh, Sukar-

---

5. C'est-à-dire l'Irak actuel moins le Kurdistan : les anciennes provinces ottomanes de Bagdad et Basra.

6. Falluja sur l'Euphrate, et sur la route actuelle qui mène à Bagdad.

7. Tuisarkan, qui figurait sous le nom de Touchéré au chapitre v du III<sup>e</sup> livre (note 16).

8. Les plaines de l'Azerbaïdjan soviétique, plus le sud du Daghestan jusqu'à Derbent.

9. Le Guilan est le littoral sud-ouest de la Caspienne, et le Mazandran le littoral sud-est. L'Hyrcanie historique devrait se situer plus à l'est.

abad et Mionikielle<sup>10</sup> à l'entrée des montagnes, Giru, Talara-pesct et Saru<sup>11</sup> dans la plaine, et Ferh-abad, Ciarman et Escref<sup>12</sup> vers la mer.

La huitième est l'Estarabad, autrefois la Margiane, qui s'étend jusqu'à la rivière de Ruth-khané-kurkan<sup>13</sup>, que les anciens appelaient Oxus, et ses villes principales sont Estarabat, Amul, Damkam<sup>14</sup>, etc.

La neuvième contient le pays des Tartares Usbeks, qui occupe presque toute la Bactriane et la Sogdiane des anciens, dont les villes principales sont Samarcand, Balk, Boccara<sup>15</sup>, etc.

La dixième est le Corassan, autrefois l'Aria avec une partie de la Bactriane, dont les villes principales sont Eri ou Erat, Meched, Nisabur, Thun<sup>16</sup>, etc. On voit à Meched la sépulture du prophète Iman-Riza sous une

---

10. Firuzkuh se trouve sur la route reliant Téhéran au Mazanderan, et Surkhabad sur la même route à une cinquantaine de kilomètres au nord de Firuzkuh. Par contre, le nom de Mian-Kaleh est donné à la péninsule située à l'extrême sud-est du littoral caspien.

11. Giru est peut-être Zirab dans la vallée du Talar, sur la même route. Talara-pecht doit indiquer une ville sur la même rivière de Talar. Sari se trouve à l'intérieur de la plaine côtière. Les noms des villes du Mazanderan ont été pris chez Pietro della Valle, qui les a visitées en 1618, avec la même orthographe. Mais le texte de Della Valle ne permet pas une identification plus précise.

12. Farahabad est effectivement sur le littoral au nord de Sari. Echref est l'actuelle Behshahr, à l'intérieur de la plaine à l'est de Sari. Quant à Ciarman, elle n'est pas identifiée.

13. L'Astrabad, à l'est de la Caspienne et au sud du Turkménistan soviétique, est constitué par la vallée du Rud-e Gorgan, qui n'a évidemment rien à voir avec l'Oxus, et l'extrémité est de la chaîne d'Elburz.

14. La ville d'Astrabad est l'actuelle Gorgan. Damghan, l'ancienne Hécatompylos, capitale des Parthes, se trouve au sud de la chaîne d'Elburz. Quant à Amol, située à l'ouest de Sari, elle est en plein Mazanderan.

15. Samarcande et Boukhara se trouvent aujourd'hui dans l'Ouzbékistan soviétique, et Balkh, l'ancienne Bactres, au nord de l'Afghanistan.

16. Hérat est au nord-ouest de l'Afghanistan ; Meched est la capitale du Khorasan iranien ; Nishapur se trouve à l'ouest de Meched, et Tun, l'actuelle Firdavs, au sud-ouest de Machad, au bord du grand désert.

voûte couverte d'or en table, que les Persiens ont en singulière vénération.

La onzième est le Sablestan, autrefois le Paropamisus<sup>17</sup>, dont les villes principales sont Beksabat, Asbé, Bust, Sarents, etc. Mais le territoire et la ville de Candahar sont aussi compris dans l'étendue de cette province, avec Duki et Alunkan sur les frontières de l'Etat du Grand Mogol.

La douzième est le Sigistan, autrefois la Drangiane, dont les villes principales sont Sistan, Chalak, Kets<sup>18</sup>, etc.

La treizième comprend le pays qu'occupait autrefois l'Arachosie<sup>19</sup>, appartenant au roi de Perse, au voisinage du royaume de Sindi, et n'a point de villes dont nous ayons connaissance.

La quatorzième est la province de Makran<sup>20</sup>, le long de la mer de Mogostan, autrefois la Gedrosie, dont les villes principales sont Makran, Firhk, Chalak et le port de Guadel, tirant vers Guzarate.

La quinzième est le Kerman, autrefois la Caramanie qui s'étendait jusqu'au golfe d'Ormuz, dont les villes principales sont Kerman, Bermazir, le port de Kuhestek, le cap de Jasque, etc.<sup>21</sup>.

La seizième est le Farsistan, autrefois la Perse pro-

---

17. Ici, il y a apparemment confusion : l'antique Paropamisus est la région de Hérat, déjà citée, au nord-ouest de l'Afghanistan ; Kandahar se trouve au sud-est, dans la région du Registan, et Duki à l'intérieur du Pakistan. Dans ces conditions, les villes ici citées ne sont pas repérables. Sarents est toutefois Zarandj, la capitale du Sistan détruite par Timur et disparue depuis. Ce qui démontre les origines livresques de ces informations.

18. Il s'agit de la région du Sistan, située au sud du Khorasan entre le désert et la frontière afghane. Les villes citées n'ont pas pu être repérées, sauf Kets qui se trouve dans le Makran.

19. Cette région correspond à l'actuel Hyderabad, à l'ouest de l'embouchure de l'Indus dans le Pakistan.

20. Le littoral ouest du Pakistan actuel où se trouve le port de Gwadar, probablement le Guadel de Tavernier.

21. Bahramjerd, bourgade au sud de Kerman ; Kuhestak sur la rive est du détroit d'Ormuz, et le port de Jask après la sortie est du détroit.

prement dite, dont les villes principales sont Schiras sur la rivière de Kur, Caseron, Benarou, Firus-abat, Darab-guier<sup>22</sup>, etc. On y joint aussi la petite province de Larastan avec la ville de Lar jusqu'au port de Gomron, qui est vis-à-vis d'Ormus et qui lui sert de havre. Cette province s'étend au sud-ouest jusqu'au Sein Persique et commence à quatre journées d'Ispahan, à un vallon large seulement de mille pas et long de quinze ou vingt lieues. Il passe une petite rivière au milieu, et c'est sur une pente de ce vallon qu'est bâtie la ville d'Iesdecas, renommée pour son excellent pain, comme j'ai remarqué ailleurs. Mais cette province ne s'étendait pas autrefois si loin et se terminait à Benarou, à deux journées de Lar, avant que l'ancien Royaume de Lar eût été conquis par Cha-Abas, et ensuite le royaume d'Ormus ; car ils lui ont été tous deux unis et ont chacun un sultan ou gouverneur à part, au lieu des princes souverains qui les possédaient.

Les ports de mer de cette province le long du golfe Persique sont le Bander-Abassi et le Bander-Congo. Le premier, nommé autrement Gomron, est vulgairement appelé le port d'Ormus, bien qu'il en soit éloigné de trois lieues et en terre ferme, et que la ville d'Ormus soit dans une île qui est vis-à-vis, où les vaisseaux ne s'arrêtent plus depuis que les Persans s'en sont rendus les maîtres. Le Bander-Congo est à deux journées de là en tirant à l'ouest ; et comme l'air y est beaucoup plus sain qu'à Gomron, et le chemin plus court pour aller à Schiras, il serait bien plus commode pour les négociants si les passages des hautes montagnes n'étaient pleins de précipices et très dangereux pour les chameaux et autres bêtes de charge.

On peut ajouter ici que, quand on part de Balsara pour la Perse, et qu'on est sorti de l'embouchure de

---

22. Chiraz, qui sera décrite à la fin de ce volume, est située bien plus au sud par rapport à la rivière Kur. Kazerun a été déjà mentionnée dans l'itinéraire reliant Bender Rig à Chiraz. Benarou, petite ville à l'ouest de Lar qui ne figure plus sur les cartes, sera également mentionnée à la fin du volume. Firuzabad se trouve au sud de Chiraz, et Darab au sud-est, à mi-chemin entre Chiraz et Bender Abbas.

l'Euphrate, on trouve à vingt ou trente heures de mer dans le golfe Persique deux autres petits havres, qui s'appellent Bander-Ric et Bander-Rakel<sup>23</sup>, mais qui ne peuvent recevoir que des terrades ou des barques de la grandeur de celles de Marseille. Comme les habitants de cette côte ignorent entièrement l'usage du fer, cela est digne d'admiration de voir leurs barques si bien faites et si fortes pour résister à la mer, quoique les aix ne soient attachés ensemble que par une couture de corde faite de chanvre pris autour de la noix de l'arbre « cocos<sup>24</sup> », si estimé dans les Indes.

Enfin, la dernière est le Cusistan<sup>25</sup>, autrefois la Susiane, que l'Euphrate et le Tigre joints ensemble séparent de la Chaldée, et dont les villes principales sont Suster, jadis Suse, capitale de l'empire d'Assuérus<sup>26</sup>, Ahawas, Scabar, Ram-hormus, etc.

Les qualités de l'air sont diverses en Perse, selon la diversité des contrées. Le pays d'Edzerbaïjan est fort froid et toutefois fort sain. Mais l'air de Mazandran est très mauvais. C'est un pays de marécages où il y a une infinité d'insectes, et, ces marais se desséchant en été, ils meurent et infectent l'air. Il y a aussi tant de méchantes eaux dans le Mazandran que la terre en regorge et que souvent elles inondent une partie du pays, de quoi les habitants prennent un teint couleur de terre. J'ai dit ailleurs que Cha-Abas I<sup>er</sup> du nom peupla ce pays-là de vingt mille familles d'Arméniens, qu'il fut tirer lui-même des villes d'Erivan, de Naksivan, de Zulfa et des environs de Kars jusque devers Erzerom, tant pour désarter les frontières au grand dommage des Turcs, qui y trouvaient de quoi se rafraîchir amplement

---

23. Bender Rig a déjà été cité ; quant à Bender Rakel, il n'a pas été repéré.

24. Marco Polo parle également de cette technique qui est utilisée jusqu'à nos jours.

25. Le Khuzistan, qui comprend la vallée du Karun et de ses affluents à l'est de la frontière irakienne.

26. Shushtar ne doit pas être confondue avec l'antique Suse, qui se trouve beaucoup plus à l'ouest. Ces villes ont été citées à propos de la localisation des Mandéens, au premier volume.

quand les deux puissances étaient en guerre, qu'afin de peupler le pays de Mazandran et d'en cultiver les terres. De ces vingt mille familles, à peine s'en trouve-t-il aujourd'hui trois mille. Le pays toutefois est très fertile et il y a une prodigieuse quantité d'oiseaux de rivière. La province de Guilan est enclavée dans le Mazandran, et l'air est si mauvais dans l'une et dans l'autre que l'on dit d'ordinaire de qui que ce soit que l'on envoie pour commander en ce pays-là : « A-t-il dérobé, tué, ou volé, que l'on l'envoie en Guilan ? »

Le quartier d'Ispahan, qui est presque au milieu du royaume, a six mois de chaud et six mois de froid, quoique son élévation ne soit que de trente-deux à trente-quatre degrés dans toute son étendue. Les neiges y tombent quatre ou cinq fois dans la saison, et quelquefois en si grande quantité qu'on perd la piste des chemins à la campagne. A une lieue de la ville en tirant à la montagne, il y a une pierre de deux ou trois pieds de haut, et quand il arrive que la neige couvre la terre à la hauteur de la pierre, c'est une marque d'abondance, et que la terre sera bien engraisée et humectée quand les neiges viendront à fondre ; et le premier paysan qui en porte la nouvelle à la cour reçoit du roi cent tomans. Pour ce qui est de la pluie, elle y est rare, si ce n'est en avril qu'elle tombe quelquefois en abondance.

Dans les provinces du midi, et particulièrement vers les ports de mer, comme au Bander-Abassi et au Bander-Congo, on sent des chaleurs excessives qui sont fort dangereuses et causent la mort à plusieurs de nos Européens, particulièrement à ceux qui ne sont pas sobres de la bouche.

Toute la Perse est arrosée de très peu de rivières, et elle n'en a même aucune de bien navigable dans toute son étendue. La plus grande qui porte quelques radeaux est l'Aras, et l'Araxe des anciens, qui passe par l'Arménie, et dont j'ai eu souvent l'occasion de parler au premier livre de ces relations. Les autres petites rivières ne portent pas loin leur cours et, au lieu de grossir comme font les nôtres à mesure qu'elles s'éloignent de

leur source, elles diminuent et tarissent enfin par une infinité de *kreises*<sup>27</sup> ou canaux par lesquels on conduit l'eau pour arroser les terres, sans quoi elles ne pourraient pas même produire de l'herbe ; à la réserve du pays de Mazandran, qui depuis septembre ou octobre jusqu'en mars ressemble à un paradis terrestre par l'agréable diversité de ses fleurs et de ses fruits. Mais, hors de ce temps-là, c'est, comme j'ai dit, le plus méchant air du monde et très pernicieux pour les étrangers. C'est donc de la sorte qu'on coupe les rivières en Perse et qu'on arrête leur cours pour suppléer au défaut des pluies, et comme le terroir est bon de son naturel, pour peu qu'il soit arrosé, il produit toutes choses avec abondance. Mais il faut remarquer que le blé qui croît où les canaux ne vont point est bon et qu'il se conserve comme le nôtre, au lieu que celui qui vient des terres arrosées est moins estimé et qu'on ne le peut garder huit mois sans être mangé de certains petits vers qui s'y engendrent ; et, pour empêcher qu'il ne se gâte, on le met en farine ; et on peut dire que ce mal produit un bien, parce que si ce blé se pouvait conserver, il n'y a point de doute qu'on en ferait amas pour le vendre chèrement au peuple lorsqu'il y en a disette. La Perse pouvait passer autrefois pour un des plus fertiles pays de tout l'Orient, à cause de la prodigieuse quantité de canaux dont elle était arrosée. Mais le nombre en est aujourd'hui beaucoup diminué et, depuis les guerres qui de temps en temps ont ravagé ce royaume, on trouve en voyageant plusieurs de ces canaux bouchés ou rompus. Etant entré un jour en conversation sur ce sujet avec Mirsa-Ibrahim, intendant de la province d'Edzerbaïjan qui fait sa résidence à Tauris, il me dit que la Perse avait bien diminué de sa fécondité et qu'on avait remarqué que, depuis quatre-vingts ans dans le seul territoire de Tauris, il s'était perdu quatre cents sources, ou par quelques accidents,

---

27. Appelés *kreises* par Tavernier ou *kerises* par Chardin, ce sont les ghanates, canaux souterrains qui forment les réseaux traditionnels d'irrigation en Iran.

ou par la négligence de ceux qui en devaient avoir soin. Il me racontait cela comme une chose tout à fait préjudiciable à la Perse, dont presque partout le terroir ne produit rien s'il n'est arrosé par les canaux qui viennent des sources.

Pour ce qui est des jardinages, on les arrose par le moyen des puits et d'une roue qu'un bœuf fait tourner. On y fait couler l'eau suffisamment par cet artifice ; mais l'eau courante est beaucoup meilleure, parce qu'elle est moins froide et qu'elle engraisse la terre. C'est par cette raison que les fruits qui viennent dans les montagnes, et qui ne peuvent être arrosés que par l'eau de la pluie ou par les grandes rosées, ont un goût plus relevé et se conservent bien mieux que ceux de la plaine.

Il y a quantité de montagnes dans la Perse ; mais, pour la plus grande partie, elles sont arides et infertiles et on n'y peut rien semer ; et, pour des bois, il n'y en a point dans toute la Perse. Les voyageurs sont quelquefois contraints de faire de longs détours pour trouver des sources, et il y a des endroits où on marche jusqu'à dix ou douze lieues sans avoir d'autre eau que celle qu'on porte avec soi dans des outres. Toutes ces montagnes sont fort hautes et fort rudes et servent vers les frontières comme de boulevards et de bastions à ce royaume. Il y en a plusieurs d'où l'on tire du sel comme on tire des pierres d'une carrière, et pour la valeur d'un sol on en donne un pied et demi en carré. Il se trouve aussi des plaines dont le sable n'est que pur sel ; mais il n'a pas le même effet que celui de France, et il en faut le double pour saler raisonnablement les viandes.

Ce n'est que depuis peu qu'on a découvert des mines dans ces montagnes, et elles sont presque toutes de cuivre, dont les Persans font avec assez d'industrie des plats, des assiettes, des bassins, des marmites et d'autres ustensiles de ménage, parce qu'ils n'ont point d'étain que celui qu'on apporte de dehors et dont ils se servent à étamer leur vaisselle de cuivre, ce qu'ils font souvent. Les ouvriers estiment plus le cuivre qui vient d'Occident comme étant plus fin, de même que



celui qui vient du Pegu<sup>28</sup> ; mais surtout ils font état du cuivre du Japon comme étant le meilleur de tous. Le plomb vient de la province de Kerman, le fer et l'acier de Casbin et de Corasan qui en fournissent en très grande quantité ; mais ce fer-là n'approche pas de celui de Morvan ni celui d'Espagne. Pour l'acier, il est très fin, le grain est fort délié, et sans aucun artifice il prend une eau qui le rend extraordinairement dur, mais d'ailleurs il se casse comme du verre. C'est pour cela qu'on n'en saurait faire des ressorts ni aucun autre ouvrage, parce qu'on ne lui peut donner une bonne trempe. Cette sorte d'acier ne peut s'allier avec le fer, et quand on le forge, si on lui donne le feu un peu trop chaud, il devient comme du charbon de terre brûlé. L'acier que nous appelons de Damas est apporté des Indes, et les Persans le nomment *gavherdar*<sup>29</sup>. Il se trouve aussi dans la Perse quelques mines d'or et d'argent, où il paraît qu'on a travaillé anciennement. Le grand Cha-Abas voulut en faire recherche, mais il quitta l'entreprise, voyant que la dépense excédait le profit. On a voulu encore y travailler depuis peu d'années, mais ça a été avec perte ; d'où est venu le proverbe qu'on applique en Perse à un travail sans profit : *Nokré Kerven dhkarge noh-hassel*, c'est-à-dire : « L'argent de la mine de Kerven, où l'on fait dix de dépense pour en retirer neuf<sup>30</sup>. » Ainsi tout l'or et l'argent de Perse vient des pays étrangers, et particulièrement de l'Europe, comme je l'ai remarqué au chapitre des monnaies. Depuis le règne de Cha-Abas I<sup>er</sup> jusqu'à celui de Cha-Abas II, on voyait plus d'argent dans la Perse qu'on n'en voit présentement ; et les marchands arméniens en apportaient de l'Europe en Perse où on le réduisait en monnaie du pays. Mais, depuis quelques années, ils n'apportent plus que des ducats ou sequins comme étant des espèces plus porta-

---

28. La Birmanie.

29. *Djevherdar*, de *djevher* (minerais).

30. *Nouqréhi Kerven est déh khardj ou nouh hassel*. Le dicton se retrouve chez Chardin et chez Raphaël du Mans.

tives. Ils ont même trouvé l'invention de les cacher dans leurs vestes et leurs camisoles pour se garder des larcins qui se font souvent dans les caravanes en traversant la Turquie, et pour éviter aussi de payer les douanes et les péages dans les lieux où on est le moins exact à rechercher ce que portent les marchands.

## II

### DES FLEURS ET DES FRUITS DE LA PERSE, DES TURQUOISES ET DES PERLES

Les fleurs de la Perse n'ont rien de comparable à celles que l'on cultive en Europe, ni pour la diversité ni pour l'éclat. Car, depuis qu'on a passé le Tigre en tirant vers la Perse, on ne trouve que des roses et des lys, et quelques autres petites fleurs du pays.

Pour ce qui est des roses, il s'y en trouve beaucoup et les Persans en distillent une grande quantité, de même que de la fleur de naphte<sup>1</sup>, et ces eaux se transportent dans toute l'Asie du côté de l'orient.

Je ne suis jamais parti de la cour de Perse que quelques seigneurs, et principalement quatre ou cinq des principaux eunuques blancs qui ont chacun devant leur chambre un petit jardin, ne m'aient instamment prié de leur apporter quelques fleurs de France, car, comme j'ai dit, il n'y en a pas beaucoup en Perse. Quand un seigneur peut recouvrer quelques belles fleurs, il croit bien faire sa cour au roi que d'en faire un bouquet et de lui présenter dans un pot de cristal, comme nous mettons nos fleurs en France dans des petits vases pleins d'eau où elles se tiennent fraîches.

---

1. La phrase peut prêter à confusion, la comparaison de l'essence des roses à celle du pétrole étant pour le moins bizarre, sinon prémonitoire.

Il y a des fruits en Perse de même espèce qu'en France, mais non pas en si grande quantité, sinon en quelques endroits et principalement à Ispahan. Ils ne sont pas aussi de si bon goût que les nôtres, les arbres ne recevant l'eau que par le pied. Il y a donc en Perse des pommes, des poires, des oranges, des grenades, des prunes, des cerises, des abricots, des coings, des châtaignes, des nèfles et d'autres sortes de fruits.

Pour ce qui est des abricots, il y en a de petits qui surpassent les nôtres en bonté et il y en a en quantité en quelques endroits. Il s'en trouve jusqu'à sept ou huit espèces qui se succèdent les unes aux autres. En ouvrant l'abricot, le noyau se fend en deux et l'amande qui n'a qu'une petite peau blanche comme neige est plus agréable au goût que si elle était confite<sup>2</sup>, de sorte que l'on n'achète souvent l'abricot que pour en avoir l'amande.

Pour ce qui est des melons, il y en a d'excellents et en abondance et il n'est pas dangereux d'en manger avec excès comme des nôtres. On a vu des gens qui en mangeaient en un jour trente-six livres pesant (car en Perse toutes choses se vendent au poids) sans qu'ils s'en trouvassent incommodés. Il en entre tous les jours une quantité prodigieuse dans Ispahan. Depuis minuit jusqu'à quatre heures du soir, il en passe incessamment des charges de chevaux et d'ânes, de mulets, qui vont se rendre au marché appelé Meydan-scha, et ces melons sont de plusieurs espèces. Ceux de la première saison, que l'on appelle *guermez*, sont insipides et ne sentent guère que l'eau. Mais les médecins du pays conseillent d'en manger et disent qu'ils renouvellent l'embonpoint aux hommes, comme l'herbe du printemps refait les chevaux. Les melons qui suivent le *guermez* sont meilleurs et ils augmentent en bonté jusqu'à ceux de l'arrière-saison que l'on garde tout l'hiver, de sorte qu'il y en a en tout temps et que les nouveaux trouvent les

---

2. Même description chez Chardin qui les appelle *tokhm-chams* (grains de soleil).

vieux. Les Persans ont l'adresse de garder de même d'autres fruits.

Quoiqu'il y ait en Perse quantité de melons, on n'en laisse qu'un à chaque tige, et quand il est de la grosseur d'une noix, le jardinier, ou sa femme, ou ses enfants se baissent pour le passer deux ou trois fois dans la bouche et en ôter le duvet, qui empêche, disent-ils, qu'ils ne deviennent doux et qu'ils ne mûrissent bien.

Il y a aussi des pistaches en Perse entre Casbin et Sultanie, de quoi j'ai parlé ailleurs, et on en porte jusque dans les Indes, comme les pistaches d'Alep se transportent en Europe. Il s'y en trouve d'une espèce particulière comme des pépins de coings, mais moins bonnes que les autres, et que les Persans fricassent avec l'écorce en y jetant quantité de sel pour exciter la soif et les présenter à collation à leurs amis. Ils ont encore des amandes et des figues, mais peu de noisettes et peu de noix.

Pour de l'huile et des olives, il n'y a que deux provinces qui en fournissent en abondance, à savoir le Guilan et le Mazandran ; mais les olives qu'on vend sont comme pourries, noires et pleines de sable et ne valent rien en comparaison des olives de Provence.

Il est temps de parler des vins de la Perse. Dans l'Arménie et dans les provinces voisines comme la Mengrelie, la Géorgie et la Médie, il y a de grands vignobles. On enterre la vigne en hiver et on la déterre au printemps à cause que le pays est fort froid. Aux autres provinces qui sont moins froides, on cultive les vignes comme en Europe sans se servir d'échalas. Il se trouve en Perse de trois sortes de vins. Celui de Schiras, comme le meilleur, est gardé pour le roi et les grands de la cour ; celui d'Yezd est fort délicat ; et celui d'Ispahan est médiocre. Le vin d'Yezd se transporte à Lar où il y a quantité de Juifs ; car ces gens-là n'ont garde d'habiter des lieux où il ne croît point de vin, et où on n'en peut avoir d'ailleurs à prix raisonnable. Il se transporte aussi du même vin d'Yezd jusqu'à Ormus, où il se donne à moitié meilleur marché que

le vin de Schiras, ce qui est cause qu'il s'en fait un grand débit. Pour ce qui est du vin d'Ispahan, il ne se fait que d'un seul raisin fort doux à la bouche, mais qui prend enfin à la gorge et l'échauffe terriblement si l'on en mange trop. Ce raisin s'appelle *kichmiché*, il est blanc et sans pépins dans l'opinion vulgaire ; mais toutefois il en a qui sont très petits et comme imperceptibles, ce qui paraît sur le bouillon du vin nouveau comme de petits filaments. On tient que ce vin d'Ispahan est froid à l'estomac et qu'il envoie des fumées à la tête. Pour ce qui est de la qualité de froid, je n'en puis rien dire ; mais je sais seulement qu'il échauffe bien la tête quand on en prend trop. En Perse, on ne se sert point de tonneaux pour mettre le vin, mais bien de grands pots de terre cuits au four, dont les uns sont vernis par dedans et les autres enduits de graisse de queue de mouton ; car, sans ce vernis ou cette graisse, la terre boirait le vin. Il y a de ces grands pots qui tiennent jusqu'à un muid et d'autres qui ne tiennent qu'un demi-muid. On voit dans les caves quantité de ces pots très bien rangés, et la bouche de chaque pot d'environ un pied de diamètre a son couvercle de bois, une grande toile teinte en rouge s'étendant comme une nappe d'un bout à l'autre par-dessus tous ces couvercles.

Le roi et les grands seigneurs ont d'autres sortes de caves pour la magnificence, et pour y aller boire quelquefois avec les gens qu'ils veulent régaler. Ces caves sont comme des salles carrées, où on ne dévale que deux ou trois marches. Il y a au milieu un petit étang plein d'eau et un riche tapis fait exprès pour couvrir tout le bas de la salle depuis la muraille jusqu'à l'étang. Aux quatre coins de l'étang, il y a quatre grosses bouteilles de verre, chacune de vingt pintes de vin environ, l'une de blanc et l'autre de claret. D'une de ces grosses bouteilles à l'autre, on voit rangées d'autres moindres bouteilles de même matière et de même forme, c'est-à-dire rondes et à long col d'environ quatre ou cinq pintes, une bouteille de vin blanc suivant une bouteille de vin claret, et ainsi de suite. Il y a autour

de la cave plusieurs étages de niches pratiquées dans le mur, et dans chaque niche on voit une bouteille de vin, l'une aussi de blanc, l'autre de claret, y ayant quelques niches qu'on a fait exprès pour en tenir deux. Il y a quelques fenêtres qui donnent jour à la cave, et toutes ces bouteilles si bien rangées, et pleines de vin de différentes couleurs, font un assez bel effet pour la vue. On a soin de les tenir toujours pleines, le vin s'y conservant bien, et à mesure qu'on les vide, on les remplit aussitôt.

Il y a assez d'herbages et de racines dans la Perse, et surtout de très belles laitues romaines. Mais on n'y trouve point de légumes et on n'a pu encore trouver le secret d'y faire venir des pois. Depuis quelques années, les Pères Carmes et autres religieux ont apporté en Perse des asperges, des artichauts, des cardes et de la chicorée, ce qu'on n'y avait point vu auparavant, et tout cela y vient aussi bien qu'en notre Europe. Je dirai au chapitre des viandes des Persans, et de la manière dont ils les apprêtent, à quelle sauce ils mangent leurs herbages ; car il ne faut point parler en ce pays-là d'herbes potagères, puisqu'on ne sait ce que c'est que le potage et qu'il n'y en a point d'autre que le pilav, qui ne peut proprement en porter le nom de la manière que je l'ai décrit ailleurs.

Je parlerai amplement des turquoises et des perles que produit la Perse au discours que je ferai des bijoux<sup>3</sup> et je me contenterai de marquer seulement ici les lieux où elles se trouvent.

Les turquoises se prennent à trois ou quatre journées de Meched, à une montagne nommée Phirouskou<sup>4</sup>. La vieille roche est maintenant gardée pour la seule maison du roi ; et, pour les turquoises de la nouvelle roche que tout le monde peut acheter, il s'en faut beaucoup que la couleur n'en soit si vive ni si fixe comme celle de la vieille.

---

3. Ce chapitre se trouve dans le deuxième volume de l'édition originale concernant les Indes.

4. Firuzkuh (voir livre IV, ch. I, n. 10).

Les perles se pêchent près de l'île de Bahren dans le Sein Persique, et le roi se réserve celles qui montent à une certaine grosseur ; mais il n'en voit guère par l'adresse des pêcheurs qui les savent détourner, comme je dirai plus au long dans le traité que je donnerai des perles et des pierreries.



DES BÊTES DE SERVICE, DES POISSONS ET DES OISEAUX  
DE LA PERSE

La Perse a, pour les bêtes de service, des chevaux, des mulets, des ânes et des chameaux. J'ai traité amplement au deuxième livre de la nature du chameau, du service qu'il rend et de la différence qu'il y a des uns aux autres. Il me reste à faire quelques remarques sur les chevaux, les mulets et les ânes de ce pays-là. Les chevaux de Perse sont de taille médiocre, plus petits que les nôtres, fort étroits du devant, mais fort vifs et fort légers. Ils portent mal la tête en courant par la mauvaise coutume que leur donnent les Persans. Ils les savent dresser au manège sans les monter, et particulièrement à aller l'amble par le moyen de deux cordes qui leur tiennent les pieds en certaine distance, et de cette sorte ils les font marcher ; ce qui se pratique particulièrement pour les mulets et les mules de monture ; car les vieillards tiennent pour une chose honorable de monter une mule. En général, les chevaux de Perse sont fort dociles et aisés à nourrir. On ne leur donne d'un soir à l'autre qu'un sac plein de paille hachée avec leur mesure d'orge qu'on met au-dessus de la paille, avec laquelle on la brasse un peu, afin qu'ils mangent ensemble la paille et l'orge. Quand l'orge est en épi, on la leur fait manger quinze ou vingt jours durant, et cela les purge comme quand au printemps nous faisons manger l'herbe à nos chevaux. Après, pour leur

désagacer les dents, on leur mêle de cette orge verte hachée menu avec de la paille aussi hachée, et tous les jours peu à peu on diminue la portion de l'orge. On ne châtre point les chevaux en Perse ; ils sont de grande fatigue et rendent bon service jusqu'à dix-huit ans. En hiver, on ne relève point leurs fers et on se contente d'y mettre des clous à glace. Leurs harnais sont fort légers et proprement faits ; et ceci est à remarquer qu'au lieu que nous tenons un bouc dans les écuries les Persans y tiennent un pourceau.

Il y a en Perse de deux sortes d'ânes. Ceux du pays ne servent qu'à porter des charges comme nos ânes en France ; mais il y en a d'autres de race d'Arabie qui sont vifs et très bien entretenus, et leur prix surpasse celui des chevaux communs. Il n'y a guère de ces ânes qui ne soient peints, comme j'ai dit que sont peints les chevaux du roi, et il y en a tel qui vaut jusqu'à cent écus. Les marchands d'Ispahan sont curieux de tenir de ces ânes dans leurs maisons qui sont hors de la ville et ils les montent pour venir tous les matins à leurs boutiques.

Il y a aussi en quelques endroits de la Perse des bêtes féroces, comme des lions, des ours et des léopards, mais en très petit nombre, et l'on n'entend pas dire que personne en reçoive du dommage. Il s'y trouve encore des porcs-épics, et j'ai vu par deux fois amener devant le roi deux hommes, à l'un desquels le porc-épic avait lancé un de ces aiguillons dans la cuisse et un autre dans la jambe. L'autre homme avait été percé d'un de ces aiguillons au-dessous de la mamelle gauche, de quoi il mourut. Il ne faut pas s'étonner de cela, puisque, au fort que les Hollandais ont fait au cap de Bonne-Espérance, ils gardent le corps d'un lion qui a été trouvé mort à la campagne, ayant été percé de quatre ou cinq de ces aiguillons ; ce que je dirai plus au long dans la relation de mon retour de Batavie<sup>1</sup> en Europe.

---

1. Au retour de son troisième voyage vers 1649, Tavernier a emprunté le chemin du Cap pour revenir de Java en Europe. Cet itinéraire est décrit dans le volume consacré aux Indes.

Je viens aux poissons de la Perse. Il se trouve quantité de carpes et de brochets dans la rivière d'Aras, et encore de plus belles truites ; mais, dans toutes les autres rivières, il n'y a guère qu'une sorte de poisson qui est une espèce de barbeau. Dans les canaux souterrains qui servent à conduire l'eau pour arroser les terres, on trouve un autre poisson fort plein d'arêtes et qui est des moindres qu'on puisse manger.

En plusieurs endroits le long des rivières, il y a des mûriers blancs, et dès qu'il commence à y avoir du fruit, il y a du plaisir dès que le soleil est couché de voir sortir de la rivière une infinité de cancrs de la grandeur plus ou moins de la paume de la main et de les voir monter à ces arbres pour en manger le fruit<sup>2</sup> ; et, le lendemain à la pointe du jour, on les voit descendre et rentrer dans la rivière. C'est un bon manger et plus délicat que l'écrevisse, mais d'une qualité fort chaude comme le remarquent les médecins.

Pendant la grande gelée, on apporte de la mer Caspienne grande quantité de saumons frais et de truites saumonées, qui sont le plus souvent de quatre ou cinq pieds. Dans la province des Mèdes, on ne manque pas d'esturgeon, dont il se fait, comme j'ai dit ci-devant, une grande pêche à l'embouchure de la rivière d'Aras. Il vient aussi de la même mer un certain poisson qui approche de la carpe, et qui est un peu salé et enfumé comme nos harengs saurs. Pour ce qui est du golfe Persique, il n'en vient que du poisson salé et il s'en transporte en quantité dans tout le royaume.

Les mêmes espèces d'oiseaux que nous avons en France se trouvent aussi dans la Perse, ou à peu près ; car je ne me souviens pas d'y avoir vu des cailles. Pour ce qui est des pigeons, ils sont tous fuyards à la campagne et on en nourrit dans les villes pour aller à la chasse des autres, à quoi les Persans passent les jours entiers soit au froid, soit au soleil. Comme il n'est pas

---

2. Il s'agit du crabe des fleuves, assez commun à l'époque, mais aujourd'hui disparu. Olearius raconte également un repas fait de ces crabes.

permis aux chrétiens de nourrir des pigeons, il s'en trouve parmi la canaille qui se font mahométans pour avoir cette liberté. Autour d'Ispahan, on compte plus de trois mille fuies, qui sont de grosses tours de briques faites comme nos colombiers, mais cinq ou six fois plus grosses. Chaque particulier peut faire bâtir de ces fuies sur son fonds, ce que toutefois on voit rarement, et la plus grande partie appartient au roi, qui tire plus de revenu de la fiente que des pigeons. Cette fiente que l'on prépare sert à fumer des melons, et comme on en met beaucoup à chaque pied, il en faut quantité dans le pays.

Il y a aussi en Perse quantité de poules et de poulardes, et les Arméniens ont apporté d'Europe l'invention d'engraisser les chapons. Ils firent présent au roi des premiers qu'ils engraisèrent, et le roi les trouva si bons qu'il ordonna qu'à l'avenir chaque Arménien de ceux qui sont les plus riches lui en donnerait tous les ans un certain nombre. Il n'y a point de poulets d'Indes<sup>3</sup> dans toute l'Asie, et les premiers que nous avons vus en Europe ont été apportés des Indes occidentales. Il y en a seulement à Batavie, que les Hollandais ont apportés de Hollande et qui ont assez bien multiplié. Les Arméniens qui trafiquaient à Venise s'avisèrent aussi d'en apporter à Ispahan, et dès que le roi en eut mangé, il ordonna que, pour les multiplier, on distribuât des œufs aux plus riches Arméniens de Zulpha pour avoir soin d'élever les petits et lui en donner tous les ans un certain nombre. Mais les Arméniens, voyant qu'on leur voulait imposer un nouveau tribut de poulets d'Indes aussi bien que de chapons, pour s'exempter de cette sujétion négligèrent d'élever leurs poulets d'Indes et les laissèrent mourir. Les Persiens qui sont raffinés et veulent voir clair dans leurs affaires, dans le soupçon que les gens du roi eurent de quelque fraude, ils obligèrent les Arméniens à garder les dindons morts pour les leur montrer ; et, sur ce que je m'étonnais d'en voir d'attachés contre la muraille dans quelques

---

3. Des dindons.

maisons de Zulpha, cette histoire-là me fut contée. Il se trouve aussi en Perse comme en France de toutes sortes d'oiseaux de marais, des oies, des canes, des plongeurs, et particulièrement dans la province de Mazandran.

Sur les frontières des Mèdes et de l'Arménie, il se voit en certain temps une grande quantité d'oiseaux qui ressemblent à nos merles, et ils ont une propriété assez singulière pour m'obliger d'en faire mention. Quand les blés commencent à croître en ces quartiers-là, c'est une chose prodigieuse que de voir la quantité de sauterelles dont tous les champs sont couverts. Les Arméniens n'ont point d'autre invention pour se défaire de cet insecte que d'aller en procession autour des champs en les arrosant d'une eau qu'ils ont soin de garder dans leurs maisons. Car cette eau vient de bien loin, et ils vont la prendre dans un puits d'un de leurs couvents vers la frontière ; et c'est dans ce même puits qu'ils disent qu'ont été jetés autrefois les corps de plusieurs martyrs chrétiens. Ces processions et cet arrosage d'eau durent trois ou quatre jours, après quoi on voit venir à grandes troupes les oiseaux dont j'ai parlé, et, soit qu'ils mangent ces sauterelles ou qu'ils les chassent, en deux ou trois jours la campagne en est délivrée<sup>4</sup>. J'ai assez parlé ailleurs de la nature de ces sauterelles, et comme dans le ventre d'une j'en trouvai jusqu'à dix-sept petites toutes bien formées, à quoi je renvoie le lecteur.

La Perse ne manque pas d'oiseaux de proie et il s'y trouve quantité de faucons, d'éperviers, de lanerets et autres semblables oiseaux de chasse, dont la vénerie du roi est très bien pourvue, et on y en compte plus de huit cents. Les uns sont pour le sanglier et l'âne sauvage, et pour la gazelle qui est une manière de biche ; les autres pour voler les grues, les hérons, les oies et les perdrix. Une grande partie de ces oiseaux de chasse s'apporte de la Russie ; mais les plus grands et les plus

---

4. Le même récit se retrouve chez Chardin.

beaux viennent des montagnes qui s'étendent vers le midi depuis Schiras jusqu'au golfe Persique.

J'ai parlé dans ma *Relation du serrail* du magnifique équipage de chasse du roi de Perse, et de la manière dont les oiseaux arrêtent la bête. Quand le roi veut prendre ce divertissement, il fait battre quinze ou vingt lieues de pays, et sept ou huit mille paysans rassemblent dans quelque vallon ou planure bien fermée quantité de bêtes qui ne s'en peuvent sauver. Car, soit par la nature, soit par l'artifice, le lieu a une clôture que ni cerf ni sanglier ne peut rompre, et le roi suivi des grands de la cour, le sabre ou la demi-lance à la main, donne tantôt sur une bête et tantôt sur une autre ; il se sert aussi quelquefois de l'arc et de la flèche, et même de l'arquebuse, et après qu'il a donné ou tiré le premier coup, les seigneurs qui l'accompagnent peuvent tirer sur la bête.

Le roi prend plaisir aussi de forcer un sanglier et de courir un cerf ; et quand il arrive que la bête donne trop de peine aux chiens, et qu'ils ne peuvent la suivre, on lâche aussitôt l'oiseau, qui va, comme j'ai dit, se poser sur sa tête en la picotant sans cesse ; et, de cette sorte, il donne le temps aux chiens de joindre la bête qu'il a arrêtée, tandis qu'elle se débat contre ses pressantes attaques. Ces oiseaux sont dressés à arrêter même un cavalier courant à toute bride, et ils ne le quitteraient point s'ils n'étaient rappelés par le fauconnier qui leur montre la curée. Voici de quelle manière les Persiens se prennent à les dresser. Ils prennent la peau entière d'un cerf, la tête, le corps et les jambes, et la remplissent de paille pour lui donner toute la forme de la bête qu'ils veulent représenter. Après l'avoir plantée au lieu où ils dressent ordinairement l'oiseau, ils mettent son manger sur la tête du cerf de paille, et principalement dans les deux trous où étaient les yeux, afin que l'oiseau y porte son bec. S'étant accoutumé durant quelques jours à manger de la sorte, ils attachent les quatre pieds du cerf à une grande planche qui est sur quatre petites roues pour faire rouler la bête, qui est tirée de loin par quelques hommes avec de longues

cordes, et de jour en jour ils vont plus vite pour accoutumer insensiblement l'oiseau à ne point lâcher la prise, et sur la fin ils font tirer le cerf par un cheval qui court de toute sa force. La vénerie étant derrière les jardins du roi dont la porte répond sur la rivière, c'est sur ses bords qu'on dresse tous les matins ces oiseaux, et dans deux ou trois îles qu'elle fait quand elle est basse. Ils en font autant du sanglier, de l'âne, du renard, du lièvre et d'autres bêtes de chasse et, remplissant aussi de paille les peaux de ces animaux, ils dressent l'oiseau à aller fondre dessus lorsque l'on va à la chasse. Comme les Persans ne se rebutent point de la peine, et qu'ils sont fort patients, ils prennent plaisir à dresser un corbeau de la manière qu'ils dressent un épervier. Ils ont une certaine bête appelée once qui a la peau tachetée comme un tigre, mais qui est fort douce et fort privée. Un cavalier la porte en trousse à cheval et, ayant aperçu la gazelle, il fait descendre l'once, qui est si légère qu'en trois sauts elle saute au cou de la gazelle, quoiqu'elle coure d'une vitesse incroyable. La gazelle est une espèce de petit chevreuil dont le pays est rempli. L'once l'étrangle aussitôt avec ses dents aiguës ; mais si par malheur elle manque son coup, et que la gazelle lui échappe, elle demeure sur la place honteuse et confuse, et dans ce moment un enfant la pourrait prendre et la tuer sans qu'elle se défendît.

Les rois de Perse aiment fort la chasse, et c'est principalement en cela qu'ils se montrent magnifiques. Il arriva un jour que Cha-Sefi voulut régaler tous les Ambassadeurs qui étaient auprès de lui, et il y en avait de Tartarie, de Moscovie et des Indes. Il les mena à la chasse et, ayant pris en leur présence grand nombre de grosses bêtes, de cerfs, de daims, de biches et de sangliers, il fit tout apprêter et tout manger dans le même jour ; et tandis que l'on mangeait, un architecte eut l'ordre d'élever promptement au milieu d'Ispahan une tour des seules têtes de ces bêtes, et on en voit encore aujourd'hui des restes. Cette tour ayant été élevée à une raisonnable hauteur, l'architecte tout joyeux vint trouver le roi, qui mangeait avec les ambassadeurs, et l'aver-

tir qu'il ne manquait rien à l'ouvrage pour le bien finir qu'une tête de quelque grosse bête qui en fît la pointe. Ce prince dans la débauche, et pour faire voir peut-être aux ambassadeurs comme il est absolu sur ses sujets, se tournant brusquement vers l'architecte : « Tu as raison, lui dit-il, et on ne saurait trouver pour cela de tête plus propre que la tienne. » Il fallut que le malheureux architecte donnât sa tête, et l'ordre du roi fut exécuté en même temps.



## DE LA MANIÈRE DE BATIR EN PERSE

La Perse étant fort dénuée de bois et de pierre, toutes les villes généralement, à la réserve de quelques maisons, sont bâties de terre ; mais d'une terre ou espèce d'argile si bien pétrie qu'elle se coupe aisément en manière de gazons ayant acquis une juste consistance. Les murailles se font par lits ou couches à proportion de ce qu'on les veut hausser et, entre les couches qui sont chacune de trois pieds de haut, on met deux ou trois rangs de brique cuite au soleil. Ces briques se font dans un moule carré, haut de trois doigts et large de sept ou huit pouces, et, de peur qu'elles ne se fendent en les faisant sécher au soleil, on met dessus de la paille broyée qui les empêche d'éclater à la trop grande chaleur. On ne met point la seconde couche que la première ne soit sèche, et cette seconde couche doit avoir moins de largeur que celle de dessous, le reste allant à proportion. Mais si l'on n'y prend garde, ces ouvrages vont quelquefois tellement en diminuant qu'à la quatrième ou cinquième couche on ne trouve pas l'épaisseur qu'il faut pour y en asseoir une nouvelle. Les bâtiments qui sont faits de ces briques cuites au soleil sont assez propres et, après avoir élevé la muraille, le maçon l'enduit avec du mortier fait de l'argile dont j'ai parlé, mêlée avec de la paille, de sorte que, tous les défauts en étant couverts, elle paraît fort unie. Il ajoute

par-dessus le mortier une chaux où il mêle du vert de Moscovie<sup>1</sup>, qu'il broie avec de la gomme pour rendre la chaux plus gluante, et, en frottant le mur avec une grosse brosse, il devient damasquiné et argenté et paraît comme du marbre. Les pauvres se contentent d'une muraille nue, ou tout au plus de quelque grossière peinture qui coûte peu. Toutes les maisons sont bâties à peu près de cette manière. Il y a au milieu un grand portique de vingt ou trente pieds en carré, et au milieu du portique un étang plein d'eau. Il est tout couvert d'un côté, et depuis la muraille jusqu'à l'étang le pavé est couvert de tapis. A chaque coin de ce portique, il y a une petite chambre pour s'asseoir et prendre le frais et, au-derrrière, une grande chambre dont le bas est couvert de tapis avec des matelas et des coussins, dont l'étoffe répond à la condition ou aux facultés du maître de la maison. Aux deux côtés du portique, il y a deux autres chambres et plusieurs portes pour passer de l'une à l'autre. Les maisons des grands seigneurs sont bâties de la même sorte, sinon qu'elles sont plus spacieuses. Car elles ont quatre grands portiques ou grandes salles qui répondent aux quatre plages du monde, et chacune de ces salles a ses deux chambres à côté, ce qui fait le nombre de huit chambres qui entourent une grande salle qui est au milieu. Le palais du roi est de la même structure, et généralement toutes les maisons de Perse sont peu élevées, étant une chose très rare de voir un troisième étage. Toutes ces salles et ces chambres sont voûtées, et les Persans nous surpassent en cela. Car, sans tant de façon et tant de temps que nous y apportons, ils font promptement leurs voûtes de brique, et il y en a de fort larges et de fort hautes qui montrent l'industrie de l'ouvrier. Le dessus des maisons est plat et en terrasse, enduit avec de la

---

1. « Pour blanchir les murailles, ils n'usent point de chaux, mais ils se servent d'une terre blanche qui est en petits morceaux comme le plâtre, et qui se dissout incontinent dans l'eau ; ils appellent cette terre *ghilsefid*, c'est-à-dire terre blanche ; il la tirent de certains puits ou carrières, dont il y en a plusieurs près d'Ispahan » (Thévenot).

terre détrempée avec de la paille hachée fort menu et bien battue ; au-dessus de quoi on met une couche de chaux qu'on bat sept ou huit jours durant, ce qui la rend dure comme du marbre ; et quand on n'y met point de chaux, on couvre la terrasse de grands carreaux cuits au fourneau, de sorte que la pluie ne s'y arrête point et ne cause aucun dommage. Mais ils ont soin quand il a neigé de faire jeter en bas la neige qui est tombée sur leurs terrasses, de peur qu'elles ne viennent à crever. Les maisons n'ont rien de beau au-dehors ; mais au-dedans elles sont assez propres et assez enjolivées, les murailles étant ornées de peintures de fleurs et d'oiseaux, en quoi les Persans ne réussissent pas mal. Ils prennent plaisir d'avoir quantité de petites chambres fort ouvertes par plusieurs portes et plusieurs fenêtres fermées avec des treillis bien travaillés, ou de bois, ou de plâtre, dont les vides sont remplis de pièces de verre de toutes couleurs. C'est ce qui sert de vitres principalement aux fenêtres des appartements des femmes et des autres lieux du logis où elles peuvent venir. Ces vitres sont ordinairement des pots de fleurs faits de plâtre, de même que la tige et les petites branches qui en sortent, et les fleurs sont faites de petites pièces de verre de rapport de différentes couleurs qui imitent le naturel. Ils pourraient bien, s'ils voulaient, avoir de belles vitres de cristal ; mais ils les font de la sorte que je viens de dire, afin qu'on ne puisse voir à travers dans le lieu où sont les femmes, et ces sortes de vitres plaisent assez à la vue. Les portes des maisons sont de bois de *tchinar*<sup>2</sup> qui est très beau, et la menuiserie en est aussi assez belle. C'est dans le corps de devant ou extérieur que les Persans qui aiment le faste étalent leurs plus beaux meubles, qui consistent en tapis, coussins, matelas et couvertures ; car, pour le logement intérieur appelé le haram ou quartier des femmes, il n'y a le plus souvent que des meubles médiocres, parce qu'il n'y entre jamais d'homme que le mari. Il y a dans quelques

---

2. Platane.

chambres de petites cheminées fort étroites, parce qu'on brûle en Perse le bois tout droit pour éviter la fumée ; et que d'ailleurs on n'y fait pas grand feu, parce que le bois y est fort cher et fort rare. Les Persans, comme tous les autres Orientaux, ignorent l'usage des lits élevés de terre. Quand ils veulent s'aller coucher, ils étendent sur le plancher, qui est couvert de tapis, un matelas ou une couverture piquée dans laquelle ils s'enveloppent. L'été, ils couchent la nuit à l'air sur leurs terrasses, et comme les femmes y couchent aussi, on a obtenu que les moullahs qui vont chanter sur les mosquées ne montent point le matin sur les tours, parce que de-là ils pourraient voir les femmes couchées, et c'est une grande infâmie pour une femme d'avoir été aperçue de quelqu'un le visage découvert.

J'ai dit que le dehors des maisons n'a rien qui frappe la vue. Il y en a quelques-unes qui appartiennent à de grands seigneurs, lesquelles ont au-devant une place carrée, afin que ceux qui les viennent voir puissent y mettre leurs chevaux et que les passants n'en soient point incommodés. Pour ce qui est de la face, on y voit peu d'embellissement, si ce n'est à quelques maisons que l'on a bâties depuis peu proche d'Ispahan, comme je dirai dans le chapitre suivant.

Après avoir parlé de la qualité de la Perse en général et de chaque province en particulier, il est temps de venir à la ville capitale du royaume, et j'en ferai la description très fidèlement, telle qu'elle a toujours paru à mes yeux et qu'elle est en effet, c'est-à-dire avec son peu de beauté et tous ses désavantages. Car, sur le rapport que l'on m'a fait des écrits de quelques voyageurs qui dépeignent Ispahan comme une très belle ville, je ne puis m'imaginer sur quels beaux objets ils ont pu porter la vue, puisque, à la réserve du grand Meydan ou de la grande place qui est devant le palais du roi et de la longue allée qui va à Zulpha, tout le reste d'Ispahan n'a rien que de fort désagréable. Il me souvient qu'allant un jour au-devant d'un Français de mes amis, après que nous eûmes traversé

Ispahan pour nous rendre à mon logis à Zulpha, et lui ayant demandé ce qu'il lui semblait de cette ville, il me répondit tout surpris qu'il ne croyait pas avoir passé par une ville et qu'il était sur le point de me demander lui-même quand nous entrerions dans Ispahan.

DESCRIPTION D'ISPAHAN,  
VILLE CAPITALE DES ETATS DU ROI DE PERSE

Ispahan, Spahan, ou Sphaon, comme le prononcent les Persans, est au 90<sup>e</sup> degré de longitude et au 32<sup>e</sup> degré 45 minutes de latitude<sup>1</sup>, dans la province d'Hierac qui fait partie de l'ancien royaume des Parthes. C'est la capitale de toute la Perse, et une très grande ville, où le roi tient ordinairement sa cour. Les archives des Persans portent que ce n'était autrefois que deux villages contigus, dont l'un appartenait à Haider et l'autre à Neamed-Olahi<sup>2</sup>, et les deux moitiés d'Ispahan retiennent encore ces deux noms, d'où

---

1. Là aussi, la latitude est bonne, mais la longitude (51° 40' Greenwich) est loin d'être juste, même si on calcule selon le méridien de Paris.

2. Les deux villages à l'origine de la ville d'Ispahan sont Djawbaré et Derédesht. Ils se trouvent investis dès l'époque de Chah Abbas I<sup>er</sup> par les factions sociopolitiques des Haidari et Nimet-Allahi, lesquelles, semblables à celles de Constantinople à l'époque justinienne et à celles des cités italiennes du Moyen Age, sont mal définies et ne paraissent pas correspondre à une origine religieuse ou politique précise. Chardin rencontre les mêmes factions à Tabriz en 1673 et, en les faisant remonter au xv<sup>e</sup> siècle, les compare aux Guelphes et aux Gibelins. Cornelius de Bruyn les rencontre également à Shiraz en 1704. Ces factions auraient été lancées et encouragées à Ispahan par Chah Abbas I<sup>er</sup> pour des raisons obscures ;

se forment deux partis entre le peuple et souvent de grands débats, chacun voulant préférer son quartier à l'autre. Ispahan ne pouvait donc guère passer que pour un village avant que le grand Cha-Abas eût conquis les royaumes de Lar et d'Ormus ; mais ce prince voyant une si belle assiette, tant pour être plus près des provinces qu'il avait nouvellement conquises que pour le dessein qu'il avait d'étendre ses Etats au levant et au couchant, comme il les avait accrus vers le midi, il quitta le séjour de Casbin et de Sultanie pour faire sa résidence à Ispahan comme au centre de son empire.

Cette ville, qui est parvenue depuis ce temps-là à la grandeur où on la voit aujourd'hui, est assise dans une vaste plaine qui de trois côtés s'étend à quinze ou vingt lieues ; et cette plaine est très fertile, surtout aux endroits où on peut conduire l'eau. Du côté du midi, environ à deux lieues d'Ispahan, s'élève une fort haute montagne<sup>3</sup>, au sommet de laquelle vers le couchant on voit les restes d'une forteresse, où l'on tient que Darius était dans la seconde bataille qu'Alexandre donna aux Persans dans cette plaine. Du côté du levant, il y a une grotte dans le roc, ou naturelle ou artificielle, et à laquelle peut-être l'art et la nature ont également contribué. Il en sort une source d'eau qui est très bonne, et il y a un dervis qui y demeure ordinairement. Les Gaures viennent aussi à cette grotte deux ou trois fois l'an pour faire leurs sacrifices dont je parlerai ensuite, parce que de-là ils peuvent voir leur cimetièrre qui n'en est éloigné que d'une petite lieue.

Le circuit d'Ispahan, y comprenant les faubourgs, n'est guère moins grand que celui de Paris, mais il y a à Paris dix fois plus de peuple qu'à Ispahan. Il ne faut pas s'étonner si cette ville est d'une si grande

---

elles ont été remises en valeur à l'époque de Nadir Chah au milieu du xviii<sup>e</sup> et conservées au début du xix<sup>e</sup> siècle par les Kadjars, mais à un niveau plus folklorique.

3. Le Kuh Lagazi, culminant à 2 533 mètres.

étendue et si peu peuplée, parce que chaque famille a sa maison en particulier, et presque chaque maison son jardin, et que de cette manière il y a beaucoup de vide. De quelque côté qu'on y arrive, on découvre d'abord les tours des mosquées, et puis les arbres qui environnent les maisons, de sorte que de loin Ispahan ressemble plus à une forêt qu'à une ville. Comme la plaine est fertile, elle est fort habitée ; mais on n'y voit point de grands villages, et ce ne sont que de petits hameaux de trois ou quatre maisons tout au plus.

Les murailles d'Ispahan ne sont que de terre, accompagnées de quelques méchantes tours sans créneaux ni plates-formes, sans bastions ni redoutes et sans aucune autre défense. Il n'y a aussi que de très méchants fossés, peu larges et peu profonds, et toujours à sec. Comme les murailles ne sont que de terre, on en voit en plusieurs endroits de grands pans tombés, ou qui ont été abattus par les habitants pour accourcir le chemin, lorsqu'ils veulent entrer dans la ville ou en sortir. On y compte dix portes qui ne sont aussi que de terre et sans aucune défense, et les principales sont Der-Vasalsehab qui n'est pas loin du palais du roi, Der-Tokchi, Der-Mark, Der-Vasal-Lembon, Der-Nasan-Abad, Der-Cha et Der-Dekt<sup>4</sup>. Les portes qui ferment la ville sont faites d'aix grossièrement joints, et couverts de lames de fer larges de quatre travers de doigt et de l'épaisseur d'un écu blanc, avec quelques clous à tête plate qui attachent ensemble le bois et le fer. On ne porte point les clefs des portes au gouverneur de la ville et on les laisse

---

4. Thévenot, qui était à Ispahan en même temps que Tavernier, parle de dix portes, mais donne le nom de huit dont sept correspondent à celles de Tavernier. Les énumérations du XIX<sup>e</sup> siècle et de nos jours en donnent treize, où, à part Tokchi et Derdecht, qui correspondent à la deuxième et à la dernière de la liste de Tavernier, le reste n'est pas identifiable. Enfin, Cornelius de Bruyn en cite également dix en 1704, où on retrouve, outre les deux précitées, Hassan-Abact (Nasan-Abad de Tavernier) et Darvvasy-Lamboen (Der-Vasal-Lembon).



à la garde d'un simple portier qui ouvre et ferme quand il lui plaît ; et d'ailleurs on peut entrer dans Ispahan et en sortir à toutes heures du jour et de nuit par plusieurs ouvertures que les pluies ou les habitants ont faites, comme j'ai dit, dans les murailles en divers endroits.

La ville d'Ispahan est mal percée ; les rues sont étroites et inégales, et la plupart fort obscures, à cause des voûtes que l'on fait pour aller à couvert d'une maison à l'autre, et l'on marche quelquefois dessous deux cents pas à tâtons. Ces rues sont le plus souvent remplies de mille ordures et de bêtes mortes que l'on y jette ; ce qui cause une grande puanteur, et qui pourrait engendrer la peste sans l'extraordinaire bonté de l'air qui y règne comme je dirai ailleurs. Il y a dans la plupart de ces rues des puits à fleur de terre, qui sont bouchés en été, mais que l'on ouvre en hiver pour servir d'égout à la pluie et à la neige, qui de ces puits vont se rendre par des trous dans des canaux voûtés qui sont au milieu des rues. Il y a de plus, devant chaque maison, un trou qui sert de réceptacle à toutes les ordures et que les paysans viennent vider et enlever pour engraisser leurs terres, ce qui les rend bonnes et en augmente la fertilité. Tous les matins, le paysan vient en charger son âne, et c'est une chose à remarquer que, se servant pour fumer son champ de toutes sortes d'ordures, il ramasse avec plus de soin celles des Arméniens et des Juifs qui boivent du vin, et encore mieux celles des Francs qui en boivent davantage, que celles des Persans qui n'en boivent point. C'est le profit des valets des maisons qui vendent la charge d'âne depuis cinq casbekés jusqu'à dix ou douze, selon qu'ils jugent que la chose vaut.

Les rues d'Ispahan, comme de toutes les villes de la Perse, ne sont point pavées, ce qui cause de grandes incommodités en été et en hiver. Car en été la poussière crève les yeux, étant portée par le moindre vent d'une rue à l'autre ; si ce n'est aux rues des gros marchands, et autour du Meydan, où trois fois le jour, le matin, à midi et au soir, il y a des gens gagés pour

donner quelque rafraîchissement. Il y a aussi quantité de ces mêmes gens qui vont par les rues avec une outre pleine d'eau, une tasse à la main et de la glace dans un sac, pour donner à boire à ceux qui en veulent. Il ne prennent point d'argent de personne et ils sont payés du fonds qui procède des legs que plusieurs font en mourant. Cette poussière des rues, qui incommode en été, se convertit en hiver en boue où l'on est jusqu'à mi-jambe, ce qui arrive quand il a plu ou lorsque la neige fond. Il est vrai que l'on ne voit presque alors personne dans les rues, parce qu'y ayant comme j'ai dit un canal voûté dans chacune, quand la terre est détrempée, il est souvent arrivé que, venant à manquer sous le cheval, il s'est fait un trou d'où le cavalier et le cheval n'ont pu se tirer sans être blessés. D'ailleurs, comme je l'ai remarqué dans ma *Relation du serrail du Grand Seigneur*, les Persans sont superstitieux jusqu'à ce point de ne vouloir pas recevoir dans leurs maisons un homme qui vient de dehors et qui aurait la moindre éclaboussure sur son habit, parce que si par hasard ils venaient à la toucher, ils se croiraient aussitôt immondes ; et c'est encore par cette raison que, lorsqu'il a plu ou que la neige vient à fondre, on ne va voir personne sans grande nécessité.

On rencontre aussi de temps en temps dans les rues de petites fosses au pied des murailles, où les Persans n'ont point de honte de s'accroupir sur les talons pour pisser dedans en présence de tout le monde. Comme il y a en bien des endroits quelque petite eau courante, ils en prennent dans la main et se lavent en même temps la partie que la pudeur défend de nommer ; mais s'ils sont pressés de lâcher leur urine en quelque lieu où il ne se trouve point d'eau, par une sale et honteuse superstition, ils frottent cette même partie contre la muraille, ou avec de la terre, ce qu'ils tiennent pour une grande propreté et pour une marque de modestie.

Ce qui contribue encore à rendre les rues d'Ispahan fort sales est que les bouchers y laissent aller le sang et les excréments des bêtes qu'ils tuent, et toutes ces

ordures y demeurent jusqu'à ce que les paysans les viennent enlever. S'il meurt un cheval ou un chameau, une mule ou un âne, on les jette dans la rue et il n'y a point de police pour cela. Il est vrai qu'il y a bientôt des gens qui viennent acheter la bête morte de celui à qui elle appartient, et ils en font du *harissé*<sup>5</sup> qu'ils vendent pour les pauvres ouvriers. Ce harissé s'apprête de cette manière. On fait cuire la chair de la bête morte avec du blé et, quand elle est bien cuite, on brasse le tout ensemble, de sorte que cela vient comme en bouillie. Mais on fait aussi du harissé de bon mouton et on vend l'un et l'autre dans le grand Meydan et aux autres places de la ville.

Si la ville d'Ispahan est sale et une fange continuelle quand il a plu, il faut aussi remarquer que tous ceux qui en ont le moyen n'y vont jamais qu'à cheval, avec un ou deux valets de pied appelés *chaters*<sup>6</sup> qui courent devant pour faire faire passage. On va le plus souvent dans les rues au petit galop, sans crainte de blesser aucun enfant. Car les enfants ne s'amuse point à jouer dans les rues comme font les nôtres, et dès qu'ils sont sortis de l'école, ils vont s'asseoir auprès de leurs pères pour s'instruire peu à peu dans sa profession, ce qui se pratique dans toute la Perse.

Ces *chaters* ou valets de pied sont gens qui ont entre eux une maîtrise et font un métier de bien courir. Le roi et les seigneurs de la cour en ont plusieurs à leur service, et les Persans tiennent qu'il est de la grandeur d'en avoir beaucoup. Ces *chaters* servent de père en fils et font leur apprentissage à la course. Dès l'âge de six ou sept ans, on les accoutume à marcher légèrement. La première année, ils courent une lieue d'une haleine et vont une manière de petit trot. La seconde, ils courent deux ou trois lieues, et il en va des années suivantes à proportion. Environ l'âge de dix-huit ans, on commence à leur donner une petite besace de farine sur le dos, avec une plaque pour faire du pain

---

5. Sorte de potage appelé aujourd'hui *halime*.

6. De l'arabe *shatir* : coureurs et courriers professionnels.

et une bouteille d'eau, et il faut qu'ils courent avec cette charge. La raison pour quoi on en use de la sorte est que, quand on les envoie dans le pays, ils ne suivent pas le chemin des carâvanes, mais ils courent droit et, traversant des pays déserts où ils ne trouvent point d'eau, il faut qu'ils s'accoutument à porter toute leur provision. Le roi et les grands seigneurs n'ont point de ces chaters qu'ils ne soient passés maîtres, et cela ne se fait pas sans quelque cérémonie et sans faire une course qui est comme le chef-d'œuvre du chater.

Si le maître du chater qui veut être reçu maître est un grand seigneur, il invite tous ses amis et fait dresser un échafaud dans le Meydan où la collation est préparée, et où les courtisanes viennent divertir la compagnie. Il n'y a pas un des invités qui n'apporte quelque chose pour donner au chater, après sa course, l'un une toque, l'autre une ceinture, et, de plusieurs présents qu'il reçoit, il en fait part aux autres chaters. Il se présente donc dans la place les cuisses toutes nues et les jambes frottées d'une certaine graisse, n'ayant autour du corps qu'un simple petit caleçon avec une ceinture à trois sonnettes qui viennent lui battre sur le ventre. En cet équipage, il part d'Ali-Capi, dont je parlerai bientôt en décrivant le Meydan, et, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, il court douze fois jusqu'à une pierre qui est vers les montagnes à une lieue et demie de la ville, faisant de la sorte en ce peu de temps trente-six de nos lieues communes, ce qui est plus de chemin qu'il n'y en a de Paris à Orléans. Pendant que le chater court, il y a *kourouk*<sup>7</sup> dans le Meydan et dans tout le chemin par où il passe, et trois ou quatre cents cavaliers ne font qu'aller et venir incessamment pour voir s'il n'y a point de fourberie dans la course du chater, et quand il se rap-

---

7. De l'arabe *qurq* : ici une sorte de couvre-feu interdisant au peuple de sortir dans les rues, ou même l'obligeant à quitter les lieux pour permettre à la cour de se divertir en étalant ses courtisanes.

proche d'Ispahan, ils prennent le devant pour avertir qu'il retourne. A chaque fois qu'il part et qu'il revient, les trompettes et les timbales se font entendre et, à la pierre qui est au bout de la carrière, il y a des gens qui tiennent des flèches et qui en donnent une à chaque course au chater qu'il va porter à Ali-Capi. Toutes les fois qu'il retourne, les courtisanes viennent l'essuyer et lui font caresse, et pendant toutes ces courses il ne mange rien, parce que cela l'empêcherait de marcher, mais de temps en temps il boit du sorbet. Quand il s'est bien acquitté de ses douze courses, que l'on compte le soir par les douze flèches qu'il a apportées, il est reçu à la maîtrise par l'aveu des principaux valets de pied du roi qui ont le commandement sur tous les autres, et qu'il a priés de favoriser sa réception. Les kans ou gouverneurs des grandes provinces font courir de même leurs chaters dans les lieux de leur résidence et avec la même cérémonie, et chacun leur fait des présents comme à Ispahan, ce qui monte quelquefois à une assez grosse somme, dont ils font part, comme j'ai dit, à leurs camarades<sup>8</sup>.

La forteresse d'Ispahan n'est pas une pièce fort remarquable. Elle joint la muraille de la ville du côté du midi et est deux fois plus longue que large, sans nulle défense que de quelques méchantes tour rondes toutes de terre, de même que tout le corps de la place. C'est où le roi tient toutes les raretés qu'il a achetées, ou qu'il a reçues en présent des gouverneurs des provinces et des étrangers ; car, pour ce qui est de son trésor, je crois qu'il consiste principalement en la vaisselle d'or qu'il tient dans son palais pour son service. Devant la forteresse, il y a un grand champ que l'on laboure et où on sème du riz et d'autres grains, et la maison des Capucins n'est guère éloignée de ce lieu-là.

Tout Ispahan en général, à la réserve du grand Meydan et de quelques bazars qui sont des rues vou-

---

8. Chardin donne un récit plus long et plus complet de cette cérémonie.

tées où se tiennent les marchands, ressemble plutôt à un grand village qu'à une ville. Les maisons sont écartées les unes des autres, ayant chacune son jardin assez mal entretenu où il n'y a le plus souvent qu'un méchant arbre. Bien loin, comme j'ai dit, que les rues soient tirées à droite ligne, elles vont en serpentant, une maison avançant sur l'autre, ce qui est tout à fait désagréable à la vue. Il est vrai que l'on commence depuis quelques années à mieux bâtir, mais c'est hors de la ville ; car ceux qui ont le moyen de faire bâtir ont aussi le moyen d'entretenir des chevaux pour venir à Ispahan ; et, pour ce qui est des femmes, il leur est indifférent d'être dans la ville ou hors de la ville, puisqu'elles ne sortent que fort rarement de la maison et qu'elles ne vont jamais à pied.

Le Meydan ou la grande place d'Ispahan est un ouvrage du grand Cha-Abas, et il ne l'aurait pas fait faire si un prince de la race des anciens rois de Perse lui eût voulu céder le vieux Meydan avec la maison qui l'accompagne et plusieurs droits qui en dépendaient. C'est ce refus qui fit prendre à Cha-Abas le dessein d'une nouvelle place pour y attirer les marchands et ruiner la maison de ce prince, en désertant ce quartier de la ville qui est maintenant moins habité. Ce n'est pas loin de ce vieux Meydan que les Augustins d'un côté et les Carmes de l'autre ont leurs maisons, et les juifs sont aussi dans le même voisinage. Il y a encore deux côtés de ce Meydan en leur entier, et sous les portiques il n'y a que des gens qui vendent du fruit et autres sortes de vivres. Les deux autres côtés sont comme en ruine, mais quand tout était en bon état, il était aussi beau que le nouveau ; et il y a de quoi s'étonner que le prince qui le fit bâtir ne choisît pas la place que Cha-Abas prit pour le sien, comme étant beaucoup plus proche de la rivière d'où l'on tire de grandes commodités.

Le grand Meydan est donc une place d'environ sept cents pas de long et de deux à trois cents de large<sup>9</sup>,

---

9. La place mesure 520 mètres sur 180.

de sorte qu'elle a beaucoup plus de longueur que de largeur. Elle est bâtie des quatre côtés et est assise dans sa longueur du septentrion au midi. Il y a des portiques tout autour, et au-dessus des terrasses, le long desquelles du côté de la ville il y a de petites chambres de neuf ou dix pieds de haut et qui dépérissent fort, n'ayant été bâties que de ces briques cuites au soleil. Elles sont occupées pour la plus grande partie par les plus infâmes courtisanes de la ville. A quelques pas des portiques, il y a un canal revêtu de pierre, mais mal entretenu, qui règne tout à l'entour de la place ; et Cha-Abas fit planter des arbres d'espace en espace, mais ils dépérissent de jour en jour, et quand il en meurt un, on néglige d'en mettre un autre à la place. Le canal, où beaucoup de pierres viennent à manquer, n'est pas toujours aussi bien rempli d'eau, et celle qui y croupit en été rend une puanteur fort incommode.

Il y a au milieu de la place un grand arbre ou mât planté, comme ceux que nous plantons en Europe pour exercer le peuple à tirer à l'oiseau, et c'est aussi à peu près pour un semblable exercice. Quand le roi veut tirer, on met au haut de l'arbre une coupe d'or, et c'est avec la flèche qu'on la doit abattre. Il faut pour cela courir à bride abattue, et il n'est pas permis de tirer qu'après avoir passé l'arbre en se renversant sur la croupe du cheval ; ce qui est encore un reste de l'ancienne coutume des Parthes qui tuaient leurs ennemis en fuyant. La coupe d'or est pour celui qui l'abat, et j'ai vu Cha-Sefi, aïeul du roi qui règne présentement, en cinq courses qu'il fit, abattre trois de ces coupes.

De cet arbre qui est au milieu de la place jusqu'à la grande mosquée, c'est où l'on vend le bois et le charbon. Du même arbre jusqu'à l'horloge qui est au côté du nord, on ne voit que des vendeurs de vieilles ferrailles, de vieux harnais de chevaux, de vieux tapis et d'autres vieilles nippes comme nos friperies. De cet arbre enfin jusqu'à une autre mosquée qui est au midi vis-à-vis de l'horloge, c'est l'endroit où l'on vend

des poules et des pigeons. Le reste de la place du côté du palais est toujours net et sans aucune boutique, parce que le plus souvent le roi sort vers le soir pour avoir le plaisir de voir combattre des lions, des ours, des taureaux, des béliers, des coqs et autres sortes d'animaux qu'on amène en cette place. Le peuple d'Ispahan, comme en plusieurs autres villes, est divisé en deux partis, l'un qui s'appelle Hedari, et l'autre Namet-laï, et dans tous ces combats d'animaux il se fait entre les deux partis des gageures considérables. Le roi, qui demeure neutre, fait donner au maître de l'animal qui a eu le dessus tantôt cinq tomans et tantôt dix, et quelquefois jusqu'à vingt, et celui qui a gagné la gageure lui fait aussi présent de quelque chose. Ils ont aussi un jeu à rompre des œufs en les frappant par la pointe l'un contre l'autre, et il y a de ces œufs qui valent jusqu'à trois ou quatre écus. Les poules qui les font sont d'une contrée qu'on appelle Sausevare, environ à cent lieues d'Ispahan vers la province de Karason <sup>10</sup>, et il y a des coqs de ce pays-là qui sont beaucoup plus beaux et plus puissants que les coqs ordinaires et qui coûtent cent écus. Des bateleurs viennent aussi les après-dîners dresser leurs théâtres au Meydan, et vers le soir les joueurs de marionnettes entourent de toile une place en carré et, au travers d'une autre toile fort fine, font paraître leurs marionnettes qui ne sont que des ombres qui font mille plaisantes postures. Quand le jeu est fini, ils viennent demander quelque chose aux assistants, et chacun leur donne ce qu'il lui plaît. Tous les vendredis qui sont comme des jours de marché, tout le Meydan est rempli de peuple, et les paysans y apportent tout ce qui se travaille dans les villages, comme des portes et des fenêtres prêtes à pendre, des châssis, des cadenas et autres choses de cette nature. C'est aussi en ces jours-là qu'on y vend des chevaux, des chameaux, des mulets, et des ânes, ce qui y amène beaucoup de monde de tous les côtés.

---

10. Sabzevar dans le Khorasan.



Du côté du couchant où est la porte du palais du roi et la porte d'Ali, on voit rangées entre les portiques et le canal environ soixante et dix pièces de canons grands et petits sur leurs affûts. Ce sont les canons que le grand Cha-Abas fit venir d'Ormus avec l'horloge du Meydan dont je parlerai bientôt, après qu'il se fut rendu maître de cette ville, et les Anglais devaient en avoir leur part, puisqu'ils l'avaient aidé à la prendre et qu'il n'en serait pas venu à bout sans leur secours.

Voici maintenant ce que contiennent les bâtiments qui enferment cette grande place, et, pour conduire le lecteur d'un quartier à l'autre, je commencerai par la face du midi. Depuis le coin de cette face qui touche celle du levant jusqu'à une mosquée qui est au milieu <sup>11</sup>, ce sont toutes boutiques de selliers et, depuis la mosquée jusqu'à l'autre coin qui touche la face du couchant, c'est le quartier des libraires et relieurs et des bahutiers. Au milieu de cette face du midi, il y a un grand portail avec une tour de chaque côté, lequel donne passage à une mosquée dont la porte est toute couverte de lames d'argent, et c'est assurément la plus belle porte et la plus belle entrée de toutes les mosquées de la Perse.

A l'autre bout de la même face où elle joint celle du couchant, il y a un grand portail par où l'on se rend à une fausse porte du palais du roi, joignant laquelle, dès qu'on est entré, on trouve l'appartement du grand trésorier qui est un eunuque blanc, et qui, ayant les clefs de la chambre du Trésor où l'on tient les sacs d'argent, a soin de payer tout ce que le roi ordonne. C'est par cette fausse porte qu'on fait entrer tous les vivres pour la maison du roi, et qu'on se rend aux offices qui forment une grande cour, dont un des côtés est pour les manufactures des tapis d'or et de soie et des brocarts d'or que le roi entretient pour son service. C'est dans ce même enclos que des Francs qui sont aux gages de Sa Majesté, et qui

---

11. La mosquée Chah bâtie entre 1611 et 1629.

demeurent à Zulpha, viennent travailler le jour, comme aussi quelques autres excellents ouvriers qui ont quelque science particulière.

La face du couchant qui fait l'une des deux longueurs du Meydan est disposée de cette manière. Depuis l'angle du midi qui touche le quartier des bahutiers jusqu'au palais du roi, ce ne sont que quincailliers qui vendent de toutes sortes de menues marchandises de Nuremberg et de Venise.

Pour ce qui est du palais du roi, je ne puis en faire une belle description, parce qu'il n'y a aucune beauté ni dans les bâtimens ni dans les jardins. Je crois avoir été aussi avant qu'on y peut aller toutes les fois que j'ai été appelé auprès de Sa Majesté ; mais, à la réserve des quatre salons qu'on appelle divans, il n'a rien paru à mes yeux que quelques petites galeries basses et étroites où deux hommes ont de la peine à aller de front. J'ai dépeint ailleurs deux de ces divans, l'un qui s'avance sur le Meydan à côté de la porte du palais, et un autre au-dedans où il reçoit les ambassadeurs ; les deux autres sont à peu près de la même structure, mais plus petits, dans l'un desquels j'eus audience du roi avec le calaate<sup>12</sup> dont il m'avait honoré.

Depuis la porte du palais du roi jusqu'à celle d'Ali, appelée Ali-Capi, ce sont des orfèvres, des lapidaires et des graveurs de cachets de pierre. Cette porte d'Ali est toute simple et sans ornement et elle donne passage dans une grande allée, au bout de laquelle est une autre porte dont le seuil est une pierre ronde pour laquelle les Persans ont un grand respect. C'est proprement cette porte que l'on appelle la porte d'Ali, et la cour qui est au-delà est un asile inviolable pour tout criminel qui s'y peut sauver.

Entre la porte d'Ali et l'autre angle de la même face du couchant, il y a une grande porte qui donne entrée dans un bazar où tous les Arméniens qui demeurent à Zulpha ont leurs boutiques, et où ils

---

12. La robe d'honneur.

vendent de toutes sortes de draps qu'ils apportent de l'Europe, comme draps d'Angleterre et de Hollande et draps d'écarlate de Venise, avec quelques autres marchandises rares pour la Perse.

Au bout de ce bazar où sont les Arméniens, on entre dans un grand carvansera à double étage que la mère de Cha-Abas II a fait bâtir. Il y a, au milieu, un grand bassin et, aux quatre coins, quatre grandes portes par où l'on entre dans quatre autres Carvanseras. Je veux bien donner ici en passant un bon avis à ceux qui iront à l'avenir pour négocier en Perse. S'ils n'ont pas de grosse marchandises, ils ne doivent pas prendre des chambres basses qui sont trois fois plus chères que celles de dessus, parce que les marchands qui ont plusieurs gros ballots recherchent celles d'en bas pour n'avoir pas la peine de faire porter en haut leurs marchandises. D'ailleurs, les chambres où le soleil donne le plus, et où il entre par conséquent plus de chaleur en été, sont celles qui coûtent le moins de louage. Ce n'est pas que toutes les chambres des carvanseras ne soient taxées par le roi à un même prix ; mais le concierge qui songe à son profit fait accroire au marchand que les chambres qu'il demande sont déjà louées, particulièrement celles des coins qui sont les plus grandes et les plus commodes. Ainsi un marchand qui veut demeurer un an à Ispahan pour ses affaires, avant que d'avoir la clef d'une bonne chambre, est quelquefois obligé de faire présent au concierge d'un toman ou deux selon la qualité de la chambre qu'il lui demande. Sans cet artifice du concierge, le louage des chambres ne se ferait pas cher, et la chose, comme j'ai dit, est taxée par le roi. Ce qu'il y a de bon dans ces carvanseras est qu'on y est plus en sûreté que dans des maisons particulières, parce que s'il arrivait qu'une pièce de marchandise fût dérobée, ou qu'un homme qui achète à crédit fût banqueroute au marchand, le concierge doit répondre de l'un et de l'autre. Mais aussi il faut que le marchand donne deux pour cent de tout ce qu'il vend, et quand un marché est fait, on va trouver le concierge

qui couche dans son livre tant la marchandise que les noms du vendeur et de l'acheteur. Comme c'est au concierge à répondre du dernier, s'il ne le connaît pas bien, il va s'informer s'il est solvable et, au cas que cela ne se trouve pas, le marchand pour sauver les deux pour cent s'entend avec l'acheteur et tâche de faire sortir sa marchandise à l'insu du concierge en donnant quelque chose à un de ses commis qui ferme les yeux. Mais aussi, s'il arrive que l'acheteur fasse banqueroute, le marchand n'ose s'en plaindre, parce que la chose n'est pas écrite dans le livre du roi et qu'il a fraudé ses droits. Je parle de ceci comme savant ; car, ayant négocié plusieurs fois avec un homme qui m'avait toujours très bien payé et qu'on estimait fort riche, et dans la dernière affaire que je fis avec lui de soixante-sept tomans, ayant négligé d'en avertir le concierge, je perdis ma somme sans ressource, parce que la fantaisie prit à mon débiteur de me la nier sur ce qu'elle n'était pas écrite sur le livre du roi, ce qui tient lieu de promesse dont le paiement est assuré. Car quand le terme est échu, si le débiteur n'apporte pas de l'argent, c'est au concierge à l'aller chercher, et s'il ne satisfait pas à ce qu'il doit, on lui fait donner tous les jours des coups de bâton sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il paie.

Pour ce qui est de la sûreté des bazars, elle est aussi assez grande et les marchands ferment le soir leurs boutiques légèrement, parce que toute la nuit ils sont bien gardés dedans et dehors. Quant aux petites boutiques qui sont dans le Meydan, chacun serre le soir sa marchandise dans des coffres fermés à cadenas et on les range tous à un endroit de la place ; mais pour de grosses marchandises, comme des tentes, des cordres et autres choses qui tiennent beaucoup de place, on ne fait qu'étendre dessus une grande toile attachée à des bâtons plantés en terre ; car il y a aussi toute la nuit des gardes dans le Meydan. Je reviens à cette place, et il faut en achever la description.

Entre la porte d'Ali et celle qui conduit au bazar

où les Arméniens ont leurs boutiques, c'est où se tiennent les ouvriers en cuir de Russie, qui ont de petites outres que l'on met sous le ventre du cheval, de petits seaux et autres choses qui servent à l'équipage d'un cavalier, comme aussi les faiseurs d'arcs et de flèches et les fournisseurs. De cette dernière porte jusqu'au bout de la galerie, ce sont des boutiques de droguistes et d'épiciers.

A l'angle des deux faces du couchant et du septentrion, il y a une porte qui donne entrée dans un grand bazar, où se tiennent les marchands qui vendent des robes, des chemises, des caleçons, des bas et autres choses de cette nature. On y vend aussi des souliers de chagrin pour homme et pour femme ; et cette sorte de souliers ne se porte que par des gens qui sont au-dessus du commun.

De ce bazar, on passe à un autre qui est plus grand, et dont la quatrième partie est pleine d'ouvriers en cuivre qui font des pots, des plats, des assiettes et autres ustensiles de ménage ; et il y a aussi des tailleurs de limes et des faiseurs de lames de scie. Le reste de ce grand bazar est occupé par des teinturiers de toiles ; et, au bout du bazar, il y a un très beau carvansera où sont tous les marchands qui vendent le musc, les cuirs de Russie et les fourrures.

J'ai remarqué ailleurs que le roi tire un grand revenu des bazars et des carvanseras qu'il a fait bâtir, et que ce revenu est particulièrement affecté pour sa bouche et l'entretien ordinaire de sa maison. Car, la loi de Mahomet défendant aux princes de charger le peuple par des douanes, des taxes ou des impôts, ils ne croient pas que l'argent qui en revient soit bien légitime pour l'employer aux usages de la vie, et ils feraient scrupule de s'en servir pour leur bouche dans l'opinion qu'ils ont que les viandes ne leur profiteraient pas. C'est aussi en vertu de cette défense de Mahomet que les marchands se licencient autant qu'ils peuvent à passer les douanes sans payer, ne croyant pas offenser le prince puisqu'ils ne pêchent point contre la loi ; d'autant plus que s'il fallait satisfaire à tous

les droits, les marchandises monteraient si haut que cela romprait le cours du commerce. Le revenu des carvanseras, des bazars et des jardins ne suffirait peut-être pas pour la cuisine du roi ; mais il faut remarquer que les kans ou gouverneurs de province ont soin de l'entretenir tour à tour chacun sa semaine, et que de la sorte il ne sort point pour cela de l'argent du trésor.

Je viens à la face du Meydan qui est vers le nord. On a fait sous les portiques des séparations pour des chambres qui donnent sur la place, et où l'on va fumer le tabac et boire le café. Les bancs de ces chambres sont faits en amphithéâtres, et au milieu de chacune il y a un bassin plein d'eau courante, qui sert à remplir la pipe d'eau quand la fumée du tabac en a rendu la couleur désagréable. Tous les Persans qui sont un peu à leur aise ne manquent pas de se rendre tous les jours dans ces lieux-là entre sept et huit heures du matin, et on leur présente d'abord la pipe avec une tasse de café. Mais le grand Cha-Abas, qui était un prince de beaucoup d'esprit, voyant que ces chambres étaient autant de lieux d'assemblée pour s'entretenir des affaires d'Etat, ce qui ne lui plaisait pas, pour rompre le cours à de petites cabales qui en pouvaient naître, il s'avisa de cet artifice. Il ordonna qu'un moullah irait tous les matins dans chaque chambre avant que personne y vînt, et qu'il entretiendrait ces preneurs de tabac et de café tantôt de quelque point de la loi, tantôt d'histoires et de poésie. Cette coutume, dont j'ai fait mention ailleurs, s'observe encore aujourd'hui, et après que deux ou trois heures se sont passées dans cet exercice, le moullah se levant crie à tous ceux de la chambre : « A la bonne heure, que chacun se retire et qu'il aille à ses affaires. » Chacun sort incontinent à l'exhortation du moullah, qui a reçu auparavant quelque petite libéralité de la compagnie.

Au milieu de cette face du nord, il y a un grand portail, au-dessus duquel est une horloge que Cha-Abas fit apporter d'Ormus quand il prit cette ville

sur les Portugais<sup>13</sup>. Mais cette horloge est une pièce fort inutile, parce qu'elle ne va point et qu'il n'y a pas grande apparence qu'on la remette en état. Une grande galerie règne tout autour et est ouverte de tous côtés, n'ayant qu'un simple couvert soutenu par des colonnes. C'est sur cette galerie, ou ce balcon si on l'aime mieux, où, tous les soirs quand le soleil se couche et à minuit, il se fait un concert de trompettes et de timbales qui se font entendre par toute la ville. Pour dire la chose comme elle est, ce n'est pas une musique fort agréable, et une oreille délicate s'en divertirait fort mal. En quelques endroits de cette galerie, on a ménagé de petites chambres où demeurent les principaux du concert. Dans toutes les villes où des kans font leur résidence, et non pas en d'autres, on a le privilège d'une même fanfare de timbales et de trompettes.

De côté et d'autre de ce portail qui est sous l'horloge, il y a cinq ou six bancs de joailliers qui y étalent quelques rubis et quelques perles, des émeraudes, des grenats et des turquoises, qui ne sont pas de grande valeur. Chaque espèce est mise à part dans un petit plat, et tout le banc est couvert d'un rets de soie au travers duquel on voit les pierres, afin qu'on n'en puisse dérober.

Vis-à-vis du même portail en allant vers la face du midi, on trouve deux bornes hautes de cinq ou six pieds et éloignées l'une de l'autre de sept ou huit. C'est pour le jeu de mail à cheval, et il faut en courant frapper la boule et la faire passer entre les deux bornes.

De ce portail, on entre dans un enclos qui ressemble fort à celui de la foire Saint-Germain, et c'est où se tiennent les marchands de brocarts d'or et d'argent et d'autres riches étoffes, comme aussi les marchands de toiles fines<sup>14</sup>.

---

13. Voir le chapitre XI du cinquième livre.

14. Le bazar d'Ispahan.

Le quatrième côté du Meydan qui est au levant, et qui répond à l'autre grande face où est la maison du roi, est disposé de cette manière. On voit au milieu une mosquée dont le dôme est couvert de terre cuite, et tant le dôme que le portail, qui est fort haut, tout est vernissé. On y monte par neuf ou dix marches, et elle a en face la porte d'Ali qui est de l'autre côté de la place<sup>15</sup>. Du bout de ces portiques qui touche le côté du nord jusqu'à la mosquée, ce sont tous marchands de soie à coudre tant ronde que plate et de plusieurs menus ouvrages de soie, comme de rubans, de lacets, de jarretières et d'autres choses de cette nature. De la mosquée jusqu'à l'autre bout, ce sont toutes sortes de tourneurs en bois qui ne font guère autre chose que des berceaux d'enfants et des rouets. Il y a aussi des batteurs de coton dont ils font des couvertures piquées. Au-dehors des *portiques*, il n'y a que des forgerons pour des faux, des marteaux, des tenailles, des clous et d'autres choses semblables, avec quelques couteliers.

Voilà tout ce qui se peut recueillir de plus particulier tant de la ville d'Isphahan que de cette grande place, dont quelques-uns ont peut-être fait de plus belles peintures, soit par le discours, soit par le burin. Mais le papier qui souffre tout représente ordinairement les choses plus belles qu'elles ne sont en effet, et les peintres sont accoutumés de flatter, ce qui est fort éloigné de mon génie. J'ai dit les choses comme elles sont ; et je les ai vues plus souvent et plus longtemps qu'aucun Franc qui soit passé en Asie, ayant fait six voyages en Perse pendant l'espace de quarante ans.

---

15. La mosquée du cheikh Lutfoullah, beau-père de Chah Abbas le Grand, commencée en 1603 et terminée en 1618.



DE ZULPHA, PETITE VILLE QUI N'EST SÉPARÉE  
D'ISPAHAN QUE PAR LA RIVIÈRE DE SENDERU

Zulpha, que d'autres appellent Julfa et Giolfa, chacun suivant dans ces noms étrangers de villes, de provinces et de rivières l'orthographe qui lui semble la meilleure, est éloignée d'Ispahan vers le midi d'une demi-heure de chemin d'un homme de pied, et la rivière de Senderu <sup>1</sup> passe à peu près dans une distance égale entre les deux villes. Le chemin qui mène de l'une à l'autre est ce qu'il y a de plus beau à Ispahan et dans tout le reste de la Perse, mais il ne passerait pas pour extraordinaire en France, où nous avons plusieurs avenues de maisons particulières qui surpassent en beauté celle dont je vais faire la description. C'est une allée de plus de quinze cents pas de long et de soixante-dix ou quatre-vingts de large, coupée presque également par la rivière, sur laquelle il y a en cet endroit-là un très beau pont dont je parlerai plus bas. Elle commence par un pavillon d'environ quarante pieds en carré, qui joint le derrière du palais du roi et qui est à double étage, percé en haut et en bas de plusieurs grandes fenêtres fermées par des

---

1. Zayendé-roud ou Zendé-roud.

treillis de bois artistement travaillés. Il n'y a que le roi et sa maison qui entrent par là dans cette allée ; car ceux qui sortent d'Ispahan pour aller à Zulpha, ou en d'autres lieux au-delà de la rivière, se rendent dans l'allée par une porte de la ville qui touche le pavillon. Voici en peu de mots quelle est la disposition de cette allée que l'on appelle la rue de Tcharbag, c'est-à-dire des quatre jardins

Un canal règne le long de l'allée depuis le pavillon, d'où sort un ruisseau qui le remplit jusqu'au grand pont. Les deux bords du canal qui sont de pierre de taille, et larges de deux ou trois pieds, font un chemin que les passants peuvent prendre, et qu'ils prennent quelquefois ; car le chemin ordinaire, tant pour les gens de pied que pour les chevaux, est de côté et d'autre de l'allée, depuis les arbres qui sont plantés en droite ligne jusqu'aux murailles des jardins du roi qui ferment l'allée des deux côtés. C'est un chemin relevé de pierre de taille, et de quatre pieds de large ou environ. Il n'y a qu'un rang d'arbres de chaque côté, et ce sont des arbres fort droits et fort hauts, appelés *tchinars*, qui n'ont au haut qu'une grosse touffe. L'espace qui est entre le canal et les arbres n'est point pavé et il est laissé en champ que l'on sème quelquefois. Environ à deux cents pas du grand pavillon, le ruisseau tombe dans un bassin de trente ou trente-cinq pieds de diamètre, et en cet endroit comme en d'autres qui sont plus bas, et où il y a aussi d'autres bassins, l'allée est croisée par un chemin pavé et relevé comme les autres, et de dix ou douze pieds de large. A main gauche de ce premier bassin, il y a un pavillon à peu près de même grandeur et de même structure que celui qui est au commencement de l'allée, et c'est où dans une salle basse et voûtée, au milieu de laquelle il y a un bassin d'eau, on va prendre le café. De ce pavillon jusqu'au pont, l'allée prend de la pente et l'eau fait quelques cascades

Tous les jardins qui sont de côté et d'autre de l'allée deçà et delà le pont appartiennent au roi. Mais il ne faut pas s'imaginer que ces jardins, ni celui de

Hezardgerib<sup>2</sup> qui est le plus beau de toute la Perse, soient enjolivés et entretenus comme ceux que nous avons en Europe. Car on n'y voit point de beaux parterres, ni d'allées de charmes, ni d'autres embellissements qui sont si ordinaires en France et en Italie. On y laisse croître l'herbe en bien des endroits et on se contente d'avoir un grand nombre d'arbres fruitiers et de ces grands arbres touffus par le haut plantés à la ligne, ce qui fait toute la décoration des jardins de Perse.

Des deux côtés des murailles des jardins qui ferment l'allée, on voit dans de justes intervalles des portes assez bien enjolivées, et au-dessus de chacune un petit salon. Presque au milieu de l'allée, entre le grand pavillon où elle commence et le pont, il y a à gauche une maison de dervis à qui le roi a donné un de ses jardins pour y bâtir. Ils y gardent quelques reliques d'Ali ou de quelque autre prophète, et on les voit en passant sous une voûte devant laquelle les Persans font une profonde inclination. Ces dervis viennent tous les jours sur les trois ou quatre heures après midi dans les bazars d'Ispahan, prenant chacun son quartier, et un vieux avec un jeune. Ils vont d'une boutique à l'autre et instruisent le peuple sur quelque point de la loi, le jeune dervis répondant par intervalle au vieux qui fait comme l'office de prédicateur. Ils n'ont pour tout habit que deux peaux de mouton ou de bouc qui leur pendent devant et derrière, avec une grande ceinture de cuir large de quatre ou cinq doigts et garnie de plusieurs grosses plaques de laiton. Ils ont une autre peau de mouton sur les épaules, laquelle ils attachent par devant sous le menton ; et leur coiffure est une autre petite peau d'agneau en forme de bonnet, à laquelle ils laissent les pieds qui leur viennent pendre sur le cou et sur les joues. Ils ont une grosse massue à la main, et c'est à peu près

---

2. Jardin situé au sud de Djoulfa, dans le prolongement de Tchahar-Bagh. Déjà en ruine vers 1850, il a aujourd'hui disparu en laissant son nom à un quartier d'Ispahan.

comme les peintres nous représentent saint Jean-Baptiste dans le désert. Ces dervis fourrent entre leur ceinture et la peau qui les couvre quelques méchantes fleurs selon la saison et, au défaut de fleurs, plusieurs sortes d'herbes, que tant le vieux dervis que le jeune après leur exhortation donnent aux marchands et aux artisans, de qui ils reçoivent en même temps quelque aumône. Vers le soir, ils se retirent à leur maison, et j'oubliais de dire qu'ils tiennent toujours devant la porte un grand vaisseau plein d'eau avec plusieurs petits pots, et en été de la glace, tous les passants qui ont soif pouvant aller boire en ce lieu-là sans qu'on leur demande rien.

La rivière de Senderu, qui de même que toutes les autres rivières de Perse, à la réserve de l'Aras, ne porte point de bateau, est d'un grand secours à Ispahan. Derrière les montagnes du midi, au-delà de Zulpha, il y a une autre rivière appelée Abkuren<sup>3</sup>, laquelle, à cinq ou six lieues au-dessus d'Ispahan, s'approche de Senderu d'une lieue et demie ou environ. Chabab I<sup>er</sup> du nom essaya de les joindre et de faire sauter quelques roches qui s'opposaient à son dessein ; mais, n'en ayant pu venir à bout, ses successeurs n'ont pas continué l'entreprise, et il eut fallu pour cela l'industrie de quelque habile ingénieur de notre Europe. Si la chose s'était pu faire, la campagne d'Ispahan en aurait reçu un grand bénéfice et serait devenue un des plus fertiles et plus délicieux pays de la terre, au lieu que cette rivière devient inutile, allant courir par des lieux arides et des campagnes de sel<sup>4</sup>. Pour ce qui est de la rivière de Senderu, elle se déborde quelquefois en hiver, mais en été elle a très peu d'eau, et le plus souvent on la passe à gué plutôt que de la passer sur les ponts. A trois ou quatre lieues au-dessus d'Ispahan, on la détourne par plusieurs canaux pour arroser les terres et les jardins, qui sans cela ne produiraient rien. Il y a bien des puits en

---

3. La rivière de Karun.

4. L'entreprise ici décrite a été finalement réalisée en 1954.

beaucoup de lieux ; mais, outre qu'ils ne peuvent pas fournir la grande quantité d'eau qui est nécessaire, l'eau de la rivière est beaucoup meilleure, à cause des terres grasses par où elle passe. Mais il faut remarquer que tous ces canaux ne retournent pas à la rivière mais qu'ils se vont perdre dans la campagne ; de sorte que cette rivière d'Ispahan, étant déjà fort diminuée quand elle arrive à la ville, est enfin réduite, à force d'être coupée, à un petit ruisseau qui à dix ou douze lieues d'Ispahan se va perdre entièrement dans des marais. Cette disette d'eau, qui est générale dans toute la Perse, est cause qu'elle est dispensée avec un ménage extraordinaire et que l'on l'achète fort chèrement. Aussi la charge d'intendant des eaux, dont il revient un profit considérable aux coffres du roi, est une des plus belles de la cour et des plus briguées, celui qui veut l'obtenir étant obligé de faire de grands présents. Pour ne rien dire sur ce sujet que de l'ordre qui s'observe à Ispahan et à Zulpha, il faut remarquer que chaque jardin est taxé plus ou moins selon sa grandeur pour avoir l'eau une fois la semaine, et qu'on donne de même l'eau tour à tour en certains quartiers qui en ont besoin, chaque maison ou jardin ayant son canal particulier par où l'on dérive l'eau des grands canaux. Mais il se faut bien garder d'entreprendre de faire venir l'eau dans ce canal particulier hors de son rang et du temps qu'il est permis ; car si la chose était sue, on n'en serait pas quitte pour une légère amende. J'ai connu deux Francs qui, pour avoir osé prendre la nuit de l'eau avant que leur tour fût venu, auraient couru risque de perdre leur terre qui aurait été confisquée sans une bonté particulière que le roi a pour les Francs, et surtout pour les Français ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne leur en coutât à chacun une bonne somme. Voilà toutes les observations que j'avais à faire au sujet de la rivière d'Ispahan ; il est temps de la passer pour voir l'autre moitié de l'allée, avec le jardin de Hezardgerib qui est au bout, et pour aller à Zulpha.

Quatre ponts, environ à un quart de lieue de distance l'un de l'autre, traversent la rivière de Senderu à Ispa-

han. Celui qui coupe l'allée porte le nom d'Alyverdy-Kan qui l'a fait bâtir et s'appelle aussi le pont de Zulpha<sup>5</sup>. Il est bâti de bonne brique liée avec des pierres de taille et est tout uni, le milieu n'étant pas plus élevé que les deux bouts. Il n'a guère moins de trois cent cinquante pas de long et vingt de large et il est soutenu de quantité de petites arches de pierre qui sont fort basses. Il a de chaque côté une galerie large de huit ou neuf pieds, et qui va de bout en bout. Plusieurs arcades de vingt-cinq ou trente pieds de haut soutiennent la plate-forme dont elle est couverte, et ceux qui veulent être plus à l'air quand la chaleur n'est pas grande peuvent passer par-dessus. Le passage le plus ordinaire est sous les galeries qui tiennent lieu de parapet, et qui ont plusieurs ouvertures sur la rivière dont elles reçoivent de la fraîcheur. Elles sont fort élevées par-dessus le rez-de-chaussée du pont, et on y monte par des escaliers aisés, le milieu du pont qui n'a qu'environ vingt-cinq pieds de large étant pour les chariots et les voitures. Il y a encore un autre passage quand l'eau est basse en été, et qui est fort agréable pour sa fraîcheur. C'est un petit chemin qui touche le fond de la rivière, où il y a des pierres disposées afin qu'on puisse passer sans mouiller le pied. Il traverse toutes les arches d'un bout du pont à l'autre par une porte que l'on a faite à chacune, et l'on y descend de dessus le pont par un petit escalier que l'on a pris dans les épaisseurs. Il y en a un de même de chaque côté du pont pour monter sur la plate-forme de la galerie, qui a plus de deux toises de large avec ses garde-fous de côté et d'autre. Ainsi il y a six passages sur ce pont, un par le milieu, quatre aux deux côtés, qui sont les deux galeries et leurs plates-formes, et le petit chemin qui perce les arches. Ce pont est véritablement un fort bel ouvrage, et pour mieux dire le seul bel ouvrage de la

---

5. Allahverdi Khan, commandant en chef des forces safavides de 1598 à 1613. Le pont, qui est terminé en 1620, est aujourd'hui connu sous le nom de Siyosé Pol, le pont aux trente-trois arches.

Perse ; mais il s'en faut beaucoup qu'il ne soit aussi solidement bâti que le Pont-Neuf de Paris.

Il y a encore trois autres ponts sur cette rivière, un au-dessus du pont de Zulpha et deux au-dessous. Ce premier des trois est fort simplement bâti, mais très commode pour les Arméniens de Zulpha<sup>6</sup>, quand ils vont à leur négoce du côté du couchant, et à leur retour, en coupant droit par ce pont, au lieu qu'il leur faudrait faire un grand cercle en passant sur l'autre et en traversant tout Ispahan.

Le premier des deux autres ponts qui sont au-dessous du pont de Zulpha fut bâti par Cha-Abas II, père du roi qui règne présentement<sup>7</sup>. Il est à peu près de même structure, mais il a une beauté particulière que l'autre n'a pas, et c'est une place en hexagone qui est au milieu du pont, avec une belle cascade qu'on fait faire à la rivière en cet endroit-là. Il y a, aux deux avenues de ce pont, deux belles maisons qui appartiennent au roi et, la rivière n'ayant point de plus beau lit qu'en ce lieu-là où elle se trouve assez profonde, c'est en partie ce qui porta Cha-Abas à y faire bâtir un pont. Ce fut aussi en partie à l'occasion des Gaures qui ont leur quartier au-delà de la rivière, afin qu'ils ne passassent plus dans la grande allée de Tcharbag, et qu'en sortant d'Ispahan ils pussent couper court et se rendre chez eux en moins de temps. Ce quartier des Gaures n'est que comme un gros village, dont les premières maisons sont peu éloignées de la rivière, et l'allée qui va d'Ispahan jusqu'à ce pont est plus longue et plus large que celle de Tcharbag, et plantée de même de chaque côté d'un beau rang d'arbres, mais sans canal au milieu.

J'ai dit qu'à chacune des deux avenues de ce pont des Gaures il y a une belle maison pour le divertissement du roi. Celle de deçà, qui est sur la gauche de la rivière du côté d'Ispahan, fut donnée par le grand

---

6. Le pont Marnân.

7. Construit en 1660 il est connu sous le nom de Pol-i Khadji (pont du pèlerin).

Cha-Abas aux Capucins. Dès qu'ils furent arrivés à Ispahan, ce prince les goûta et leur témoigna de la bienveillance. Il eut la curiosité de s'informer de leur manière de vie et leur demanda s'ils prenaient de l'argent. Les Capucins lui ayant dit qu'ils n'en maniaient point, qu'ils se contenteraient de peu de chose et ne vivaient que d'aumônes, et le roi jugeant que ses sujets ne leur en feraient pas beaucoup, il leur donna cette maison pour l'habiter avec les jardins qui en dépendent. Mais les Capucins n'y demeurent que peu de temps, la maison étant de trop grand entretien et trop éloignée de la ville. Cela leur était fort incommode quand il leur fallait aller l'hiver à Ispahan, et c'était la même incommodité pour quelques catholiques romains qui voulaient aller faire leurs dévotions à leur chapelle. C'est ce qui les obligea de quitter cette maison, et ils achetèrent celle où ils demeurent présentement de l'argent que le père Joseph de leur ordre leur fit tenir. Elle est très commode et bien bâtie, et c'est la mieux postée et la plus proche du palais du roi des quatre maisons de religieux francs qui se sont habitués tant à Ispahan que dans Zulpha.

Il y a enfin un autre vieux pont à un quart de lieue au-dessous du pont des Gaures, et c'est le chemin ordinaire que prennent ceux d'Ispahan pour aller à Schiras.

Je reviens à la grande allée de Tcharbag, qui continue encore, de la même manière que je l'ai dépeinte, plus de huit cents pas au-delà du pont de Zulpha jusqu'au jardin de Hezardgerib. Le ruisseau qui passe par le milieu de cette autre moitié de la grande allée vient de la même rivière qu'on a coupée, comme j'ai dit, trois ou quatre lieues au-dessus d'Ispahan. Quand on a marché environ quatre cents pas, on trouve une cascade qui tombe dans un bassin, et de côté et d'autre de la cascade il y a dix ou douze marches qu'il faut monter pour gagner le bout de l'allée. Elle a en face la maison qui est au-devant du grand jardin de Hezardgerib, c'est-à-dire de mille arpents, et cette maison consiste en un salon sur la porte avec quatre petites chambres aux quatre coins.



Pour ce qui est du jardin, il est beau pour la Perse, mais ce serait peu de chose en France et j'ai vu plusieurs jardins autour de Paris qui ont incomparablement plus de beauté. Si un Persan avait vu ceux de Versailles et d'autres maisons royales, il ne ferait plus d'estime de ce jardin de Hezardgerib, dont voici en peu de mots toute la beauté. Comme il a été pris sur la pente d'une colline, il est composé de seize terrasses soutenues par une muraille de six à sept pieds de haut. Toutes les fontaines n'ont qu'un petit filet d'eau, et ce qui se voit de plus raisonnable dans ce jardin est à la quatrième terrasse. C'est un grand bassin octogone de plus de cent vingt pieds de diamètre, autour duquel il y a dans des distances égales plusieurs petits tuyaux qui jettent de l'eau de la hauteur d'environ trois pieds, et on descend dans ce bassin par trois marches. Un canal de pierre règne au milieu de la principale allée qui vient aboutir au bâtiment, et ce canal est de la même largeur que celui de l'allée de Tcharbag, qui en reçoit l'eau et lui est en droite ligne. Au dixième étage, on trouve un autre bassin de même grandeur et de même forme que celui du quatrième ; et au dernier, qui termine la grande allée et la longueur du jardin, il y a un autre canal qui traverse toutes les allées, qui font comme la grande toute la longueur du jardin. On y voit enfin quelques salons ouverts de tous les côtés pour prendre le frais et quelques cascades et nappes d'eau le long du canal ; mais, pour des parterres, des allées de charmes et d'autres enjolivements de cette nature, il n'en faut point chercher, comme j'ai dit, ni au jardin de Hezardgerib ni en aucun autre de la Perse.

Après avoir marché environ cent pas au-delà du pont dans la grande allée de Tcharbag, on trouve à droite une rue entre de grandes murailles de jardins qui appartiennent au roi, et cette rue conduit à Zulpha qui n'est éloigné du pont que de deux ou trois portées de mousquet.

Zulpha est proprement une colonie d'Arméniens que le grand Cha-Abas avait tirés de Zulpha, ville d'Arménie, comme j'ai remarqué au premier livre, et c'est

d'où cette colonie a pris son nom. Elle s'est tellement accrue depuis qu'elle peut passer aujourd'hui pour une assez grande ville, ayant près de demi-lieue de long et étant large à peu près de la moitié. Il y a deux rues principales qui en font presque toute la longueur, l'une desquelles a de chaque côté une rangée de *tchinars*, dont le pied est rafraîchi par un petit canal d'eau, que les Arméniens conduisent dans leurs jardins selon l'ordre qui est établi pour les arroser ; la plupart des autres rues ont de même une rangée d'arbres et un canal. Et, pour ce qui est des maisons, elles sont généralement mieux bâties et plus riantes à Zulpha qu'à Ispahan. Voici en peu de mots l'histoire de l'établissement des Arméniens dans cette métropolitaine de la Perse, et c'est une des plus grandes marques de la bonne conduite de Cha-Abas I<sup>er</sup> du nom, qui par les armes et le commerce remit le royaume en sa première splendeur.

Après que Cha-Abas eut étendu ses conquêtes bien avant dans l'Arménie et que, pour ôter le moyen aux Turcs de la venir plus inquiéter de ce côté-là, il eut rendu toute la province comme déserte en faisant passer en Perse tous les Arméniens, tant de Zulpha que de Naksivan et des environs de Kars et d'Erivan jusqu'à Erzerom, il envoya ceux qu'il avait tirés de Zulpha à Ispahan et aux lieux circonvoisins, et la plupart des autres furent menés dans le Mazandran pour cultiver le pays, dont le mauvais air, comme j'ai dit ailleurs, les a faits presque tous périr ; de sorte que, de vingt-quatre mille qu'on y fit passer, à peine y en a-t-il aujourd'hui cinq ou six mille de reste. Quelques années après, Cha-Abas assigna aux Arméniens qu'il avait placés à Ispahan un quartier de l'autre côté de la rivière pour y habiter à l'avenir, et, ces premiers Arméniens ayant bien établi leur nouvelle colonie, d'autres à leur exemple sortirent de Tauris, d'Erivan et d'autres lieux et vinrent s'habituer à Zulpha. Le nombre des habitants de cette nouvelle ville s'est accru encore, depuis environ dix ou douze ans, par quelques autres chrétiens de diverses sectes, comme jacobites, cophites et nestoriens, qui demeuraient auparavant dans des faubourgs d'Ispahan.

Le roi voulut qu'ils eussent aussi leur quartier de l'autre côté de la rivière avec les Arméniens et, comme il ne se trouvait point de maisons pour les loger, il leur permit de prendre au-dessus de Zulpha vers le couchant d'hiver, en tirant le long de l'eau, autant de terre qu'il leur était nécessaire pour maisons et jardinages. Cha-Abas, en tirant les Arméniens de leur pays, ne leur fut pas si cruel que le vulgaire pourrait se l'imaginer ; car ils n'étaient tous que de pauvres laboureurs qui ne savaient alors ce que c'était du négoce, et qui dans une province frontière étaient souvent maltraités et des Turcs et des Persans. Depuis ce temps-là, plusieurs sont devenus riches comme je dirai plus bas, et les Arméniens de Zulpha n'ont pas lieu aujourd'hui de regretter le pays de leurs ancêtres. Pour savoir donc de quelle manière ils se sont avancés dans le commerce, il faut prendre la chose d'un peu plus loin.

Cha-Abas, qui avait un grand génie et était entreprenant, considérant que la Perse était un pays stérile où il y avait peu de négoce et par conséquent très peu d'argent, résolut d'envoyer des gens en Europe avec des soies crues de Perse pour savoir quel en serait le cours et attirer ainsi de l'argent dans son royaume. Il voulait se rendre maître de toute la soie de son pays et, en l'achetant de ses sujets au prix qu'il la taxait et qui était assez raisonnable, en retirer tout l'émolument pour ses facteurs. La pensée lui vint en même temps de rechercher l'amitié des premiers rois de l'Europe et de leur envoyer des ambassadeurs, afin de les engager dans ses intérêts contre le Turc. Il commença par le roi de France, et le premier ambassadeur qu'il fit passer en Europe fut le père Juste, capucin qu'il envoya à Henri le Grand<sup>8</sup>. Mais, malheureusement, il arriva à Paris quelques mois après la mort du roi et eut pour toute réponse que si le roi de Perse avait quelque

---

8. La première lettre envoyée par Chah Abbas I<sup>er</sup> à Henri IV, qui constitue en même temps le premier contact entre les Safevides et les rois de France, le fut par les bons soins de sir Anthony Sherley, envoyé de l'Angleterre à la Perse en 1598.

chose à faire avec la France, il fallait qu'il envoyât un nouvel ambassadeur à Louis XIII, ce qui n'a pas été fait.

Trois ou quatre ans après, Cha-Abas envoya un ambassadeur au roi d'Espagne, accompagné d'un autre Persan, marchand d'Ispahan, pour le regard du commerce, leur mettant entre les mains une quantité considérable de balles de soie. Il y avait en ce temps-là en Perse un augustin portugais qui était fort bien auprès du roi, et qui avait dessein de retourner en Espagne. Cha-Abas se servit de cette occasion et crut avoir trouvé un bon guide, avec lequel l'ambassadeur de Perse et le marchand son adjoint furent s'embarquer à Goa pour doubler le cap de Bonne-Espérance et gagner l'Espagne par l'Océan. Le religieux augustin, qui crut rendre un bon office au roi de Perse, ou qui avait d'autres vues, représenta en chemin à l'ambassadeur que, pourvu qu'il reçût en Espagne la valeur des soies qu'il y portait, il devait penser d'ailleurs à faire les choses de bonne grâce, et le plus qu'il lui serait possible à la gloire de son maître, n'ignorant pas qu'il aimait l'argent mais ne doutant pas aussi que la gloire ne lui fût beaucoup plus chère. Que sur ce pied-là il lui conseillait, au lieu de laisser vendre les soies, d'en faire présent au roi d'Espagne qui, étant généreux et magnifique, ne manquerait pas d'en envoyer un autre au roi de Perse qui ne serait pas de moindre valeur. L'ambassadeur se laissa aisément persuader et, quand il fut en Espagne, il se mit en devoir de suivre le conseil du père augustin. Le marchand persien, qui avait un autre ordre du roi, s'opposa entièrement à ce dessein et, ne se voyant pas assez fort pour y résister, fit ses protestations, après quoi il reprit le chemin de son pays par le Languedoc et la Provence, s'embarquant à Marseille pour Alexandrette, et d'où il se rendit en diligence en Perse auprès du roi, à qui il fit rapport de tout ce qui s'était passé en Espagne. Cha-Abas approuva sa conduite et attendit patiemment le retour de son ambassadeur. Le présent de ces soies crues ayant été fait au roi d'Espagne, l'ambassadeur fut fort surpris de voir qu'il le dédaigna

et que, le recevant très froidement, il lui demanda si le roi son maître le prenait pour une femme de lui envoyer de la soie pour filer. Aussi le roi d'Espagne envoya-t-il d'abord tout le présent à la reine, et, pour celui qu'il fit à l'ambassadeur, il fut si médiocre que le pauvre Persan tomba de haut, ne sachant à qui se plaindre qu'à celui qui l'avait embarqué dans cette affaire. Le père augustin fut assez embarrassé de son côté à trouver des raisons pour se sauver de ses reproches, et l'ambassadeur, voyant sa faute, et qu'il n'y avait aucun remède, se rembarqua tristement sur un vaisseau qui faisait voile à Goa. De Goa, il se rendit à Ormus et, d'Ormus, à Ispahan où le roi était alors, lequel, ayant su son arrivée et le mauvais succès de sa négociation, le fit saisir aussitôt et mener au Meydan, où on lui ouvrit le ventre à la vue de tout le peuple. Il n'y eut que le religieux augustin qui profitât de cette ambassade ; car, après que l'ambassadeur fut parti, il représenta à la cour d'Espagne que c'était lui qui avait mis dans l'esprit du roi de Perse de rechercher le premier le roi d'Espagne et d'établir le commerce entre leurs Etats, ce qui ne pouvait être qu'avantageux aux sujets de Sa Majesté Catholique. On crut à la cour que le religieux augustin méritait pour cela quelque récompense, et la récompense fut l'évêché de Ceuta<sup>9</sup>.

Douze ou quinze jours après, le même Cha-Abas, qui avait eu pendant ce temps-là de quoi s'occuper à poursuivre ses conquêtes et à établir ensuite le repos dans ses Etats, reprit le dessein qu'il avait eu d'y faire fleurir le commerce et d'envoyer des soies dans la Chrétienté. Il en confia une quantité considérable au fils d'un riche marchand d'Ispahan et l'envoya à Venise. Dès que ce jeune Persan y fut arrivé, il prit un logis magnifique et fit très belle dépense, dont les courtisanes eurent leur bonne part. Pour la soutenir, il fallut vendre une partie des soies, et cette dépense s'augmentait de jour

---

9. Cette ambassade fut envoyée en 1608, le sort de l'envoyé persan Dengiz Bey fut conforme au récit de Tavernier. Son mentor portugais Antonio de Gouveia finit par contre sa vie en disgrâce dans un monastère.

en jour. La république, surprise de voir un particulier vivre avec tant d'éclat, et ne pouvant s'imaginer qu'une telle quantité de marchandises appartînt à un homme seul, mais croyant plutôt que c'était l'agent d'une grande compagnie de commerce qui souffrirait des folles dépenses de ce jeune homme, écrivit en tous les ports du Levant pour savoir qui il pouvait être et d'où il venait. Ni le baile de Constantinople ni le consul de Smyrne n'en purent donner de connaissance ; mais on écrivit d'Alep au Sénat que ce jeune Persan était fils d'un puissant marchand d'Ispahan, et que l'on croyait que le roi l'avait envoyé à Venise pour son agent et pour y vendre ses soies. Sur cet avis, et de peur que ce jeune homme ne consumât en peu de temps tout le bien que le roi de Perse lui avait confié en s'engageant de plus en plus dans des excès ridicules, le Sénat jugea à propos de se saisir de sa personne et du reste de ses marchandises pour en empêcher l'entière dissipation. En même temps, il écrivit une lettre civile au roi de Perse pour l'informer de la conduite qu'il avait tenue au regard du jeune Persan, son sujet, et lui faire savoir qu'il serait bon qu'il envoyât quelqu'un pour retirer le provenu du reste des marchandises que l'on tâcherait de vendre le plus avantageusement possible. Le roi de Perse récrivit au Sénat en des termes très obligeants, lui témoignant qu'il se souviendrait de ce bon office, et il se trouva heureusement en ce temps-là qui était sur la fin de l'été de l'année 1627 qu'un nommé Antonio Doro, revenant des Indes pour se rendre à Venise, passa à Sultanie où Cha-Abas était alors. Cet Antonio Doro, qu'en langage du pays on nommait Cotgia Altun, était originaire de Mésopotamie et, s'étant établi à Venise pour le négoce, il avait déjà fait quelques voyages en Perse et aux Indes, ayant alors pour compagnon un autre marchand vénitien nommé Matassi. Le roi se servit de cette occasion pour donner ordre à la vente des soies qu'il avait à Venise et, leur recommandant cette affaire, envoya avec eux un marchand persien capable et intelligent avec des lettres pour le Sénat et ordre de lui rapporter le provenu des soies, ce qui fut

exécuté. Je dirai en passant que, quelques années après, le même Antonio Doro fut malheureusement assassiné à Surate en ma présence et à la vue de plusieurs Francs, comme nous sortions de la loge des Hollandais où le sieur Nicolas Obrechit, chef de la Compagnie, venait de nous faire un grand régal. Antonio Doro et Matassi, son compagnon de voyage, avaient été du nombre des conviés, et, ayant eu quelque démêlé à table dans lequel Matassi avait été extraordinairement offensé, celui-ci se levant le premier fut se cacher dans la chambre du portier et, ayant attendu que tout le monde fût sorti, il poignarda Antonio Doro qui mourut la nuit suivante. Comme tous les Francs avaient vu de quelle manière la chose s'était passée, que Doro avait été l'agresseur et que Matassi en avait reçu une très sensible injure, ils s'employèrent en sa faveur afin que cela ne vînt pas aux oreilles du roi. On trouva moyen d'apaiser la femme que Doro entretenait et d'empêcher sa poursuite, les femmes de cette sorte étant considérées en ce pays-là comme femmes légitimes, et Matassi en fut quitte pour cinquante tomans. Je reviens à Cha-Abas et au commerce des soies.

Le jeune Persan qui avait fait d'excessives dépenses à Venise, jugeant bien qu'il serait très mal reçu à son retour, et n'ignorant pas sans doute ce qui était arrivé quelques années auparavant à l'ambassadeur de Perse, crut que le meilleur parti pour lui était de demeurer en Europe, et il n'est pas nécessaire pour notre histoire de savoir ce qu'il devint.

Cha-Abas, jugeant par ces deux envoyés en Espagne et à Venise, et par quelques autres marques, du peu de génie des Persans pour le négoce, et que naturellement ils aimaient le faste et la dépense, ce qui n'est pas le fait d'un marchand qui doit user d'épargne et d'économie, jeta les yeux sur les Arméniens avec lesquels il crut trouver mieux son compte. Il reconnut que c'étaient des gens robustes et de fatigue pour entreprendre de longs voyages, qu'ils étaient fort sobres de la bouche et grands ménagers et que, comme ils étaient chrétiens, ils pouvaient négocier plus aisément

par toute la Chrétienté. Ayant donc fait choix de ceux qu'il jugea être les plus propres et les plus intelligents pour le négoce, il fit donner à chacun selon sa capacité des balles de soie, qu'ils devaient payer à leur retour ce qu'elles leur étaient raisonnablement taxées, et ce qu'ils pouvaient les vendre de plus était pour leurs peines et pour les frais du voyage. Ils se sont rendus en peu de temps si experts qu'il n'y a point aujourd'hui de négoce qu'ils n'embrassent. Car ils ne vont pas seulement en Europe, mais ils courent jusqu'au fond de l'Asie, aux Indes, à Tunquin, à Java, aux Philippines et par tout l'Orient, à la réserve de la Chine et du Japon. Mais quand ils ne font pas bien leurs affaires, ils ne reviennent plus à Ispahan, parce que c'est un lieu où il faut rendre compte exactement et où l'on rend aussi bonne et courte justice, les coups de bâton ne manquant point aux facteurs qui ont mal ménagé le bien de leurs maîtres.

Les Arméniens sont d'autant plus propres pour le négoce qu'ils vivent de grande épargne et sont fort sobres comme j'ai dit, ou par vertu ou par avarice. Quand ils sortent de leurs maisons pour de longs voyages, ils font provision de biscuit, de vin et de fruits secs. Ils n'achètent de viande fraîche aux jours qu'il leur est permis d'en manger que lorsqu'ils trouvent dans les montagnes quelques agneaux ou chevreaux à bon marché, et il n'y en a guère d'entre eux qui ne portent leur filet pour pêcher quand ils trouvent des étangs ou des rivières. Toutes ces provisions leur coûtent peu de voiture ; car, comme je l'ai remarqué ailleurs, un marchand qui charge six chameaux de marchandises en a un septième qui ne lui coûte rien pour porter toutes ses provisions et son bagage. Ceux qui ont de quoi en charger douze en ont deux de franc, et il en est de même à proportion d'un plus grand nombre, le septième chameau étant toujours donné par-dessus pour les tentes et les vivres des marchands. Quand ils sont arrivés à une ville où ils doivent faire quelque séjour, ils se mettent cinq ou six ensemble et louent une chambre vide qu'ils ont aussitôt meublée, chacun



portant son matelas et sa couverture et ses ustensiles de ménage, ce qui est assurément une grande épargne. Au reste, ils savent si bien ménager leurs provisions qu'il est souvent arrivé qu'en revenant de France ou d'Italie ils en ont rapporté chez eux. Quand ils vont en Chrétienté, ils prennent avec eux du safran, du poivre, des noix muscades et d'autres épiceries, et c'est de cela qu'ils paient dans les villages le pain, le vin, le beurre, le fromage, les laitages et autres denrées qu'ils achètent des pauvres femmes. Quand ils reviennent de Chrétienté, ils rapportent toutes sortes de mercerie et de quincaillerie de Venise et de Nuremberg, comme des petits miroirs, des bagues de laiton et d'émail, des perles fausses et autres choses de cette nature, dont ils paient aussi les vivres qu'ils prennent dans les villages.

Au commencement de leur négoce, il retournait peu de caravanes en Perse qui ne rapportassent plus de deux cent mille écus en argent, sans compter une grande quantité de draps de Hollande et d'Angleterre, de beaux brocarts, de glaces de miroir et de perles de Venise, de cochenille, de montres et d'autres choses qu'ils jugeaient propres et nécessaires pour la Perse et pour les Indes.

Enfin, ils se sont si bien avancés dans le négoce qu'il y en a eu plusieurs qui ont laissé depuis deux mille jusqu'à vingt mille tomans. Mais le plus puissant qui ait paru de tous ces Arméniens, appelé Cotgia Petrus (*Cotgia* veut dire monsieur ou seigneur), laissa en mourant quarante mille tomans d'argent monnayé, sans compter ses maisons ni ses biens de campagne, ses pierreries, sa vaisselle d'or et d'argent et ses riches meubles. Car, en Perse, ni les mahométans ni les chrétiens ne comptent point entre les richesses d'un marchand ni les meubles, ni les maisons, ni les fonds de terre, mais seulement l'argent comptant pour négocier. Cotgia Petrus était fort estimé parmi les Arméniens, tant pour les aumônes qu'il faisait que pour la grande église qu'il a fait bâtir, qui est une espèce de couvent où il y a un évêque avec des moines. La belle place où se tient le marché, toute environnée de boutiques,

est encore un des ouvrages dont le public lui est redevable et qui rendent sa mémoire célèbre parmi les Arméniens. Mais, bientôt après sa mort, tous ces grands biens furent dissipés par l'ambition de son fils qui, pour tâcher d'avoir la charge de kelonter<sup>9</sup> dont je parlerai incontinent, les consumma en présents sans la pouvoir obtenir. Cotgia Nazar, qui était le premier kelonter qu'avait établi Cha-Abas sur tous les Arméniens de Zulpha, avait laissé un fils qui l'emporta sur celui de Cotgia Petrus, et celui-ci, après les grandes profusions qu'il avait si inutilement faites, ne se voyant plus de quoi subsister en Perse, fut obligé d'aller chercher quelque argent qui lui était dû aux Indes. Nous passâmes ensemble à Surate, et au-delà à Golconda, où il me quitta pour aller au Pegu où ses affaires l'appelaient et où il est mort ensuite.

Les Arméniens de Zulpha ont cet avantage entre tous les autres chrétiens d'Orient qu'ils possèdent des terres et ont de belles franchises, le roi ne permettant pas qu'on leur fasse la moindre injustice ni qu'aucun mahométan demeure à Zulpha. Ils ont le privilège d'être aussi bien couverts que les Persiens et d'avoir comme eux à leurs chevaux des brides d'or et d'argent. Leurs femmes sont aussi très richement habillées et portent des brocarts de Venise et autres précieuses étoffes que l'on fait en Chrétienté.

Le roi nomme celui qu'il lui plaît d'entre les Arméniens pour être leur chef et les gouverner sous l'autorité royale. On l'appelle kelonter, et c'est lui qui est leur juge dans les différends qui leur peuvent survenir, et qui les taxe pour faire la somme qu'ils doivent payer tous les ans au roi.

La langue des Arméniens est vulgaire ou littérale. La vulgaire est sue de tous les Arméniens ; mais la littérale est pour la religion et n'est sue que par les ecclésiastiques. Ils écrivent comme nous de la gauche à la droite et ont des caractères particuliers depuis environ quatre cents ans. Ils ont trois langues qui leur sont

---

9. Voir tome I, Livre I<sup>er</sup>, chapitre iv, note 9.

naturelles, et qui sont toutefois fort différentes : l'arménienne, qui est celle de leur ancienne patrie et qu'ils ont conservée de père en fils ; la persienne, qui est celle du pays où ils demeurent présentement ; et la turque, qu'ils ont aussi héritée de leurs ancêtres et dont ils se servent le plus dans le commerce. Pour ce qui est des femmes, elles ne parlent guère d'autre langue que l'arménienne, parce qu'elles n'ont aucun commerce avec les étrangers et qu'elles sortent rarement de la maison. Il y a quelques Arméniens qui parlent aussi italien et même français, ce qu'ils apprennent dans les voyages qu'ils font en Europe.

Il y a dans Zulpha environ quinze ou seize tant églises que chapelles d'Arméniens, entre lesquelles il faut compter deux monastères de filles. Ils ont un archevêque et plusieurs évêques avec leurs moines, de quoi j'ai dit quelque chose au premier livre, et j'aurai bientôt encore occasion d'en parler.

J'ai remarqué plus haut que tant à Ispahan qu'à Zulpha il y a quatre sortes de religieux francs. Il y a dans Ispahan des augustins, des carmes et des capucins, et dans Zulpha des jésuites<sup>10</sup>, c'est-à-dire deux ou trois au plus de chacun des quatre ordres religieux. Les Jésuites qui sont venus les derniers n'ont dans Zulpha qu'une petite maison, mais en revanche leur jardin est d'assez grande étendue. Le nombre de ces religieux est de beaucoup plus grand que celui de leurs paroissiens ; car en tout Ispahan et tout Zulpha, tant hommes que femmes, soit de Francs venus d'Europe, soit de Francs nés dans la Perse, à peine trouvera-t-on cinq

---

10. Les Augustins portugais étaient les premiers à s'installer à Ispahan en 1599. Les Carmélites italiens les ont suivis. Les Capucins, premiers religieux français, se sont installés à l'initiative du père Joseph, l'éminence grise de Richelieu. Le père Pacifique de Provins, arrivé à Ispahan en 1628, prend en même temps, le premier, le titre d'ambassadeur de France en Perse. Le père Raphaël du Mans, qui arrive en 1644 avec Tavernier, le remplace dans sa fonction de supérieur. En même temps, Père Gabriel de Chinon fondait une mission de Capucins à Tabriz. Les Jésuites sont arrivés en 1653 par l'intermédiaire d'un autre Français, le père Rigordi.

ou six personnes qui fassent profession de la religion romaine<sup>11</sup>. Pour ce qui est des Arméniens, ils sont si fortement attachés à la leur qu'ils ne veulent pas même ouïr parler d'aucune autre, et l'on a bien reconnu en divers temps que c'est le seul intérêt de la bourse qui en a porté quelques-uns à feindre qu'ils en voulaient embrasser une autre. Le père Ambroise, capucin qui est présentement à Surate, a fait quelque séjour à Zulpha, et plusieurs des principaux arméniens, sur l'espérance de l'établissement d'un grand commerce avec la France, envoyaient leurs enfants tant chez ce père que chez les Jésuites pour apprendre le français. Mais cela ne dura guère ; car l'archevêque et les évêques arméniens, craignant que ces enfants ne prissent quelque teinture d'une autre religion que la leur, excommunièrent tous les pères qui envoyaient leurs enfants à cette école. Comme ils virent qu'on ne faisait pas beaucoup de cas de cette excommunication, ils fermèrent toutes les églises et soulevèrent le peuple contre les religieux francs, qui furent obligés de céder à la force et de se retirer pour quelque temps. Le père Ambroise fut se poster à cinq ou six lieues de Zulpha, au-delà des montagnes, dans un village qui n'est habité que par des Arméniens, et on continuait de lui envoyer là quelques enfants à l'école. Mais dès que les évêques en eurent connaissance, ils envoyèrent à ce village une troupe de jeunes moines par qui le père Ambroise fut tout à fait maltraité, ce qui l'obligea enfin de quitter la Perse et de passer à Surate où il est présentement. Les Arméniens se souciaient peu de ce qui arriverait à cette affaire, se persuadant que, quand même ils auraient tué en tumulte ce religieux franc, on n'aurait pas fait périr toute leur nation pour un homme seul et qu'il ne leur en pouvait arriver aucune disgrâce.

---

11. Tavernier en cite cinq dans une partie du texte qui n'a pas été reprise dans cette édition : Sain, orfèvre ; Lagis et Varin, horlogers ; Marais et Bernard, arquebusiers ; tous sont au service du chah. On connaît également, par ailleurs, Isaac Boutet de L'Estoile, de Lyon, dont le fils Louis Guillaume, né à Ispahan, fera carrière dans la Compagnie des Indes.

De plus, il y a dans Ispahan des Juifs et des Baniens ou Indiens idolâtres. Les Juifs ne sont pas en fort grand nombre, et bien qu'ils paraissent assez gueux et misérables, ils ne le sont pas tant en effet. Ils s'intriguent selon leur coutume dans plusieurs affaires, et si l'on veut vendre ou acheter quelque joyau de prix, il ne faut que leur parler. Sous le règne de Cha-Abas, l'athemat-doulet<sup>12</sup> les persécuta de sorte que, par adresse ou par force, il les contraignit de se faire mahométans et leur fit donner à chacun quatre tomans. Mais enfin, le roi ayant reconnu qu'ils ne l'étaient que par mine et par contrainte, il leur permit de reprendre leur religion et de vivre comme ils l'entendaient.

Il y a environ dix ou douze mille Baniens ou Indiens à Ispahan. On les connaît d'abord à leur teint basané, mais plus aisément à une marque jaune faite avec du safran sur le haut du front, laquelle ils portent par quelque principe de leur religion. Leur turban est plus petit que les turbans ordinaires et leurs souliers sont à peu près faits comme les nôtres avec des fleurs en broderie par-dessus. Ils sont tous comme banquiers et sont fort adroits, surtout dans la connaissance des monnaies. La plus grande partie de l'argent des principaux d'Ispahan est entre leurs mains pour le faire valoir, et quand on a besoin d'une somme considérable, on peut l'avoir dès le lendemain moyennant bonne assurance, et qu'on leur paie de gros intérêts, qu'ils font quelquefois aller jusqu'à dix-huit pour cent. Mais il faut qu'ils se paient secrètement ; car comme la loi de Mahomet défend tout intérêt, si la justice en a quelque vent, la somme est aussitôt confisquée. J'ai dit ailleurs quelle est l'adresse dont on se sert pour tirer ces intérêts sans que l'on s'en aperçoive, et quoique cette adresse soit assez grossière, elle ne laisse pas de mettre à couvert ceux qui prêtent de l'argent à intérêt.

De ce dénombrement des religions de la Perse, qui sont la mahométane, la religion des Gaures, la chrétienne levantine dont il y a plusieurs sectes, la chré-

---

12. Voir tome I, livre II, chapitre v, note 13.

tienne latine, la juive et la religion des Banians ou Indiens, il est aisé de conclure qu'il y en a trois principales pour le nombre des peuples qui les suivent et qui sont les trois premières que j'ai nommées. La religion mahométane est la dominante, comme étant la religion du prince et généralement de tout le pays. La religion des Gaures est celle des anciens Persans avant qu'ils se fussent soumis à la croyance d'Ali, l'un des successeurs de Mahomet. La religion des Arméniens, qui sont le plus grand nombre de tous les chrétiens du Levant, est aussi celle qui a le dessus dans Zulpha et qui s'étend en plusieurs villes et villages de la Perse, comme je l'ai remarqué dans toutes mes routes. C'est seulement de ces trois sortes de religions dont je veux entretenir le lecteur, selon les observations que j'ai faites en divers temps et avec loisir sur leur croyance et sur leurs cérémonies.

DE LA RELIGION DES PERSANS,  
 ET DE LA GRANDE FÊTE DE HOCEN ET DE HUSSEIN,  
 ET DE CELLE DU CHAMEAU

Il y a tant de gens qui ont écrit de la loi de Mahomet qu'il n'est pas nécessaire de rebattre ici cette matière. Il me suffit de montrer seulement en peu de mots la différence qu'il y a entre la religion des Turcs et la religion des Persans ; à quoi j'ajouterai la description de la grande fête de Hocen et de Hussein, fils d'Ali, qu'on célèbre avec beaucoup de solennité dans la Perse.

La diversité qui se trouve parmi les mahométans ne consiste pas dans les différentes explications qu'ils donnent à l'Alcoran, mais bien dans les diverses opinions qu'ils ont des premiers successeurs de Mahomet, d'où naissent particulièrement deux sectes entièrement opposées, l'une qui se nomme la secte des sunnis et l'autre la secte des schiais.

La première que suivent les Turcs soutient qu'Abou-baker a succédé immédiatement à Mahomet comme son vicaire, à Abou-baker Omar, à Omar Osman, et à Osman Mortuz-Ali, neveu et gendre de Mahomet. Qu'Osman était secrétaire de Mahomet et homme d'esprit aussi bien que les trois autres, qui outre cela étaient vaillants soldats et grands capitaines, et qu'ils ont plus étendu leur loi par la force des armes que par la raison. De là vient que, dans cette secte des sunnis, il n'est pas

permis de disputer de la loi mais seulement de la maintenir par les armes.

La seconde que suivent les Persans est nommée la secte des schiais. Ils ont en horreur les trois premiers successeurs de Mahomet, Abou-baker, Omar et Osman, et tiennent qu'ils ont usurpé la succession de Mahomet qui était due à Ali, son neveu et son gendre. Ils disent que cette succession consiste en onze pontifes qui descendent d'Ali et font avec lui le nombre de douze. Les voici de suite : 1) Ali, fils d'Abou-taleb ; 2) Hocen, fils aîné d'Ali ; 3) Hussein, son second fils, qui souffrit la mort pour la défense de la succession de son père ; le lieu de la bataille que lui donnèrent les sunnis et où il mourut s'appelle Kerbela, qui est proche de Babylone, et c'est un lieu saint et de grande vénération parmi les Persans ; 4) Iman-zin el-Abidin ; 5) Mehemet el-Baker ; 6) Jafer el-Scadek, qui a introduit une coutume dans la Perse, que s'il y a quelque chrétien, juif ou idolâtre qui se fasse mahométan, il est déclaré par la loi héritier universel de sa maison, à l'exclusion de ses frères et de ses sœurs s'il en a, et même il lui est permis de faire la part qu'il veut à ses père et mère. De là vient que plusieurs Arméniens, Géorgiens et autres chrétiens qui sont sujets du roi de Perse se font mahométans pour hériter de tout le bien de leur maison ; d'où résulte un autre mal ; car les autres enfants, pour n'être pas privés de leurs héritages, renient leur foi et embrassent la loi de Mahomet. Le septième successeur est Moussa-Katzem. Le huitième Ali el-Rezza, dont le tombeau, qui est à Meched dans le Corassan, est presque en même vénération parmi les Persans que le sépulcre de Mahomet. Le neuvième est Mahamet el-Jouïad<sup>1</sup>, le dixième Ali el-Hadi, le onzième Hocen el-Askeri, le douzième Mouhemmet el-Mohadi Saheb-zaman. Les Persans ont de ce dernier imam la même opinion que nous avons d'Enoch et d'Elie ; ce qui fait que plusieurs lui laissent à leur mort par testament des maisons garnies, des écuries pleines de chevaux de

---

1. Mohammad Jawad al-Taki.



prix et autres choses nécessaires pour son service quand il reviendra. Tout cela demeure inutile, personne ne pouvant se servir de ce qui lui a été légué ; et ainsi on entretient les chevaux des rentes qu'on lui a laissées par testament et on tient fermées les maisons qui lui ont été données. On donne à cet imam le surnom de Saheb-zaman, c'est-à-dire Seigneur du temps.

Ces deux sectes des sunnis et des schiais sont suivies dans les trois principaux royaumes des Indes, qui sont l'empire du Grand Mogol, le royaume de Golconda et le royaume de Visapour, comme je dirai plus amplement dans mes relations de ces pays-là. Le premier et le dernier de ces trois royaumes suivent la secte des sunnis, c'est-à-dire les rois et les seigneurs de leur cour ; car, pour ce qui est des peuples, presque tous sont idolâtres. Il est vrai qu'il y a aussi quelques schiais dans les cours de ces deux rois, parce que, se trouvant parmi les Indiens peu de gens de commandement pour la guerre, la plupart des officiers sont persiens et par conséquent de la secte des schiais qui vont chercher fortune dans les Indes, mais qui, pour ne pas déplaire aux rois qu'ils servent, suivent extérieurement la religion du prince. Pour ce qui est du royaume de Golconda où il y a aussi beaucoup de Persans, on y professe publiquement la loi des schiais, et le roi Koutub-cha<sup>2</sup> qui règne présentement la fait observer avec grand zèle.

Je viens à la grande solennité des Persiens, qui est la fête célèbre de Hocen et de Hussein, fils d'Ali. Pendant les huit ou dix jours qui précèdent celui de la fête, les plus zélés dans la loi se noircissent tout le corps et le visage et vont tout nus dans les rues avec un seul petit linge devant les parties que l'on doit cacher. Ils ont un caillou en chaque main qu'ils frappent l'un contre l'autre en faisant mille contorsions de corps et de visage, et criant incessamment : « Hussein, Hocen ;

---

2. Le nom de Kutb Chah est commun à l'ensemble des membres de la dynastie qui a régné de 1512 à 1687. Celui dont Tavernier parle est Abd'Allah Kutb Chah (1626-1672).

Hocen, Hussein » ; ce qu'ils font avec tant de force que l'écume leur sort par la bouche, et le soir il y a des gens dévôts qui les reçoivent dans leurs maisons et leur donnent bien à manger. Pendant ces jours-là, dès que le soleil est couché, on voit dans les coins des places et en quelques carrefours des chaires dressées pour des prédicateurs que l'on vient ouïr et qui préparent le peuple à la dévotion de la fête. Comme il y en va de tout sexe et de tous âges, il n'y a point de jour en toute l'année où les femmes aient l'occasion plus favorable pour donner des rendez-vous à leurs galants.

Je ferai la description de cette fête telle que je la vis le troisième jour de juillet 1667 par la faveur du nazar ou grand maître de la maison du roi, qui nous fit donner aux Hollandais et à moi une bonne place dans le Meydan vis-à-vis du déla où était le Roi. Ce déla est comme un grand salon bâti en saillie à côté de la porte du palais, de la hauteur d'un premier étage. Plusieurs piliers soutiennent le plafond qui est enrichi de feuillages d'or et d'azur, et il y a au milieu une manière d'étang ou de bassin où l'on fait venir l'eau par une machine. Ce salon est ouvert de trois côtés, le plus long est sur la place et, au côté qui est fermé, on voit dans la muraille et dans des niches qu'on y a faites plusieurs figures d'Anglais et de Hollandais, tant d'hommes que de femmes, tenant le verre à la main et des bouteilles, et dans la posture de gens qui boivent l'un à l'autre. Ce fut Cha-Abas II qui s'avisa de faire peindre cela par un Hollandais.

Sur les sept heures du matin, Cha-Sefi II, qui depuis a changé de nom et présentement s'appelle Cha-Soliman, accompagné des grands de la cour, vint se mettre dans son trône qui était dressé au milieu du déla, tous les seigneurs demeurant debout. Dès qu'il fut assis, on vit paraître au bout de la place le grand prévôt monté sur un beau cheval et suivi de quelques jeunes seigneurs. Ils firent avancer le peuple qui était venu à cette fête afin que chacun passât en son rang. Car, pour éviter le désordre qui se faisait auparavant, un quartier de ville, ou comme une paroisse, voulant pas-

ser devant l'autre, le roi ordonna que le grand prévôt serait le maître des cérémonies et assignerait à chacun son rang. Comme il se mettait en devoir de faire marcher ces quartiers ou compagnies de ville qui sont au nombre de douze, on lui fit faire halte pour laisser entrer dans la place un cavalier armé d'un arc, d'un carquois et d'un sabre, et suivi de sept hommes qui portaient chacun une pique droite, et au bout de chaque pique il y avait une tête. C'étaient des têtes d'Usbeks qui sont voisins et ennemis naturels des Persiens. Le roi commanda que l'on donnât cinq tomans à chacun de ceux qui portaient ces têtes et qui les avaient coupées, et dix tomans à leur chef. Ensuite, on fit entrer dans la place environ trois cents Turcs qui s'étaient enfuis des frontières de Turquie, où l'on prenait par force les paysans pour les mener en Candie. Ils se plaignaient de ce que l'on avait enfreint l'ancienne coutume, qui renvoyait les soldats en quartier d'hiver à la mi-octobre, et qu'on les contraignait de faire la guerre l'hiver comme l'été, la Candie étant le cimetière des Turcs, puisque rarement en voyait-on revenir aucun. On fit avancer cette troupe au milieu de la place, où étant elle salua le roi par trois fois, le suppliant de permettre qu'ils habitassent dans son royaume avec leurs femmes, leurs enfants et leur bétail. Le roi ordonna qu'on les assistât de quelque argent et que l'on pourvût à leur donner quelques terres pour les cultiver. Ensuite, le grand prévôt se mit en devoir de faire avancer les compagnies, et chacune avait un brancard porté par huit ou dix hommes. Sur chaque brancard, il y avait une bière de trois à quatre pieds de haut et de cinq à six de long ; et le bois du brancard était peint d'un feuillage d'or et d'argent, et la bière couverte d'un brocart. Dès que la première compagnie eut eu ordre de marcher, on mena devant trois chevaux de main avec d'assez beaux harnais, et l'on avait attaché aux côtés de la selle l'arc, les flèches, la rondache et le coutelas. Quand ils eurent avancé cent pas ou environ sur la place, et qu'ils commencèrent à voir le roi, ceux qui menaient ces trois chevaux les firent galoper et toute

la compagnie qui les suivait se mit à courir en dansant et faisant sauter la bière. Chacun jetait aussi en l'air sa petite casaque, sa ceinture et sa toque, mettant ses doigts dans sa bouche pour siffler plus haut. Il y en avait d'autres qui étaient comme tout nus, tels que je les ai dépeints au commencement de ce chapitre, et qui, ayant deux gros cailloux dans les mains, les frappaient l'un contre l'autre, criant comme des désespérés : « Hussein, Hocen ; Hocen, Hussein », jusque là, comme j'ai dit, que l'écume leur sortait par la bouche. Après qu'ils eurent fait trois ou quatre tours sur la place, on fit avancer les autres compagnies, chacune en son rang, et précédée aussi de trois chevaux de main, qui représentent les chevaux que ces prophètes montaient quand ils combattaient. Elles firent toutes les mêmes grimaces et les mêmes tours que la première, et quand une compagnie avait passé, on la faisait retirer en un coin pour laisser la place libre à celle qui la suivait. On fit encore avancer deux autres compagnies, chacune avec son brancard qui allait devant. On voyait sur le brancard une petite bière, et dans la bière un petit enfant qui faisait le mort. Tous ceux qui accompagnaient ces deux enfants pleuraient et jetaient de grands soupirs. C'est la représentation des deux enfants de Hussein. Quand le prophète fut tué, ils furent pris par Yerid<sup>3</sup>, calife de Bagdat qui les fit mourir. C'est en cette occasion qu'on voit jeter des larmes à un grand nombre de courtisanes qui viennent à cette cérémonie, et qui croient en pleurant avoir rémission de tous leurs péchés. Quand tout ce peuple fut dans la place, malgré tout le bon ordre qu'y put mettre le grand prévôt, il y en eut plusieurs qui se battirent, faisant gloire de se bien battre, principalement en la présence du roi, et dans l'opinion qu'ils ont que si quelqu'un est tué en cette occasion, il est tenu pour saint, comme en effet chacun donne alors quelque chose pour le faire enterrer avec

---

3. Yezid I<sup>er</sup>, deuxième calife omayyade (680-683). Son nom est devenu la personnification du mal dans la tradition islamique.

honneur. Le grand prévôt, voyant que la querelle s'échauffait et que le désordre pouvait devenir plus grand, fit avancer cinq éléphants qui firent cesser le combat et attirèrent sur eux les yeux de tout le peuple. Cha-Sefi, qui était jeune, n'avait pas encore vu des éléphants faire ce que firent ceux-ci en sa présence. Ces éléphants marchèrent l'un après l'autre selon leur qualité, c'est-à-dire selon qu'ils ont plus ou moins de paye et qu'ils sont le mieux instruits pour la guerre. Ce n'est pas que le roi de Perse se serve d'éléphants dans ses armées ; mais il garde par honneur ceux dont les ambassadeurs des rois des Indes lui font présent. Ces cinq éléphants étaient couverts de grandes housses de brocart d'or avec une frange autour, et sur le premier, qui était le plus haut et le plus grand, il y avait deux hommes, dont l'un était monté sur le col qui est celui qui gouverne l'éléphant, et l'autre sur la croupe portant un grand étendard, où étaient les armes du roi, attaché à une demi-pique. Sur chacun des quatre autres, il n'y avait que celui qui gouverne l'éléphant. Quand ils furent devant le lieu où le roi était assis, ils furent rangés tous cinq de front, et le plus grand qui était au milieu commença à allonger les pieds de devant et porter en arrière les pieds de derrière, de sorte que le ventre touchait presque à terre, et c'est la manière dont l'éléphant fait la révérence. Les quatre autres en firent autant et, ayant tous porté le bout de leur trompe à terre, ils la relevèrent par-dessus leur tête, ce qu'ils firent par trois fois. Ensuite, on leur fit tourner le derrière où ils avaient la tête et on leva leurs housses, afin que le roi vît qu'ils étaient bien entretenus et en bon état, après quoi leurs maîtres les emmenèrent.

A côté du salon où était le roi, on avait dressé comme un petit échafaud couvert de tapis, environ cinq ou six pieds plus bas que celui où était le roi. Au milieu de l'échafaud était une grande chaise à bras couverte de velours noir, dans laquelle était assis un moullah avec six autres moullahs autour de lui. Le moullah fit un discours d'environ une demi-heure sur la mort de Hussein et de Hocen, et, le discours fini,

le roi lui fit donner le calaate ou habit royal et en fit aussi donner aux autres, mais beaucoup moindres que celui du moullah qui avait parlé. Dès qu'ils eurent vêtu l'habit royal, le même moullah se remit dans sa chaise et fit une prière pour la santé du roi et la prospérité de son règne.

Toute cette cérémonie dura depuis les sept heures du matin jusque vers le midi ; après quoi le roi se retira dans son haram. Mais, pour ce qui est du peuple, il n'en demeure pas là ; car il promène ces bières par la ville tant que le jour dure, et quelque ordre que l'on puisse y apporter, quand deux compagnies se rencontrent, soit pour avoir la main, soit pour passer devant, on les voit se battre et s'assommer ; car il ne leur est pas permis de porter d'autres armes que des bâtons qui sont comme des leviers.

Quelque temps après la fête de Hussein et de Hocen, les Persans en célèbrent une autre, qu'ils appellent la fête du chameau en souvenance du sacrifice d'Abraham. Ils ont cette fête en grande vénération et disent que ce fut un chameau que Dieu envoya en la place d'Ismaël, et non un mouton (car ils disent que ce fut Ismaël qui devait être sacrifié, et non pas Isaac). Ils choisissent pour cette solennité un des plus beaux chameaux qu'ils puissent trouver, ils l'ornent et l'enjolivent de plusieurs faux clinquants d'or et d'argent, et il est mené de grand matin hors de la ville, à une grande place qui est devant une mosquée au-delà de la rivière d'Is-pahan du côté de Zulpha, le daroga qui est comme le grand prévôt l'accompagnant avec tout le peuple. Le roi était autrefois accoutumé de se trouver à cette fête, et je me souviens de l'y avoir vu suivi d'une partie des seigneurs de la cour ; mais, depuis quelques années, il ne s'y rencontre plus et le daroga tient sa place.

Dès que le roi était arrivé, plusieurs moullahs faisaient des prières pendant une demi-heure, après quoi le roi prenait une manière de javelot et le lançait contre le chameau. En l'absence du roi, c'est le daroga qui donne ce premier coup. En même temps, le chameau

est porté par terre par des cordes qu'on lui a attachées aux pieds, et après qu'on lui a coupé le cou, le reste du corps est taillé en onze parts, la tête faisant la douzième, afin que les douze compagnies d'Ispahan aient chacune la sienne. Chaque compagnie porte sa part au logis de celui qui en est comme le chef, et qui d'ancienneté a toujours cet honneur. Cette part est gardée et salée jusqu'à la fête suivante, et celle de l'année de devant est cuite avec du riz, ce qui est le fondement du festin que fait le chef à toute la compagnie. Car, cette part n'étant pas si grosse qu'elle pût suffire à tout le monde, et n'y en ayant guère que pour les principaux qui se tiennent bien glorieux d'en pouvoir manger, on fait cuire quantité d'autre riz avec du mouton et des poules pour le reste de la compagnie et, de plus, on distribue aux pauvres de grandes aumônes. Voilà de quelle manière les Persans célèbrent leurs deux grandes fêtes, et ce qu'en général on peut dire de la secte d'Ali, qui est une des deux grandes branches de la religion de Mahomet. Je viens maintenant à celle des Gaures ou Guèbres, qui sont les restes des anciens Persiens, dont j'ai parlé au discours de la province de Kerman où il y en a grand nombre, et qui ont leur quartier à Ispahan de l'autre côté de la rivière proche de Zulpha.

## VIII

### DE LA RELIGION DES GAURES QUI SONT LES DESCENDANTS DES ANCIENS PERSIENS ADORATEURS DU FEU

Il n'y a jamais eu de peuples plus jaloux de cacher les mystères de leur religion que les Gaures et, pour découvrir ce que j'ai à écrire de la leur, il m'a fallu les pratiquer quelque temps en plusieurs de mes voyages, tant en Perse que dans les Etats du Grand Mogol.

#### *De l'état présent des Gaures*<sup>1</sup>

Depuis que les Persans commencèrent à persécuter les Gaures, il s'en retira une grande partie à Surate et en d'autres lieux de la province de Guzarate. Aujourd'hui, le roi de Perse les laisse vivre en liberté et il

---

1. Le mot de Gaure ou Guèbre, par lequel sont connus en Europe les adorateurs du feu, descendants des anciens zoroastriens, est le même que celui de giaour, utilisé par les Turcs pour désigner les infidèles. La plus grande partie des zoroastriens, n'ayant pas accepté l'islamisme pendant la conquête arabe de la Perse, s'est réfugiée en Inde, où leur communauté est connue sous le nom de Parsis. A l'époque de Tavernier, les Gaures de l'Iran habitaient surtout à Kerman et Ispahan. Ces derniers ont émigré au XVIII<sup>e</sup> siècle à Yazd, où se trouve aujourd'hui leur principale colonie. Tavernier et Chardin étaient



y en a plus de dix mille à Kerman, où, sur la fin de l'année 1654, je demeurai trois mois pour terminer quelques affaires que j'avais avec eux ; pendant lequel temps j'eus assez de loisir pour me bien informer de la forme de leur religion et de leurs coutumes. Ceux qui habitent aux Indes sont tous gens de métier, et la plupart tourneurs en ivoire ; et ceux de Kerman travaillent en laine, comme je l'ai remarqué dans la description que j'ai faite de cette ville. A quatre journées de là, ils ont un principal temple où leur grand prêtre fait sa résidence et ils sont obligés d'aller une fois en leur vie en pèlerinage en ce lieu-là. Il y a aussi des Gaures à Ispahan, ville capitale de la Perse, comme je dirai ailleurs.

### *De leur origine et de leurs prophètes*

Ils disent que le père de leur prophète était Franc de nation, appelé Azer<sup>2</sup>, et sculpteur de son métier. Qu'il sortit de son pays pour venir habiter le leur qui était alors la ville de Babylone, où il prit une femme qui se nommait Doghdon<sup>3</sup>. Qu'une nuit cette femme eut une vision, et qu'il lui sembla que Dieu l'envoyait visiter du paradis par un ange, qui lui apporta de riches habillements dont il la revêtit. Qu'une lumière céleste se répandit aussitôt sur son visage et la rendit belle

---

parmi les premiers à fournir des renseignements sur les Gaures. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Anquetil-Duperron, à partir des renseignements directement puisés chez les Parsis de l'Inde, traduisit le premier des textes sacrés dans lesquels on trouve la légende de Zoroastre.

2. La légende de Zoroastre ici décrite est intégralement prise du livre du père Gabriel de Chinon, *Nouvelle relation du Levant*, publié à Lyon en 1671. Ce nom donné au père de Zoroastre ne figure pas dans les autres versions de la légende ; par contre il correspond au nom et au métier du père d'Abraham dans la légende islamique. L'influence islamique dans cette version de la légende zoroastrienne est évidente.

3. Le nom de la mère correspond dans l'ensemble des légendes.

comme le soleil, et que s'étant éveillée elle connut qu'elle était grosse, de laquelle grossesse est venu le prophète qu'ils nomment Ebrahim zer-Ateucht<sup>4</sup>. Que les astrologues de ce temps-là eurent connaissance, par la contemplation des astres, de la naissance de cet enfant envoyé de Dieu, qui devait gouverner les hommes et régner dans les cœurs. Que ces mêmes astrologues allèrent déclarer la chose au roi, lui disant qu'il naîtrait un enfant qui lui enlèverait un jour sa couronne. Que ce roi se nommait Neubrout<sup>5</sup> et avait acquis la couronne par tyrannie, de peur de la perdre commanda qu'on mît à mort toutes les femmes qui se trouveraient enceintes dans l'étendue de son empire, ce qui fut exécuté. Mais voici le miracle qu'ils racontent, et qui sauva la mère et l'enfant.

Par une providence particulière de Dieu, la grossesse de la mère de leur prophète n'ayant pas paru comme celle des autres femmes, elle échappa à la mort et enfanta le prophète en son temps. Son mari, qui jusqu'alors n'avait pas eu connaissance de ce mystère, voyant qu'il était en danger de perdre la tête s'il ne découvrait la chose au roi, au cas que le roi vint à la savoir d'ailleurs, fut lui avouer qu'il lui était né un fils et que sa femme avait été enceinte sans qu'il s'en fût aperçu. Qu'elle avait par son adresse échappé à la recherche de ceux qu'il avait commis pour faire mourir toutes les femmes enceintes, et qu'ainsi l'enfant fut conservé.

Cet enfant, disent les Gaures, ne fut pas plutôt né qu'il se prit à rire, contre la coutume de tous les autres

---

4. Le jumelage du nom des deux prophètes (Abraham et Zoroastre) est une autre preuve des tentatives d'islamisation de la légende zoroastrienne. Le père Gabriel décrit une histoire de feu miraculeux, à laquelle participe le prophète Abraham, comme origine de l'adoration du feu par les zoroastriens.

5. Nimrod est, dans la tradition islamique, le mauvais roi par excellence. C'est lui qui allume le feu cité dans la note précédente. Par contre, il ne figure pas dans les autres légendes zoroastriennes.

enfants qui pleurent en sortant du ventre de leur mère comme ressentant déjà les misères de cette vie ; car, venant au monde pour triompher des cœurs des hommes, ce devait être avec des marques de joie, et les peuples commençaient de leur côté à se réjouir des félicités futures dont ils se flattaient. Cela étant rapporté au roi, il fit appeler ses astrologues pour savoir d'eux ce que pouvait signifier une chose si extraordinaire et ce que devait devenir cet enfant. Les astrologues ne l'ayant pas sans doute bien satisfait, il fit venir cet enfant en sa présence et le voulut tuer de sa main propre d'un coup d'épée, ce qu'il ne put faire, Dieu l'ayant puni sur-le-champ et lui ayant fait sécher le bras. Le roi, bien loin de s'humilier par un si visible châtement, se laissa transporter par la colère, commandant qu'on allumât un grand feu et qu'on jetât cet enfant dedans pour y être consumé. Mais, par la puissance de Dieu, le feu qu'on avait préparé pour brûler l'enfant se convertit en un lit de roses où il se reposa fort doucement<sup>6</sup>.

Ceux qui commencèrent dès lors à honorer ce petit prophète prirent de ce feu qui a été conservé jusqu'à cette heure. Ils le gardent, disent-ils, en mémoire de ce grand miracle, et ils l'ont en grande vénération pour avoir servi à faire connaître le mérite de leur prophète, dont je parlerai plus amplement dans la suite.

Le roi n'en demeura pas là et, n'ayant pu être convaincu de son impiété par ces deux merveilles, il fit préparer de nouveaux supplices au petit enfant. Mais Dieu châtia son incrédulité et celle de son peuple en leur envoyant une si grande abondance de moucherons, et d'une nature si maligne, que tous ceux qui en étaient piqués mouraient sans ressource s'ils ne venaient promptement s'humilier devant le prophète et lui baiser les pieds en témoignage de leur repentance. Le roi, qui continuait dans son opiniâtreté, en reçut une punition plus exemplaire ; car, un de ces moucherons lui étant

---

6. Ce miracle se retrouve dans la légende zoroastrienne rapportée par Anquetil-Duperron.

entré dans une oreille, il mourut de ce supplice qui fut très cruel.

Celui qui lui succéda se nommait Cha-Glochtes<sup>7</sup>. Il entreprit aussi au commencement de son règne de persécuter le petit enfant, qui croissait toujours et en âge et en vertu. Il le fit mettre en prison ; mais il fut bien étonné quand aussitôt on vint lui rapporter qu'un cheval qu'il aimait passionnément, se tenant assuré quand il le montait à la guerre de remporter la victoire, avait les quatre jambes perdues. Il fut plus sage que son prédécesseur et, reconnaissant d'où lui venait une telle punition, il fit sortir le prophète de prison, lui demanda pardon de son incrédulité et le pria d'intercéder pour le rétablissement des jambes de son cheval. Le prophète, voulant bien lui faire cette grâce, pria Dieu par quatre fois, et à chaque fois une des jambes du cheval revint à son premier état<sup>8</sup>. Le roi, voyant cette merveille, fut à demi converti et résolut de reconnaître cet enfant pour prophète. Mais, voulant s'assurer davantage de la vérité de sa mission, il lui proposa de se jeter dans un bain d'argent fondu qu'il lui ferait préparer, lui promettant que s'il en sortait aussi sain et entier qu'en y entrant, et lui et son peuple le recevraient comme envoyé de Dieu et se soumettraient à ce qu'il était venu leur enseigner. Le prophète accepta cette offre avec beaucoup de résolution et, le bain étant prêt comme le roi l'avait proposé, il s'y jeta sans crainte et en sortit comme il y était entré sans avoir souffert le moindre mal. Alors le roi l'adora, et tout le peuple qui était présent, le tenant pour véritable prophète, et ils le nommèrent Zer-Ateucht, comme qui dirait « lavé d'argent<sup>9</sup> ».

Ce prophète, voyant que tous les peuples universel-

---

7. Il y a déjà une erreur de transcription entre le texte du père Gabriel et celui de Tavernier. Le père Gabriel écrit « Ghochtes », ce qui nous permet de retrouver le chah Gouchasp de la légende.

8. Se retrouve chez Anquetil-Duperron.

9. Chez Anquetil-Duperron, l'argent est remplacé par l'airain, ce qui annule l'étymologie proposée.

lement l'avaient en grande vénération, se cacha à leurs yeux et ils ne le virent plus. Ils ne savent proprement ce qu'il est devenu, ce qui leur fait croire à la plupart qu'il fut enlevé en paradis en corps et en âme. D'autres disent qu'ayant trouvé auprès de Bagdat un cercueil de fer dans le chemin il se mit dedans, et que le cercueil fut emporté par les anges. Ils donnent trois enfants à leur prophète, mais qui ne sont pas encore au monde, quoique leurs noms leur aient été déjà donnés. Ils disent que, ce prophète Ebrahim passant une rivière miraculeusement sans bateau, trois gouttes de sa semence tombèrent dans l'eau, et qu'elles sont là conservées jusqu'à la fin du monde. Que Dieu enverra une fille fort chérie de lui sur cette même eau ; et que, par la réception de la première goutte de cette semence, elle deviendra grosse du premier enfant, qu'ils nomment par avance Ouchider<sup>10</sup>. Il fera son entrée dans ce monde avec grande autorité, fera recevoir la loi que son père Ebrahim avait apportée et, prêchant avec éloquence la confirmera par plusieurs miracles. Le second, qui s'appellera Ouchiderma<sup>11</sup>, sera conçu de la même façon ; il secondera les desseins de son frère et, l'assistant dans le ministère de la prédication pour aller prêcher par tout le monde, fera arrêter le cours du soleil l'espace de dix jours pour obliger les peuples par ce miracle à croire ce qu'il leur annoncera. Le troisième sera conçu de la même mère comme les deux autres et s'appellera Senoïci-hotius<sup>12</sup> ; il viendra au monde avec plus d'autorité que les deux autres frères pour achever de réduire tous les peuples à la religion de leur prophète ; ensuite de quoi se fera la résurrection universelle, auquel temps les âmes qui sont en paradis ou en enfer retourneront prendre possession de leurs corps. C'est alors, disent-ils, que les montagnes

---

10. Oscheder-bami.

11. Oscheder-mah.

12. Sosioch. Dans la légende reprise par Anquetil-Duperron, il ne s'agit pas des fils mais des prophètes devant lui succéder. Tavernier suit jusqu'ici le père Gabriel.

et tous les métaux qui sont au monde fondront et serviront à remplir ce grand chaos où est l'enfer, et qu'ainsi la demeure des diables sera ruinée. Après ce grand changement, le monde sera uni et agréable à habiter et les hommes y auront chacun leur appartement, conformément à la qualité et au degré du bien qu'ils auront fait pendant leur vie. Mais leurs plus grands délices seront de voir Dieu et de le louer, et Ebrahim leur prophète. Ils ajoutent qu'avant la résurrection ceux qui sont en paradis ne voient pas Dieu ni même les anges, à la réserve d'un seul qui est toujours auprès de Dieu pour être employé à son service et exécuter ses commandements. Ce paradis des Gaures est moins éloigné du bon sens que celui que Mahomet fait espérer à ses sectateurs ; et, en tout ce que j'ai représenté jusqu'ici de leur créance, il est aisé de juger qu'ils ont eu une connaissance confuse des mystères de la religion chrétienne, comme l'ont eue anciennement plusieurs peuples d'entre les païens.

### *Des livres des Gaures*

Ebrahim zer-Ateucht étant allé en corps et en âme en paradis, ils reçurent par son moyen sept livres de lois que Dieu eut la bonté de leur envoyer pour être instruits dans le chemin de leur salut. Ils en reçurent ensuite sept autres qui contenaient l'explication de tous les songes qu'on pouvait faire ; et enfin sept autres où étaient écrits tous les secrets de la médecine et tous les moyens possibles pour se conserver longtemps en santé. Ils disent qu'il y a quatorze de ces livres qui ont été perdus, et que ce sont ceux qui traitaient de la médecine et de l'explication des songes ; que, lorsque Alexandre le Grand vint conquérir leur pays, il fit emporter ces quatorze livres comme un grand trésor ; et, pour les sept autres livres où était écrite toute leur religion, parce qu'ils étaient en une langue qui n'était entendue que des anges, que de dépit Alexandre les fit brûler, et qu'incontinent après Dieu le punit de sa

témérité et lui envoya une horrible maladie dont il mourut. Quelques prêtres et docteurs, qui s'étaient retirés aux montagnes pour sauver leur vie du carnage, se rassemblèrent après la mort d'Alexandre et, voyant qu'il ne leur était resté aucun de ces livres, ils en composèrent un sur ce que la mémoire leur put fournir de la lecture qu'ils avaient faite des autres. J'ai vu ce livre qui est assez gros, et écrit d'un caractère tout particulier et fort différent des caractères persiens, arabes et indiens. Leurs prêtres même qui lisent dans ce livre n'entendent pas ce qu'ils lisent ; mais ils ont d'autres livres qui leur expliquent ce qui est contenu en celui-là. Quand ils lisent dans ce livre, comme quand ils prient Dieu, ils se bandent la bouche d'un mouchoir, comme ayant peur que les paroles ne se mêlent avec l'air et n'en reçoivent quelque impureté.

### *De leur manière de baptême*

Les Gaures n'ont point l'usage de la circoncision ; mais, à la naissance de leurs enfants, ils pratiquent quelque chose d'approchant de notre baptême. Quelques jours après que l'enfant est né, ils le lavent dans de l'eau où ils ont fait bouillir quelques fleurs et, durant ce lavement, leur prêtre qui y est présent fait quelques prières. Si l'enfant meurt sans ce lavement, il ne laisse pas d'aller en paradis ; mais les parents ont à rendre compte de leur négligence envers l'enfant, parce que ce lavement augmente son mérite et sa grâce devant Dieu.

### *De leurs mariages*

La religion des Gaures leur permet d'avoir cinq femmes s'ils les peuvent entretenir, et il ne leur est pas loisible d'en répudier aucune, qu'en cas d'adultère fort évident ou qu'elle se fasse mahométane ; encore faut-il qu'ils attendent un an pour voir si elle ne se repentira

point de sa faute, et si elle vient à la reconnaître, le prêtre lui donne une pénitence de trois ans, après laquelle il les remarie, et le mari et la femme retournent ensemble.

Quand on vient à la cérémonie du mariage, le prêtre demande le consentement à l'homme et à la femme en présence de témoins ; après quoi il prend de l'eau sur laquelle il fait quelques prières, puis il leur en lave le front, prononçant encore quelques paroles, et voilà le mariage fait. Mais le mariage leur est défendu jusqu'au troisième degré, et ils ne savent ce que c'est que d'en demander dispense.

Mais il faut remarquer que, bien qu'ils puissent tenir cinq femmes, il n'y en a proprement qu'une de mariée, avec laquelle ils sont obligés d'aller coucher au moins toutes les nuits du vendredi au samedi, et elle marche toujours devant les autres. Mais si elle demeure sept ans sans avoir d'enfants, il en peut épouser une autre, sans toutefois répudier la première, qu'il est tenu de garder et d'entretenir selon ses moyens.

Dès que les femmes ou filles sentent qu'elles ont leurs ordinaires, elles sortent promptement de leur logis et vont demeurer seules à la campagne dans une petite hutte faite de trois claies, avec une toile pendue au-devant et qui sert de porte. Pendant le temps que cela leur dure, on leur porte tous les jours à boire et à manger, et quand elles en sont quittes, chacune selon ses moyens envoie au prêtre un chevreau, ou une poule, ou un pigeon pour offrande, après quoi elles vont aux bains et puis invitent quelques-uns de leurs parents à manger.

### *De leurs jeûnes et de leurs fêtes, et de leurs principales cérémonies*

Les Gaures boivent du vin, tant hommes que femmes, et ils mangent du pourceau, pourvu qu'avant qu'ils le tuent ils l'aient nourri de leurs propres mains. Ils prennent bien garde qu'il ne mange quelque ordure ;



car si, pendant qu'ils le nourrissent, ils s'étaient aperçus qu'il eût avalé quelque chose de sale, il leur est étroitement défendu d'en manger. Ils ne rasant point leurs cheveux comme font les autres peuples du Levant, mais ils les portent fort longs. Ils ne rognent point aussi leurs ongles ; et s'il arrive par quelque disgrâce qu'ils soient contraints de couper leurs ongles ou leurs cheveux, ils portent ce qu'ils en ôtent dans un lieu destiné pour cet effet. Ils ont cinq jours dans l'année où ils ne mangent ni viande, ni poisson, ni beurre, ni œufs ; et trois autres jours où ils ne mangent absolument rien jusqu'au soir. Ils ont aussi trente jours de fête pour autant de leurs saints, et ils les célèbrent avec grande solennité sans qu'aucun d'eux ose travailler. Mais celle de la naissance de leur prophète se fait avec beaucoup plus de magnificence que les autres, et ils font ce jour-là de grandes aumônes.

Ils ont un jour dans l'année auquel toutes les femmes de chaque ville ou village s'assemblent pour aller tuer toutes les grenouilles qu'elles peuvent trouver dans la campagne, et c'est un commandement de leur prophète, parce qu'un jour il en fut incommodé.

Leurs prêtres ont des livres remplis de figures de miniature fort mal faites, qui représentent comme les péchés seront punis en enfer, et surtout le péché contre nature qu'ils ont en grande abomination parmi eux. Ils enseignent qu'à la fin du monde l'enfer doit finir, et que les diables finiront de même ; mais que Dieu aura pitié des damnés et qu'ils iront en paradis, comme ayant déjà assez souffert pour leurs crimes.

### *De leurs funérailles*

Quand les Gaures sont malades, ils appellent leurs prêtres à qui ils font une espèce de confession, et les prêtres ordonnent de faire des aumônes et autres bonnes œuvres pour avoir pardon de leurs péchés.

Ils n'enterrent point leurs morts ni ne les brûlent. Ils les portent hors de la ville en une grande place

fermée de murailles, où il y a quantité de piliers de sept à huit pieds de haut, et ils lient le mort debout à un de ces piliers, le visage du côté de l'orient<sup>13</sup>. Ceux qui ont accompagné le corps font leurs prières de loin, jusqu'à ce que les corbeaux viennent ; car, autour de ce lieu-là, il y en a toujours grande quantité. Si l'un de ces corbeaux se vient jeter sur l'œil droit du défunt, ils croient que la personne est bienheureuse, et de la joie qu'ils en ont ils font de grandes aumônes et vont tous dans un champ faire bonne chère. Mais si le corbeau se jette sur l'œil gauche, ils tiennent cela pour un mauvais présage et s'en retournent tout tristes sans se parler l'un à l'autre, sans faire des aumônes et sans boire ni manger. Comme j'ai dit ailleurs que trois mois durant j'eus quelques affaires à Kerman avec les Gaures, je n'ai pu me dispenser de me trouver deux ou trois fois à cette cérémonie.

### *De l'adoration du feu*

Les Gaures ne rendent pas au feu les honneurs qu'on pourrait s'imaginer sous ce titre d'adoration. Ils n'en sont pas idolâtres, et ils disent qu'ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, lequel ils adorent uniquement. Que pour ce qui est du feu, ils le gardent et le révèrent en reconnaissance du grand miracle par lequel leur prophète fut délivré des flammes, comme je l'ai dit ci-devant. Pendant que j'étais à Kerman, je les priai de me faire voir ce feu, et ils me répondirent que cela ne se pouvait et que depuis quelque temps ils ne le faisaient plus voir à personne, et voici la raison qu'ils m'en donnèrent. Un jour, me dirent-ils, que le kan de Kerman voulut voir ce feu, il vint dans leur temple et, n'ayant osé le refuser, ils le lui montrèrent. Mais, le kan s'étant attendu de voir

---

13. Ces « tours du silence » qui ont le plus frappé l'imagination des voyageurs constituent l'information la plus souvent répétée.

quelque clarté extraordinaire, et différente de celle du feu d'une chambre ou d'une cuisine, et n'ayant vu que la même chose, il se mit à jurer et à cracher sur le feu qu'on lui avait montré. Ce feu sacré ayant été profané de la sorte s'envola en forme de pigeon blanc, et les prêtres, voyant que ce malheur leur était arrivé par leur indiscretion, se mirent tous en prière avec le peuple, firent de grandes aumônes, et en même temps et en la même forme ce feu céleste revint en son lieu. Leurs prêtres leur en distribuent tous les mois une fois et leur font payer assez chèrement cette faveur. Quand ils veulent faire jurer quelqu'un, c'est en présence de ce feu, et ils croient qu'un homme ne peut être si impie que de jurer faussement devant ce feu sacré qu'ils prennent pour témoin de leur serment. Les prêtres leur font appréhender de grands châtimens et les menacent que ce feu céleste les pourrait abandonner s'ils étaient si méchants que de jurer faussement en sa présence.

### *De leurs mœurs et coutumes*

Les Gaures ont un langage différent du persien et une écriture aussi toute différente. Ils ont même tout une autre sorte d'habits. Ce sont gens qui aiment la bonne chère et qui font grande profusion de vin et d'eau-de-vie dans leurs repas. Ils ne mangent point de lièvre, à cause que la femelle a ses mois réglés comme les femmes ; et c'est par la même raison qu'ils ne mangent point aussi de mûres, croyant aussi qu'en cela elles tiennent comme le lièvre de la nature des femmes.

J'ai dit plus haut que les Gaures nourrissent avec grand soin leur barbe et leurs cheveux, et que, quand ils sont contraints par quelque occasion de les couper, ils ne peuvent les garder dans leurs maisons, mais qu'ils les portent hors de la ville à un lieu qui est destiné pour cet effet. Mais il faut remarquer de plus que, quand il arrive qu'en se peignant la barbe ou la tête il tombe quelques cheveux sur leurs habits, et qu'ils y demeurent plus de six heures, il faut que ces habits

soient lavés d'urine de vache ou de bœuf pour les purifier. Si par hasard ils rencontrent ou touchent quelque ordure, dès qu'ils vont au logis, il faut qu'ils se lavent de la même urine. S'il arrive qu'un prêtre qu'ils nomment *cazi* rencontre en son chemin un mort, et que par mégarde il vienne à le regarder, il est obligé de s'aller laver d'urine de vache, et cette urine est leur grande purification. Les Gaures ne sont pas seuls dans cette superstitieuse pratique et l'on en fait autant en plusieurs endroits des Indes. Aussi disent-ils que ce n'est pas de leur prophète qu'ils tiennent cette coutume, mais qu'elle était en règne longtemps avant lui. Je demandai à un de leurs prêtres comment ils avaient reconnu la vertu de cette urine ; et il me répondit qu'un certain personnage qui vivait du temps du premier homme, ayant le bras gâté et fort noir de quelque accident qui lui était arrivé par la malice du diable, et s'étant endormi dans un champ, une goutte de l'urine d'un bœuf qui s'était approché de lui rejaillit sur son bras et rendit l'endroit de la peau où elle tomba entièrement blanc et sans tache. L'homme s'étant aperçu de cela après qu'il fut réveillé, et ayant suivi le bœuf jusqu'à ce qu'il eut envie d'uriner, il reçut cette urine sur son bras qui en fut parfaitement guéri et rendu blanc comme l'autre. Depuis ce temps-là, disent-ils, la vertu de cette urine a été connue, et ce leur est un purificatif contre toutes leurs impuretés. Ils s'en servent aussi pour la composition d'une eau qu'ils font boire à ceux qui sont tombés en quelque péché et qui s'en sont confessés. Ils nomment cette eau l'eau de *cazi*, et cette urine dont ils la composent doit avoir été gardée l'espace de quarante jours, mêlée avec de l'écorce de saule et quelques autres herbes qu'ils y ajoutent. Après que le pénitent s'est confessé de son péché, si c'est un péché criant, il faut qu'il demeure dix jours dans la maison du *cazi* à ne manger que ce que le prêtre lui donne, et pour son absolution il se dépouille tout nu et on lui attache au gros orteil droit un petit chien qu'il traîne partout avec lui dans la maison du *cazi*, tantôt un jour entier, tantôt plus longtemps, selon le

péché commis. Etant en cette posture, il demande au cazi qu'il le purifie, et que pour ce qui est de lui il croit être purifié. Le cazi lui répond que c'est au chien à le purifier, et qu'il est plus pur que lui. Ensuite, il lui verse de cette eau sur la tête jusqu'à sept fois, puis lui en fait boire, et ainsi il est absout de son péché. Le cazi ne fait pas cela pour rien, il en coûte bon au pénitent qui après cette cérémonie donne à manger chez le cazi à tous ses amis. Etant surpris de cette ridicule superstition, je demandai à quelqu'un de ces gens-là si les femmes faisaient la même pénitence devant le cazi ; et je sus de lui que c'est la femme du cazi qui fait faire la pénitence aux femmes et aux filles.

Ils ont encore une étrange coutume, qui est, lorsqu'un homme est à l'article de la mort, de prendre un petit chien et le mettre sur sa poitrine. Quand ils voient qu'il expire, ils appliquent la gueule du chien sur la bouche de l'agonisant et le font aboyer deux fois en cette posture, comme s'ils voulaient faire entrer l'âme de cette personne dans le chien, lequel, disent-ils, la livrera entre les mains de l'ange qui est destiné pour la recevoir. De plus, si quelque chien vient à mourir, ils le portent hors de la ville et prient Dieu pour cette charogne, comme si l'âme de cette bête recevait quelque faveur après sa mort par leurs prières.

### *Des bêtes qu'ils estiment et de celles qu'ils haïssent*

Il y a des bêtes que les Gaures estiment fort, et à qui même ils rendent beaucoup d'honneur ; et il y en a d'autres au contraire qu'ils ont en horreur, et qu'ils tâchent d'exterminer autant qu'il leur est possible, croyant qu'elles n'ont pas été créées de Dieu, mais qu'elles sont sorties du corps du diable dont elles ont gardé la malignité.

Les deux animaux qu'ils aiment le plus sont le bœuf et la vache, et le chien. Il leur est étroitement défendu par leurs prêtres de manger du bœuf ou de la vache, ni d'en tuer. La raison pour quoi ils ont ces animaux

en si grande vénération est que le bœuf rend de grands services à l'homme, labourant la terre qui produit des grains pour sa nourriture. Pour la vache, ils la conservent encore plus chèrement que le bœuf à cause du lait qu'elle donne, et principalement à cause du remède qu'elle leur fournit pour se purifier et obtenir le pardon de leurs péchés.

Les animaux qu'ils ont fort en horreur sont les serpents, les couleuvres, les lézards, les crapauds, les grenouilles, les écrevisses, les fourmis, les rats, les souris et surtout les chats, qui ont, disent-ils, la ressemblance du diable, qui leur a donné tant de force qu'on a de la peine à les tuer. L'horreur qu'ils ont de cet animal fait qu'ils n'en gardent jamais dans leurs logis, aimant mieux souffrir le désordre que leur font les rats et les souris, dont ils ont l'adresse de se défaire.

Quant aux autres animaux ou insectes dont je viens de parler, quand les Gaures sont malades, ils en envoient chercher par de pauvres gens qu'ils paient pour cela, puis les font tuer et mettent ce sacrifice au nombre des bonnes œuvres qui soulagent l'âme d'un défunt. Ce qui leur donne tant d'aversion pour ces animaux est la croyance qu'ils ont aussi qu'ils n'ont pas été créés de Dieu mais du diable, et que ce sont les bourreaux dont ils se servent pour tourmenter les damnés. Ils tâchent donc de les exterminer tant qu'ils peuvent, croyant faire une œuvre de charité en diminuant par ce moyen les peines des damnés, qui à la fin du monde iront, disent-ils, en paradis avec tous les autres.

Voilà tout ce que j'ai pu remarquer de plus particulier de la ridicule religion des Gaures, à quoi je n'ai plus qu'à ajouter que ce dernier roi qu'ont eu les Gaures s'appelait Cha-Jesherd<sup>14</sup>, qui fut chassé de son pays par Omar II du nom, successeur de Mahomet. Cet Omar conquiert toutes les terres du roi des Gaures et y établit des gouverneurs qui, par la tyrannie qu'ils exerçaient envers les peuples, les forçaient à se faire mahométans.

---

14. Yazdgerd III, dernier roi sassanide, battu par le calife Omar (I<sup>er</sup> du nom) en 636.

DE LA RELIGION DES ARMÉNIENS  
 ET DE LEURS PRINCIPALES CÉRÉMONIES,  
 ET PREMIÈREMENT DE LA MANIÈRE DONT LES ARMÉNIENS  
 CONSACRENT ET ADMINISTRENT LA COMMUNION

Je ne parlerai dans ce petit traité de la religion des Arméniens, que de leurs principales cérémonies, dont quelques particularités assez remarquables ne sont peut-être pas encore venues à la connaissance de tout le monde.

Depuis que les Arméniens ont passé en Europe, leurs églises ont commencé d'être mieux ornées qu'elles ne l'étaient auparavant. Ils n'épargnent rien pour embellir le chœur et l'autel, on marche partout sur de beaux tapis, et ils emploient pour la structure et ses enjolivements les meilleurs ouvriers et les plus belles étoffes qu'ils peuvent trouver. Le chœur est plus élevé que la nef de cinq ou six marches, et il n'y a qu'un autel dans chaque église, sur lequel ils mettent le pain qu'ils consacrent, sans y mettre d'abord le calice où est le vin. Quand la messe se dit en cérémonie par un archevêque, on allume quantité de cierges à l'Évangile, et ces cierges sont comme des torches. Après l'Évangile, plusieurs novices prennent en leurs mains des bâtons d'environ cinq pieds de long, et il y a au bout de

grandes plaques de laiton avec de petites sonnettes, ce qui imite en les remuant le son des cymbales. Il y en a d'autres qui n'ont point de ces bâtons, et qui tiennent à chaque main une petite platine entourée de sonnettes qu'ils battent l'une contre l'autre. Cependant, les ecclésiastiques et les séculiers chantent ensemble, et leur chant est assez beau. L'archevêque a deux évêques à ses côtés qui lui servent de diacre et de soudiacre, et quand il est temps, il vient ouvrir une fenêtre qui est dans la muraille du chœur à côté de l'Évangile et il en tire le calice où est le vin. Puis, avec toute cette musique, il fait le tour de l'autel, où ensuite il vient poser le calice en disant quelques prières. Après, le calice à la main, il se tourne vers le peuple, et le pain est au-dessus du calice. Alors le peuple se prosterne à genoux, baise la terre, frappe sa poitrine, et l'archevêque cependant prononce ces mots : « C'est le Seigneur qui a donné son corps et son sang pour vous. » Puis il se tourne vers l'autel et mange le pain trempé dans le vin ; car il faut remarquer qu'ils ne boivent point le vin, mais qu'ils trempent seulement le pain dedans. Cela fait, l'archevêque se tourne une seconde fois vers le peuple, le pain et le calice à la main, et ceux qui veulent communier viennent l'un après l'autre au bas du chœur, où il n'est permis de monter à aucun séculier quel qu'il puisse être. L'archevêque donne à ceux qui communient le pain trempé dans le vin qui était dans le calice, et le pain dont les Arméniens se servent dans la communion est sans levain, plat et rond, environ de l'épaisseur d'un écu et de la grandeur d'une hostie, le prêtre qui doit consacrer le faisant lui-même le jour de devant. Ils ne mettent point d'eau avec le vin dans le calice ; car ils disent que l'eau est pour le baptême, et que Jésus-Christ, prenant du vin lorsqu'il institua la sainte Cène, le but pur et sans y mêler d'eau.

Quand les Arméniens vont à la communion, l'archevêque ou le prêtre dit ces paroles : « Je confesse et je crois que ceci est le corps et le sang du Fils de Dieu, qui ôte les péchés du monde, et qui est non



seulement notre salut mais aussi de tous les hommes. » Le prêtre dit ces paroles par trois fois au peuple pour l'instruire et lui faire savoir à quelle fin il prend le sacrement. A chaque fois que le prêtre dit ces paroles, le peuple les répète mot pour mot ; car il est très ignorant, et il y a très peu de femmes qui sachent lire ou écrire. Le prêtre, pour donner la communion au peuple, rompt l'hostie en petites tranches qu'il trempe dans le vin, après quoi il en donne à chacun des communians un petit morceau. Ce qui est surprenant est qu'ils donnent aussi la communion aux petits enfants de deux ou trois mois que les mères qui vont communier portent au bras ; et, le plus souvent, ces petits enfants rejettent ce qu'on leur donne. Au reste, ils ne communient point tout le temps de leur carême, parce qu'alors ils ne disent point de messe que le dimanche à midi, et ils nomment cette messe une messe basse, parce qu'ils ne voient point le prêtre qui ne prononce haut que l'Évangile et le Credo, et un grand rideau étant tiré devant l'autel, qui empêche qu'on ne voie ni l'autel ni le prêtre qui consacre. Ils disent aussi le jeudi saint une de ces messes basses à midi et, après la messe dite, ceux qui veulent se confesser et communier le peuvent faire ; mais d'ordinaire ils attendent au samedi saint, auquel jour se dit une de ces messes entre cinq et six heures du soir. Alors tout le peuple se confesse et communie, et, après avoir communié, chacun a permission de manger du poisson, des œufs, du beurre, de l'huile et de toute autre chose, excepté de la viande. Le jour de Pâques à la pointe du jour, on dit une messe basse, et à l'issue le prêtre se confesse encore et communie, en suite de quoi il est permis à chacun de manger de la viande ; mais il faut que les bêtes soient tuées du jour même de Pâques ; car si elles étaient tuées de la veille, ils n'en pourraient pas manger. Ils ont quatre autres fêtes dans l'année où ils observent la même cérémonie, ne mangeant ni viande, ni poisson, ni œufs, ni beurre, ni huile pendant huit jours ; et ces quatre fêtes sont Noël, l'Ascension, l'Annonciation et Saint-Georges. C'est particulièrement à

cette dernière fête que les Arméniens poussent bien loin leur dévotion ; car il y en a qui ne mangent rien du tout trois jours de suite, et d'autres jeûnent cinq jours entiers.

DE LA MANIÈRE DE CONSACRER  
CEUX QUI VEULENT PARVENIR A LA PRÊTRISE,  
ET DE LEURS AUSTÉRITÉS

Quand un père destine un de ses enfants à l'Eglise, il le mène au prêtre qui lui met la chasuble sur les épaules, disant quelques oraisons, après quoi le père et la mère ramènent l'enfant à la maison. Cette cérémonie se fait par sept fois en plusieurs années selon que l'enfant est jeune, jusqu'à ce qu'il soit en âge de dire la messe. S'il n'est destiné pour être moine, et que ce ne soit que pour la prêtrise, à la quatrième fois qu'ils font la cérémonie de lui mettre la chasuble, ils le marient; car leurs prêtres se marient une fois, et quand la femme vient à mourir, s'ils veulent se remarier, ils ne peuvent plus dire la messe. Les six premières cérémonies étant faites, quand le jeune homme vient à l'âge de dix-huit ans, qui est celui où ils peuvent dire la messe, tant ceux qui sont pour être moines que ceux qui sont prêtres mariés, on procède à la septième et dernière cérémonie, qui doit être faite par un archevêque ou un évêque, et il revêt l'aspirant au sacerdoce de tous les habits que les prêtres portent quand ils célèbrent la messe. Cela fait, il entre dans l'église et n'en peut sortir d'un an, pendant quoi il est employé à tout le service ecclésiastique. Le prêtre qui est marié, après avoir dit messe, est cinq jours avant qu'il vienne

en son logis boire ni manger, ni coucher avec sa femme. Et, tant les moines que les prêtres quand ils veulent une autre fois dire la messe, ils doivent demeurer cinq jours dans l'église sans se pouvoir coucher ni rien toucher de leurs mains, si ce n'est la cuiller qui leur sert à manger. Ils n'osent non plus ni cracher ni se moucher. Cinq autres jours après que la messe est dite, bien que ce soient des jours où autrement il leur serait permis de manger de la chair et du poisson, ils n'en mangent point et ne peuvent manger que des œufs sans beurre et sans huile et du riz cuit au sel et à l'eau. Le matin avant que de dire la messe, si le prêtre avait avalé par hasard une goutte d'eau, il ne pourrait célébrer.

Pour ce qui est de leurs austérités, elles sont grandes, et plusieurs évêques ne mangent que quatre fois l'année de la viande et du poisson, mais surtout, depuis qu'ils sont archevêques, ils ne vivent que de légumes. Ils ont six mois et trois jours dans l'année ou de carême ou de jeûnes particuliers, et pendant ce temps-là tant les gens d'Eglise que les séculiers ne mangent que du pain et quelques herbes comme elles viennent du jardin. A la fête de Saint-Georges, ils jeûnent, comme j'ai dit, fort austèrement toute la semaine, et la plupart ne mangent que le jeudi, ayant pour ce saint-là une très grande vénération. Il y eut un Arménien de Zulpha, faubourg d'Ispahan, que l'on appelait Téron, dont la superstition alla si avant qu'il fit jeûner son cheval avec lui, ne lui donnant que rarement à boire et à manger durant toute la semaine. Pour ce qui est des pauvres gens de travail, ils mangent quelques légumes cuits à l'eau et au sel ; car, pendant le grand carême, ils ne peuvent non plus que les autres manger ni beurre ni huile ; et quand ils seraient à l'article de la mort, ils ne leur serait pas permis de manger de la viande aux jours défendus. Ils peuvent seulement prendre des noix ou des noisettes, des amandes ou des pistaches, ou quelque autre chose dont l'on peut tirer de l'huile, et les piler et en mettre dans leur riz et leurs légumes et dans leurs herbages.

## DU BAPTÊME DES ARMÉNIENS

C'est la coutume des Arméniens de baptiser les enfants le dimanche, et s'ils en baptisent quelques-uns dans la semaine, c'est qu'ils se trouvent en danger de mort. La cérémonie se fait de cette manière. La sage-femme prend l'enfant qu'elle porte dans l'église et le tient sur ses bras, jusqu'à ce que l'archevêque, l'évêque ou le prêtre qui le doit baptiser ait dit une partie de la liturgie du baptême. Alors celui qui baptise prend l'enfant qui est nu, le plonge dans l'eau et, l'en ayant retiré, le met sur les bras du parrain et lit encore quelques prières. Pendant qu'il les lit, il tient du coton dans ses mains, qu'il tord et dont il fait un filet de demi-aune de long. Il en fait un autre de même longueur d'une soie rouge qui est plate et, de ces deux filets qu'il tortille ensemble, il fait un petit cordon qu'il met au col de l'enfant. Ils disent que ce cordon fait de deux fils différents, l'un de coton blanc, l'autre de soie rouge, signifie le sang et l'eau qui sortit du corps de Jésus-Christ lorsqu'il fut percé d'un coup de lance à la croix. Après ce cordon noué au col de l'enfant, il prend de la sainte huile pour l'en oindre en plusieurs endroits du corps, en faisant le signe de la croix sur chaque endroit où il met de l'huile et prononçant à chaque fois ces paroles : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il commence l'onction

par le front, de là au menton, puis il vient à l'estomac, aux aisselles, aux mains et aux pieds.

Il est à propos de remarquer en quel temps et de quelle manière ils font cette huile, dont ils oignent leurs enfants au baptême et ceux qui sont à l'article de la mort. Tous les sept ans, la veille de la Notre-Dame de septembre, pour laquelle fête ils font un petit carême de huit jours, le patriarche fait la sainte huile, et il n'y a que lui seul qui a ce pouvoir. Il prend pour cette composition de toutes sortes de fleurs odoriférantes et de plusieurs drogues aromatiques, et la principale de ces fleurs est celle que les Arméniens appellent en leur langue *balassan-iagué*, et que nous appelons en français « fleur de paradis ». Quand cette huile est faite, le patriarche en envoie dans des bouteilles par tous les couvents, tant de l'Asie et de l'Europe que de l'Afrique, et s'ils n'ont de cette huile, ils ne peuvent baptiser.

La cérémonie du baptême étant achevée, le parrain sort de l'église ayant l'enfant sur ses bras, et dans chaque main un cierge de cire blanche allumé. Selon la qualité du père de l'enfant, quand on sort de l'église, des tambours, des trompettes, des hautbois et d'autres sortes d'instruments du pays font grande fanfare et vont devant l'enfant qu'ils accompagnent jusqu'au logis, où, étant arrivés, le parrain le remet entre les mains de la mère. Elle se prosterne en même temps devant le parrain, lui baisant les pieds, et pendant qu'elle est en cette posture, le parrain lui baise le dessus de la tête. Le père ni le parrain ne donnent jamais de nom à l'enfant, mais celui qui le baptise lui donne le nom du saint dont la fête se rencontre le dimanche du baptême. Si par hasard il n'y a point de saint dans leur calendrier ce jour de dimanche, il prend le nom du premier saint qui vient dans la semaine, et de la sorte il n'y a point parmi eux de nom affecté. L'enfant étant de retour au logis, il s'y fait assemblée de bien des gens, et le festin est préparé pour les parents et amis et pour celui qui a baptisé l'enfant, et qui est suivi d'ordinaire de la plus grande partie des prêtres et moines du couvent ou de la paroisse où le baptême s'est fait. Le

petit peuple s'engage tellement pour ces sortes de festins, non seulement aux baptêmes mais aussi aux mariages et aux enterrements, que le plus souvent dès le lendemain ils n'ont plus de quoi vivre, et qu'ils ne peuvent payer ce qu'ils ont emprunté pour cette inutile dépense. C'est la coutume en Perse de faire donner aux coins des rues des coups de bâton sous la plante des pieds à ceux qui doivent et qui ne peuvent payer ; et ils sont quelquefois si maltraités (car cela se fait deux ou trois fois la semaine) que les ongles leur tombent des pieds et qu'ils ne peuvent plus se soutenir. Les créanciers en usent de la sorte afin que les parents et amis du débiteur en aient compassion et lui donnent de quoi payer ses dettes. Mais ils trouvent le moyen de se dérober à ce supplice, et quand ils voient qu'ils sont insolvable, ils se retirent dans Ali-Capi, c'est-à-dire la porte de leur prophète, qui est un lieu de retraite pour tous ceux dont les affaires vont mal et qui ne peuvent satisfaire leurs créanciers. Ces lieux-là sont si privilégiés que le roi même ne peut les en tirer, et ils sont nourris des rentes anciennes qui sont affectées aux mêmes lieux et des aumônes que l'on y fait tous les jours. Les Arméniens qui sont pauvres, et qui ne veulent pas s'endetter pour le festin d'un baptême, ont introduit depuis peu une coutume pour se mettre à couvert de la honte qu'ils croient qu'il y a de ne pas faire grande chère à ses amis dans cette rencontre. Ils font baptiser l'enfant dans la semaine, ce qui fait croire que l'enfant est fort malade, d'autant plus qu'ils vont en hâte à l'église sans nulle cérémonie et qu'ils ne cessent de dire en pleurant que l'enfant s'en va mourir.

Si une femme est accouchée quinze ou vingt jours et même deux mois avant Noël, ils diffèrent le baptême de l'enfant jusqu'à cette fête, pourvu toutefois que l'enfant ne devienne pas malade. Voici quelle est la cérémonie que l'on fait d'ordinaire à ce baptême. Dans toutes les villes ou villages où il y a des Arméniens, et où il passe une rivière ou qu'il s'y trouve quelque étang, ils ont deux ou trois bateaux plats couverts de

tapis sur quoi on marche, et on y dresse le jour de Noël une manière d'autel. Le matin, dès que le soleil se lève, tout le clergé arménien, tant du lieu que des lieux circonvoisins, se rend sur ces mêmes bateaux vêtu de ses ornements, avec les croix et les bannières. Ils trempent la croix par trois fois dans l'eau et, à chaque fois, ils y jettent de la sainte huile. Après, ils lisent la liturgie ordinaire du baptême et, l'évêque ou le prêtre prenant l'enfant, il le plonge dans l'étang ou dans la rivière jusqu'à trois fois en disant les paroles ordinaires : « Je te baptise au nom du Père, etc. », et en l'oignant d'huile comme j'ai dit ci-dessus. C'est une merveille que la plupart de ces enfants ne meurent de froid quand la saison est un peu rude. Le roi de Perse se trouve d'ordinaire à cette cérémonie quand il est à Ispahan, et il se rend à cheval au bord de la rivière avec les grands de sa cour. La cérémonie achevée, il va à Zulpha au logis du kelonter, qui est le gouverneur ou juge des Arméniens, chez lequel le dîner est préparé. Il n'y a point de lieu au monde où l'on puisse traiter un roi avec moins de peine que dans la Perse. Car si un particulier prie le roi à manger chez lui, et si Sa Majesté veut lui faire cet honneur, il n'a qu'à aller trouver le chef des officiers et lui porter vingt tomans, qui sont environ trois cents écus, en lui disant que Sa Majesté vienne prendre un repas dans la maison de son esclave. Alors, moyennant cette somme de vingt tomans, le chef des officiers est tenu d'envoyer au logis de celui qui traite le roi tout ce qui est nécessaire pour le repas. Sans cela c'est une chose qu'on ne pourrait entreprendre, le roi ne mangeant jamais que dans de la vaisselle d'or, ce qu'un particulier ne pourrait fournir. A l'issue du repas, on apporte au roi le présent qu'on lui fait toujours dans ces rencontres, et qui d'ordinaire est quelque galanterie qui vient d'Europe et qui ne vaut guère moins de quatre ou cinq mille écus. Quand ils n'ont rien de galant à lui présenter, ils mettent pareille valeur dans un bassin en ducats d'or de Venise et l'offrent à Sa Majesté avec de grandes soumissions. Ils font aussi des présents à quelques



seigneurs et aux principaux eunuques qui sont à sa suite, sans compter ce qu'ils envoient à la mère du roi s'il en a une, aux sultanes ses femmes et à ses sœurs. Ainsi ce festin, se faisant sans embarras du côté du traitement, ne se fait pas du côté de la bourse sans grande dépense ; mais les Arméniens de Zulpha peuvent aisément la supporter. Je me suis trouvé deux fois à Ispahan à cette cérémonie du baptême de Noël. La première fois j'y vis Cha-Sefi, et la seconde fois Cha-Abas II, son successeur, qui prirent tous deux trop de vin, ce qui troubla leur raison et les porta à des actions de cruauté qui ternissent leur mémoire. Cha-Sefi au retour de ce festin poignarda sa femme, mère de Cha-Abas, et Cha-Abas dans une pareille occasion fit encore une action plus cruelle. Ayant trop bu à Zulpha, et étant de retour en son palais, il voulut encore boire et forcer trois femmes à boire avec lui. Comme elles virent qu'il ne voulait point mettre fin à sa débauche, elle le laissèrent seul, et le roi, de dépit qu'elles s'étaient retirées sans son congé et qu'elles ne voulaient pas lui tenir compagnie à boire, les envoya prendre par ses eunuques et, comme c'était en hiver, commanda qu'on les jetât dans le feu, ce qui fut promptement exécuté. Ces pauvres femmes furent brûlées et le roi s'alla coucher. J'ai rapporté en passant ces deux histoires pour montrer avec quelle ponctualité et promptitude les rois de Perse sont obéis, sans qu'on ose examiner si leur commandement est injuste ou équitable.

Voilà tout ce que j'ai pu remarquer des cérémonies et coutumes des Arméniens dans leur baptême ; il faut voir aussi comme ils en usent dans leurs mariages et dans leurs enterrements.

## DU MARIAGE DES ARMÉNIENS

Les Arméniens marient d'ordinaire leurs enfants sans que les deux parties se soient vues, et même sans que les pères ni les frères en sachent rien. Il faut que ceux qu'on veut marier se rapportent à ce que les pères ou les parents leur en disent. Après que les mères ont conclu entre elles le mariage, elles en parlent à leurs maris qui approuvent ce qu'elles ont fait. Sur cette approbation, la mère du garçon avec deux vieilles femmes et un prêtre viennent au logis de la mère de la fille et lui présentent une bague de la part de celui avec qui on veut la fiancer. Le garçon paraît ensuite, et le prêtre lit quelque chose de l'Évangile pour bénir les deux parties, après quoi on lui donne quelque argent selon le bien qu'a le père de la fille. Puis on présente à boire à la compagnie, et cela s'appelle les fiançailles. Quelquefois, ils accordent les enfants quand ils n'ont encore que deux ou trois ans ; et même, lorsque deux femmes qui sont amies se trouvent enceintes en même temps, elles se promettent de faire un mariage des deux enfants qu'elles portent s'il arrive que l'une ait un garçon et l'autre une fille. Cela étant, on les accorde dès qu'ils sont nés, et depuis que le garçon a donné la bague, quand il serait vingt ans sans se marier, il est obligé d'envoyer tous les ans le jour de Pâques un habit à sa maîtresse avec tout l'assortiment selon

la qualité de la fille. Trois jours avant que de célébrer le mariage, le père et la mère du garçon font préparer un festin, qu'ils font porter chez le père et la mère de la fille où se trouvent les familles des deux parties. Les hommes sont dans un lieu à part et les femmes dans un autre ; car ils ne mangent jamais ensemble dans des réjouissances publiques. La veille des noces, l'époux envoie les habits à son épouse et, quelque temps après, il vient prendre ce que la mère de l'épouse lui donne de son côté. Que si l'épouse n'a plus de mère, c'est quelque vieille de ses plus proches parentes qui habille l'époux. Ensuite, l'époux monte sur un cheval et l'épouse sur un autre, qui ont de magnifiques harnais, avec des brides d'or et d'argent si ce sont gens riches ; et ceux qui sont pauvres, et qui n'ont point de chevaux à eux, ont recours aux grands qui leur en prêtent volontiers pour cette cérémonie. En sortant du logis de la fille, l'époux va devant et a sur la tête un voile de gaze incarnate, ou d'un rets d'or et d'argent dont les mailles sont fort pressées, et qui le couvre jusqu'au bas de l'estomac. Il tient à sa main le bout d'une ceinture qui a trois ou quatre aunes de long, et l'épouse qui vient derrière à cheval tient l'autre bout. Elle est aussi couverte d'un grand voile blanc depuis la tête jusqu'aux pieds, et le cheval en est aussi à moitié couvert. Elle est si cachée sous ce voile, qui ressemble plutôt à un grand linceul, qu'on ne lui voit que les yeux. Deux hommes marchent à côté de chaque cheval pour tenir les rênes ; et quand ce sont des enfants de trois ou quatre ans (car on les marie quelquefois dans ce bas âge), il y a trois ou quatre hommes pour les tenir sur la selle, selon la qualité de leurs parents. Quantité de jeunes hommes, tant des parents que des amis des deux côtés, viennent à la suite, les uns à cheval, les autres à pied, avec un cierge à la main comme s'ils allaient en procession ; et d'ailleurs les tambours, les trompettes, les hautbois et autres instruments à la mode du pays suivent toute la compagnie jusqu'à l'église. Quand ils ont mis pied à terre, chacun fait place à l'époux et à l'épouse qui se vont

rendre au pied de l'autel tenant toujours la ceinture, et il faut remarquer en passant que dans chaque église les Arméniens n'ont qu'un autel. Les époux se joignent alors et s'appuient le front l'un contre l'autre ; puis le prêtre vient et tourne le dos à l'autel, après quoi prenant la Bible il la met sur leurs têtes qui lui servent de pupitre, et qui en sont assez chargées, parce que c'est d'ordinaire un gros in-folio assez pesant. Il y demeure pendant qu'on lit le formulaire du mariage, et c'est le plus souvent un évêque ou un archevêque qui en fait l'office. Ce formulaire est fort approchant du nôtre. L'évêque demande à l'époux : « Ne prenez-vous pas une telle pour votre épouse ? », et à l'épouse : « Ne prenez-vous pas un tel pour votre mari ? » ; et ils répondent tous deux d'un signe de tête. La bénédiction matrimoniale étant faite, ils entendent la messe, après quoi ils retournent tous ensemble au logis de la fille dans le même ordre qu'ils en sont partis. Les noces durent trois jours, et il y a, comme j'ai dit, de pauvres gens qui se ruinent en ces occasions et qui ne se peuvent jamais remettre de la dépense qu'ils y ont faite. Il se boit plus de vin aux festins des femmes qu'à ceux des hommes. Le mari se couche le premier, la femme lui tire ses bas et n'ôte son voile qu'après avoir éteint la chandelle. En quelque temps que ce soit, les femmes se lèvent avant le jour. Il y a tel Arménien qui, depuis dix ans qu'il est marié, n'a jamais vu le visage de sa femme et ne l'a jamais ouï parler ; car quoi que le mari lui puisse dire et tous ses parents, elle ne répond que de la tête. Elles ne mangent point avec leurs maris, et si le mari régale ses amis aujourd'hui, la femme traite ses amies le lendemain.

DE LA MANIÈRE DONT LES ARMÉNIENS  
ENTERRENT LEURS MORTS

Dès qu'une personne est décédée, un homme destiné aux services mortuaires va promptement à l'église quérir un pot d'eau bénite et, l'ayant apportée au logis du défunt, il la jette dans un grand vaisseau plein d'eau, dans lequel ils mettent le corps mort. Cet homme s'appelle *mordichou*<sup>1</sup>, c'est-à-dire celui qui lave les morts, et ces mordichous sont en telle horreur parmi le peuple que c'est une infamie d'avoir mangé avec ces sortes de gens. Tout ce qui se trouve sur le mort lors de son décès lui appartient, fût-ce quelque belle bague, et c'est la coutume dans le Levant de coucher avec le caleçon, la chemise et la camisole, parce qu'on ne se sert point de draps. Après que le mort a été lavé, on le revêt d'une chemise blanche, d'un caleçon, d'une camisole et d'une toque, et il faut que le tout soit neuf sans avoir jamais servi à aucun autre. Puis on le met dans un grand sac de toile neuve et ils cousent ensuite la bouche du sac. Cela étant fait, les prêtres viennent prendre le corps pour le porter à l'église, et il est accompagné de tous les parents et amis du défunt qui tiennent tous un cierge à la main. Quand ils sont à l'église, ils posent le corps devant

1. *Mordechour* ; le mot est persan.

l'autel où le prêtre dit quelques prières, puis on allume des cierges autour du corps et on le laisse en cet état toute la nuit. Le lendemain matin, un évêque ou un simple prêtre dit la messe, à l'issue de laquelle on porte le corps devant la porte de l'archevêque ou de l'évêque du lieu, où il est accompagné de ses parents et amis et de tout le peuple qui s'est trouvé à l'église, la plupart ayant un cierge à la main. Etant arrivés devant cette porte, l'évêque sort de son logis et vient dire un Pater pour l'âme du défunt. Cet acte fini, la plupart de ceux qui ont accompagné le corps depuis l'église jusqu'à la porte de l'évêque se retirent chez eux, et il ne reste que les parents et quelques amis. Alors l'évêque et les prêtres font prendre le corps par huit ou dix pauvres qui se trouvent là et qui le portent au cimetière. Le long du chemin, on chante quelques oraisons, que les prêtres continuent en dévalant le corps dans la fosse. Puis l'évêque prend de la terre par trois fois en disant ces mots : « Tu es venu de terre et tu retourneras en terre, et demeures-y jusqu'à ce que Notre Seigneur vienne. » Ces paroles dites, on remplit la fosse. Ceux des parents et amis qui veulent retourner au logis du défunt y trouvent le dîner prêt, et même s'il se présente quelques autres gens, ils ne sont pas refusés. Ils ont aussi coutume de donner à dîner et à souper pendant sept jours à quelques prêtres et à quantité de pauvres quand ils en ont le moyen. Ils ne croient pas que l'âme du défunt soit sauvée s'ils ne font cette dépense quand ils le peuvent. Et c'est d'où procède que la plupart de ceux du menu peuple sont toujours misérables, et comme esclaves des mahométans, à cause de l'argent qu'ils empruntent et qu'ils ne peuvent payer.

Quand un archevêque ou évêque meurt, ils font ceci de plus qu'à un séculier. Quand la messe est dite, un archevêque ou évêque qui se trouve là écrit un billet et, coupant le sac où est le mort, lui met dans la main le billet où sont écrits ces mots : « Souviens-toi que tu es venu de terre et que tu retourneras en terre. »

Si l'un de leurs esclaves meurt avant que son maître

lui ait donné sa liberté, quand le corps est dans l'église, le maître écrit un billet sur lequel il met ses mots : « Qu'il n'ait point de regret, je le tiens franc et lui donne la liberté. » Car ils croient qu'en l'autre monde on lui reprocherait qu'il serait esclave, et que son âme en pourrait souffrir quelque douleur. Que si l'esclave n'a point de maître, la maîtresse ou à son défaut les enfants font le billet. Quand il arrive qu'un Arménien se défait lui-même, on ne fait point sortir le corps par la porte du logis, mais on fait un trou en quelque endroit du mur qu'on trouve le plus commode pour mettre le corps dehors, et de là il est porté en terre sans nulle cérémonie.

La nuit qui précède la fête de Sainte-Croix, hommes, femmes et enfants vont au cimetière où ils portent quantité de vivres, et ils n'oublient pas le vin. D'abord, ils se mettent à pleurer sur la tombe du mort et, après avoir été quelque temps dans ce lugubre exercice, chacun mange et boit ; et ainsi ils passent toute la nuit à pleurer par intervalles et à faire bonne chère.

Les pauvres gens se passent quelquefois des autres dépenses qui se font aux baptêmes, aux mariages et aux obsèques des morts ; mais, pour ce qui est de la nuit de devant la fête de Sainte-Croix, ils s'estimeraient les plus malheureux du monde s'ils n'avaient de quoi porter à boire et à manger à ces cimetières, où ils vont plutôt pour se réjouir que pour prier Dieu pour les âmes des défunts.

DE LA MANIÈRE DONT L'AUTEUR FUT REÇU A LA COUR  
DE PERSE A SON SIXIÈME ET DERNIER VOYAGE,  
ET DE CE QU'IL Y FIT PENDANT SON SÉJOUR A ISPAHAN

J'ai été favorablement reçu à la cour de Perse dans tous mes voyages ; mais je me contenterai de parler de l'accueil qui m'a été fait dans le dernier et des affaires que j'ai eues avec le roi, parce qu'il n'y a pas eu grande différence d'une fois à l'autre et que je veux éviter une inutile répétition.

J'arrivai à Ispahan pour la sixième fois le 20 décembre 1664. Dès que le nazar ou grand maître de la maison du roi en eut avis, il m'envoya le chef des Arméniens qu'on appelle kelonter avec sept ou huit des principaux de la nation pour me féliciter de mon arrivée et m'offrir de sa part tous les services que je pourrais souhaiter. Je les remerciai comme je devais de leur bonne volonté ; mais il me fut aisé de connaître que leur principale intention était de tâcher de s'introduire à la cour par mon moyen et de voir ce que j'apportais pour en faire leur profit. Le lendemain, le nazar m'envoya encore les même Arméniens avec quatre cavaliers pour me donner avis que le roi voulait voir ce que j'avais apporté, et le kelonter avait ordre de me fournir d'hommes pour ce sujet, ce qui se fit avec grand éclat, comme lorsque l'on porte en cérémonie les présents de quelque ambassadeur. Tous



les Francs qui étaient à Zulpha où je logeais montèrent à cheval pour accompagner les grosses pièces, qui étaient de grands miroirs enrichis de pierreries, des chandeliers de cristal de roche et autres choses de cette nature. Les Arméniens se mettaient aussi en devoir de suivre, mais je les remerciai de la peine qu'ils voulaient prendre ; et, voyant qu'ils s'opiniâtraient à vouloir venir malgré tout ce que je leur pouvais dire, pour les détourner de ce dessein je leur fis enfin connaître que je n'avais pas besoin d'eux, que j'étais assez capable de conduire mes affaires et que s'ils venaient à la cour, je ne ferais pas voir au roi la moitié des bijoux. Je n'aurais pu m'en défaire si je ne leur eusse parlé un peu vertement, et dès qu'ils se furent retirés, je montai à cheval et, accompagné de deux des cavaliers que le nazar m'avait envoyés, je fus en diligence au couvent des révérends pères Capucins, où j'avais laissé mes bijoux comme en un lieu plus assuré qu'en ma maison de Zulpha. Le révérend père Raphaël est supérieur de ce couvent et de la missions des Capucins dans le royaume de Perse. C'est le même dont j'ai parlé au discours des routes, ayant fait avec lui le voyage d'Alep à Ispahan. Il entend parfaitement les mathématiques, et il y a plusieurs seigneurs de la cour qui ont des instruments faits de sa main. Comme il y a plus de vingt ans qu'il est en Perse, il parle tout à fait bien la langue du pays, et c'est par ce moyen qu'il a acquis beaucoup de crédit à la cour et qu'il est très bien connu du roi, qui le fait venir d'ordinaire pour être son interprète dans les affaires qu'il a avec les Français. Dans le même temps que les cavaliers m'étaient venus quérir de la part du roi, on en avait aussi dépêché deux ou trois vers le père Raphaël, qui ne se trouva pas alors en son couvent qui est dans la ville d'Ispahan. Comme c'était la veille de Noël, il était allé à Zulpha voir quelques catholiques romains qui y demeurent, et qui se disposaient à faire leurs dévotions. Ces cavaliers couraient de maison en maison chez tous les Francs pour chercher le père ; car c'est la coutume que, quand

le nazar envoie quérir quelqu'un de la part du roi, il faut absolument que les cavaliers qu'on lui dépêche l'amènent à la cour, autrement ils seraient en danger de perdre la vie. Ils le trouvèrent enfin, et il se rendit au palais un peu avant moi. Dès que j'y fus arrivé avec mes bijoux, on me fit entrer au lieu où les grands ambassadeurs ont audience et j'y trouvai le nazar avec le père Raphaël et tous les Francs qui avaient accompagné mes grandes pièces d'orfèvrerie. Le nazar avait déjà fait tout déployer, afin que le roi n'eût qu'à jeter la vue dessus quand il entrerait dans cette salle. Tous mes bijoux furent aussi exposés, et le nazar de sa propre main rangea le tout sur le plancher couvert d'un tapis d'or et de soie. Il considérait attentivement toutes ces pièces, et avec tant d'admiration qu'il dit plusieurs fois à quelques seigneurs de la cour qui étaient présents que jamais personne n'avait apporté en Perse de si belles choses ni en si grande quantité que moi, me priant ensuite de ne rien cacher à Sa Majesté de qui je recevrais beaucoup d'honneur et de grâces. Après que je lui eus protesté que je n'avais plus rien à lui montrer que ce qui était en vue, il commanda que chacun se retirât et que personne ne demeurât dans la salle que lui et moi. Un quart d'heure après, le roi<sup>1</sup> entra par une porte qui donne de son appartement dans la salle, suivi seulement de treize eunuques pour sa garde et de deux vénérables vieillards, dont l'office est de tirer les souliers du roi quand il entre dans les chambres couvertes de tapis d'or et de soie et de les lui remettre quand il en sort. Le roi n'avait alors pour tout habit qu'un simple caleçon de taffetas à petits carreaux rouges et blancs qui lui venait à mi-jambes, ayant les pieds nus, et une petite hongrelaine qui ne lui venait qu'à la moitié du corps, avec un grand manteau de toile d'or à manches pendantes jusqu'à terre et fourré de belles zibelines. Un grand lustre ou chandelier de cristal de roche fut la première pièce sur laquelle le roi jeta la vue. Je l'avais fait pendre à une perche

---

1. Chah Abbas II.

soutenue de deux piliers, et c'était assurément la plus belle et plus riche pièce de cette nature qu'il fût possible de voir. Ensuite, il tourna les yeux vers une riche tenture de tapisserie à personnages que j'avais aussi apportée et qu'il admira. Le nazar me fit alors avancer pour faire la révérence au roi, et m'ayant reconnu d'abord : « Voilà, dit-il au nazar, cet aga fraingui qui me vendit quantité de belles choses il y a cinq ou six ans, lorsque Mahamed Beg était athemat-doulet. » Pendant que le roi parlait de la sorte, on envoya appeler le père Raphaël et, étant entré, on le fit mettre à côté d'un pilier de la salle pour un peu de temps. Puis le nazar le fut prendre pour saluer le roi, qui lui dit d'abord que tout ce qu'il avait là devant ses yeux lui plaisait fort et qu'il ne voulait pas que je remportasse rien pourvu que je misse aux choses un prix raisonnable. Ensuite, Sa Majesté me demanda où j'étais allé en sortant de son empire, et je lui répondis que j'avais passé aux Indes. Elle voulut savoir encore à qui j'avais vendu le reste de mes pierreries, et pour quelle somme ; à quoi je répartis que Chasta Kan avait tout acheté pour six-vingt mille roupies.

Pendant que le roi me faisait des questions de la sorte, et toujours debout, le nazar lui montrait toutes les pièces l'une après l'autre, et je fis dire au roi par le père Raphaël que je suppliais Sa Majesté d'accepter mon grand miroir d'acier dont je lui faisais présent, et dont le père lui expliqua la bonté et les effets, à la recherche desquels plusieurs fameux mathématiciens avaient employé bien du temps et de l'étude. Comme le père Raphaël est en réputation d'être un des plus savants et des plus experts, son raisonnement plut fort au roi, qui, venant de sa place vers le miroir, fut surpris de voir son visage si extraordinairement gros. Il fit mettre devant un de ses eunuques qui avait un nez en perroquet monstrueusement grand, et comme le miroir l'allongeait et le grossissait beaucoup, le roi ne se put tenir de rire, passant plus d'un quart d'heure en cette occupation, après quoi il entra dans son appartement, me laissant seul avec le nazar et le

père. Le nazar lui dit alors ces propres mots en persan : *In aga frengui in casar lovaer tooufa onorda bout qui patcha besiar cochalbout*<sup>2</sup> ; c'est-à-dire : « Cet aga frengui a apporté tant de raretés au roi, et de tant de sortes de joyaux et de beaux ouvrages d'orfèvrerie, que le cœur du roi en est réjoui. » Le nazar, homme de grand jugement et de grand ordre, craignant que quelques pièces de mes joyaux ne vinssent à s'égarer, défendit qu'aucun Persien en approchât et me dit que je pouvais seulement faire entrer dans la salle ceux des Francs que je jugeais à propos pour m'aider à serrer toutes les pièces. J'en fis venir trois ou quatre, et avec le père Raphaël nous remîmes tous les joyaux dans leurs étuis, et ils furent après fermés dans un coffre où le nazar voulut que je misse mon cachet, après quoi il le fit porter en sûreté dans une des chambres de l'appartement du roi. Pour les grosses pièces d'orfèvrerie, les miroirs, le lustre, les tapisseries, il me fit consigner le tout à un des principaux officiers qui était de garde.

Le soleil était couché quand le nazar nous congédia avec de grands compliments et en nous assurant que le roi était fort satisfait de tout ce qu'il avait vu. Le révérend père Raphaël vint avec nous à Zulpha pour vaquer le lendemain à la dévotion du jour de Noël. Mais à peine le soleil était levé que quatre cavaliers le furent chercher en son couvent. On en dépêcha en même temps trois autres pour me venir prendre à mon logis à Zulpha où ils me trouvèrent avec le père et, sans nous donner un moment de temps, il fallut les suivre et nous rendre en diligence chez le roi. Le nazar nous y attendait avec impatience et, aussitôt que nous fûmes arrivés, on apporta le coffre où étaient les joyaux, le nazar me faisant reconnaître mon cachet pour voir s'il était en son entier ; car ces gens-là veulent que toutes choses aillent dans l'équité et prennent de grandes

---

2. Il faudrait lire : *In agha farangui in kazir lohéro avardé-boud, ke padéchah bessiar rochal-boud* ; et traduire : « Ce monsieur étranger a apporté comme cadeau ce miroir qui peut agrandir les choses, dont le roi est très content. »

précautions dans leurs affaires. Ensuite, le coffre fut ouvert et les bijoux tirés, le nazar me demandant encore s'il n'y manquait rien. Ensuite, il ordonna à un secrétaire d'écrire en persien le nom, la qualité et le prix de chaque pièce, selon que je les disais au père Raphaël. Ceci achevé, le nazar fit entrer le chef des orfèvres. Il faut remarquer qu'en Perse chaque profession à son chef, qui est officier du roi et couché sur l'état de sa maison. De plus, ce chef des orfèvres a deux pour cent de tous les bijoux qu'on vend au roi ou à des seigneurs de la cour, et ces deux pour cent lui doivent être donnés par celui de qui on achète les bijoux. Je puis dire toutefois que ce chef des orfèvres n'a jamais rien eu de moi. Car, dans tous les voyages que j'ai faits à Ispahan, avant que de rien montrer au roi, j'ai toujours protesté à l'athemat-doulet ou au nazar qu'absolument je ne voulais rien donner au sarguer-bachi — c'est le nom qu'on donne en Perse au chef des orfèvres. Quelques marchands joailliers furent aussi appelés pour estimer les pièces, l'un donnant le prix aux diamants, l'autre aux perles, l'autre aux rubis, l'autre aux émeraudes, chacun selon qu'il avait plus de connaissance des choses. Cependant, le nazar me tenait des discours fort obligeants et d'autres officiers du roi qui étaient présents en faisaient de même, et on commanda que l'on apportât au révérend père et à moi ce que l'on mange d'ordinaire le matin : du pain, du fromage, du lait, de la crème, des raisins et des melons aussi frais qu'en automne, quoique nous fussions alors sur la fin de décembre. On aurait dit qu'on venait de cueillir les raisins et les melons, et de ceux-ci il y en avait de trois sortes : de rouges, de verts et de presque blancs. On nous servit de plus de quatre sortes de confitures liquides et de deux sortes de dragées, le tout en des bassins et en des manières d'assiettes volantes d'or fin ; car en Perse on ne travaille point d'autre or. On nous apporta trois de ces bassins d'or, et dans chacun cinq ou six de ces assiettes à fruits, et on les mit devant nous à terre sur les tapis selon la coutume. Comme nous

mangions, le nazar me demanda deux ou trois fois si je voulais du vin, mais je l'en remerciai et lui dis que d'ordinaire je n'en buvais que le soir. Aussitôt, il ordonna qu'on en apportât quatre grandes bouteilles dans mon logis, du même qui était destiné pour la bouche du roi, et dès le soir même j'en ai régalé mes amis.

Toute l'après-dînée se passa à estimer mes bijoux et je fus plusieurs fois aux prises avec les estimateurs ; car il y avait des pièces qu'ils n'estimaient pas la moitié de ce qu'elles valaient. Sur le soir, ils donnèrent leur prix au nazar et je lui donnai le mien, et il y avait beaucoup de différence de l'un à l'autre. Le nazar les porta aussitôt tous deux au roi avec tous les bijoux et, à son retour d'auprès de Sa Majesté, voyant que le soleil était couché, il nous congédia avec de grands compliments. Le révérend père Raphaël se retira en son couvent et moi à Zulpha, et je trouvai en mon logis trois Français de mes amis qui m'attendaient de pied ferme. Nous soupâmes ensemble et bûmes du vin du roi que le nazar m'avait envoyé et qui était excellent.

Le lendemain de grand matin, le nazar mit encore des cavaliers en campagne, trois pour aller quérir le père Raphaël et quatre pour me venir prendre en mon logis. Etant arrivé au palais, je trouvai le nazar et le père qui m'attendaient. Le nazar me fit un bon accueil comme à l'ordinaire et me dit en riant que j'étais un paresseux. Je lui fis connaître que ce n'était pas tant ma faute que la sienne si je venais plus tard qu'il ne souhaitait, et que le bon vin qu'il m'avait envoyé m'avait obligé de me réjouir une partie de la nuit avec mes amis en buvant à la santé du roi et à la sienne. Il se prit encore à rire et m'assura que le roi avait fort agréé tous mes bijoux, mais que le prix que j'y avais mis était trop haut, et que je me montrasse plus raisonnable si je voulais que le roi m'honorât de ses faveurs et reçût bien en ma considération tous les Français qui viendraient à l'avenir à Ispahan. Il me dit beaucoup d'autres choses obligeantes, et je priai le révérend père Raphaël de lui rendre le change de ma

part et de lui faire connaître en même temps que je ne pouvais rien rabattre du prix que j'avais mis à mes bijoux. Quelques jours se passèrent sans que nous pussions nous accorder ; on envoyait tous les matins des cavaliers au logis du père et au mien pour nous faire aller au palais, ce qui était fort incommode dans un temps de neiges et dans une ville pleine de boue comme est Ispahan, de la manière que je l'ai représentée. Enfin, après plusieurs allées et venues, le nazar me dit qu'en mettant le prix juste à mes bijoux, selon ce qu'ils me coûtaient, le roi me donnerait vingt-cinq pour cent de profit et qu'il ne prendrait que les pierrieres, me laissant les perles qui me vaudraient, dit-il, davantage aux Indes. Je ne pus me défendre d'accepter cette offre, et le nazar voulut que je signasse l'accord qui fut aussitôt porté au roi. Sa Majesté, l'ayant lu, ordonna au nazar de me demander quelle faveur je souhaitais d'elle et de me dire qu'elle voulait que je fusse son joaillier ordinaire ; qu'en ma considération tous les Francs qui viendraient en Perse seraient bien reçus par tout son Etat ; et que, pour ce qui était de moi, puisque j'allais aux Indes où il ne croît point de vin, il voulait qu'on m'en donnât pour ma provision jusqu'à mon retour. Pour satisfaire au commandement du roi, je fis dresser une requête par laquelle je suppliais Sa Majesté de me faire expédier un commandement en bonne forme où son sceau fût appliqué, par lequel il me fût permis de négocier dans tout son Etat en telle marchandise et telle manière qu'il me plairait, sans être obligé de payer aucune douane. Je lui présentais aussi qu'étant âgé j'avais amené mon neveu en Perse, l'ayant laissé à Tauris entre les mains du révérend père Gabriel de Chinon pour apprendre les langues turquesque et persienne et se rendre capable en succédant à mon négoce et à mes voyages de servir Sa Majesté, laquelle je suppliais de le vouloir prendre en sa protection.

Les choses s'étant passées de la sorte, le roi fit écrire au kan de Tauris en faveur de mon neveu, lui marquant qu'il le tenait désormais pour un de ses

domestiques et qu'il entendait qu'il reçût toute sorte de satisfaction pendant son séjour à Tauris, d'autant plus qu'il était encore jeune. Car mon neveu n'avait encore que dix à onze ans, âge très propre pour apprendre les langues.

Le lendemain de l'accord que je fis avec le nazar pour le prix de mes bijoux, le roi donna audience dans la grande salle du palais à l'ambassadeur des Usbeks ou des Tartares. Tous les grands seigneurs et officiers de la couronne se trouvèrent dans la première cour où l'ambassadeur devait passer, et il y avait neuf chevaux de parade dont les harnais étaient très riches et tous différents. Il y en avait deux tout couverts de diamants, deux autres de rubis, deux autres d'émeraudes, deux autres de turquoises et un autre tout brodé de belles perles. Si c'eût été l'ambassadeur d'un monarque que le roi de Perse eût plus considéré qu'un kan de la Tartarie, il y eût eu jusqu'à trente chevaux, parce que, selon la grandeur du prince qui envoie, on met plus ou moins de chevaux en parade à l'audience de l'ambassadeur. Quand on en met jusqu'à vingt-cinq ou trente, toute la magnificence suit de même. Car chaque cheval est attaché par deux rênes à deux grands clous d'or qui sont en terre avec le marteau d'or auprès. Il y a encore un autre clou d'or où est attaché un cordon qui leur tient les pieds de derrière. On met aussi devant chaque cheval un chaudron d'or pour aller puiser de l'eau dans une grande auge d'or carrée qui est au milieu des chevaux, mais tout cela n'est que pour la parade, parce qu'on ne donne point là à boire aux chevaux.

De la première cour où l'ambassadeur était entré, il passa dans une longue galerie, où de côté et d'autre on avait mis des mousquetaires en haie. De là, on le fit entrer dans un grand jardin par une allée d'environ huit toises de large, toute pavée de grandes pierres de marbre, et au milieu de laquelle il y a un canal d'eau courante de quatre pieds de large avec de petits jets d'eau qui d'espace en espace sortent du canal. De chaque côté de cette allée jusqu'à la salle où était le roi, il



y a un étang presque aussi long que l'allée même, et au milieu de cet étang on voit encore d'autres jets d'eau. Plusieurs officiers de guerre étaient rangés le long de l'allée, et au bout de deux étangs il y avait d'un côté quatre lions attachés et de l'autre trois tigres couchés sur des tapis de soie, avec des hommes qui les gardaient et qui avaient en main des demi-piques. Cette salle est plus longue que large, et ouverte tout autour. Le plafond est soutenu de seize colonnes de bois, chacune à huit pans, et d'une grosseur et hauteur prodigieuses ; et, tant le plafond que les colonnes, tout est peint en grands feuillages d'or et d'azur avec quelques autres couleurs qui y sont mêlées. Au milieu de la salle, il y a un bassin de très beau marbre avec une fontaine qui jette de l'eau en différentes façons. Le plancher où l'on marche est couvert de riches tapis d'or et de soie faits exprès pour ce lieu-là, et assez proche du bassin il y a une estrade de douze pieds de long et de huit de large, relevée d'un pied plus que le plancher et couverte d'un magnifique tapis. C'était au milieu de cette estrade que le roi était assis sur un carreau de brocart d'or, en ayant un autre derrière lui couvert d'un autre brocart, et appuyé contre un grand tapis où il n'y avait ni fleurs ni figures, mais seulement quelques caractères persiens qui contenaient quelque chose de la loi. Le roi étant assis, plusieurs eunuques avec le mousquet se rangèrent à ses côtés. Sa Majesté commanda à l'athemat-doulet de s'asseoir avec quatre ou cinq autres, et l'athemat-doulet me fit signe de m'asseoir aussi. Mais le roi, qui sait bien que les Francs n'aiment guère à demeurer à terre les jambes croisées, me fit dire que je me tinsse debout et que je pourrai mieux voir la cérémonie. L'habit du roi était d'une étoffe rayée d'or et de soie, et son manteau était un fond d'or avec de petites fleurs d'argent et de soie, et la fourrure était d'une martre zibeline la plus noire et la plus luisante que l'on puisse voir. Sa ceinture était très riche, et il y avait sur sa toque un bouquet de plumes de héron attaché par un joyau tout à fait à jour. Au milieu du joyau était une perle en poire

parfaite et d'environ cinquante carats, entourée de grosses topazes et de rubis. Quatre chaînes qui tenaient à ce joyau entrelassaient la toque, et les chatons de ces chaînes étaient de diamants et de rubis.

Il y avait bien près d'une demi-heure que le roi était assis quand le nazar et le maître des cérémonies amenèrent l'ambassadeur dans la salle. Ni lui ni ses gens n'étaient pas fort bien couverts, et on fit demeurer sa suite aux pieds des degrés, la salle étant plus haute que le jardin de quatre marches. Quand l'ambassadeur les eut montées, il se prosterna devant le roi, puis, ayant avancé neuf ou dix pas, il en fit encore autant, après quoi le maître des cérémonies le fit asseoir en laissant entre le roi et lui la place de huit personnes. Le nazar alla souvent du roi à l'ambassadeur et de l'ambassadeur au roi ; mais je ne pouvais savoir ce qu'ils disaient. Enfin, le nazar vint auprès de moi et, lui ayant témoigné que je souhaitais me retirer, il me fit saluer le roi, après quoi je sortis de la salle pour regagner mon logis.

Le lendemain, je fus retrouver le nazar qui m'avait envoyé quérir de bon matin, et il me dit que non seulement le roi m'accordait mes demandes, mais que de plus il me voulait donner la calaate ou veste complète, qui ne se donne par grand honneur qu'aux kans ou gouverneurs des provinces, et qu'il avait aussi commandé qu'on me fît mon paiement.

Sur cet avis, ayant repris le chemin de Zulpha, et le père Raphaël celui de son couvent, pour y attendre les ordres du roi, à peine y fûmes-nous arrivés qu'il vint des cavaliers à toute bride pour nous ramener à la cour, où le nazar, le grand trésorier et plusieurs autres officiers m'attendaient dans la chambre du Trésor avec l'argent que l'on me devait donner dans des sacs cachetés. Le nazar me dit quelles étaient les pièces que le roi avait retenues, et que, selon le prix que j'y avais mis, le tout montait à trois mille quatre cent soixante tomans, comme je le pouvais voir dans mon livre de compte, ce qui se trouva conforme. Alors le grand trésorier me demanda si je voulais compter

toman à toman, ou bien compter un sac et peser ensuite tous les autres, y ayant dans chacun cinquante tomans. Je pris donc deux de ces sacs et, ayant pesé l'argent toman à toman, je me contentai après de peser les sacs entiers, ce que je trouvai fort juste. Mais, des trois mille quatre cent soixante tomans que je devais recevoir, on ne m'en donnait que trois mille trois cents, et le trésorier me dit que, de tout ce qu'on vendait au roi, c'était la coutume d'en retenir cinq pour cent pour ceux qui servent dans la chambre du Trésor. Je disputai fortement sur cet article et dis au trésorier que si la chose allait de la sorte, je lui laisserais l'argent et reprendrais mes bijoux ; que le roi m'avait promis vingt-cinq pour cent de profit et qu'à son compte ce ne serait plus que vingt pour cent, de quoi je ne voulais en aucune manière entendre parler. Le nazar, voyant que j'étais fort fixé et que je sortais de la chambre du Trésor sans prendre l'argent, fit visiter les livres pour voir de quelle manière j'avais été traité aux voyages précédents. Il reconnut qu'on m'avait toujours donné tout ce que le roi m'avait promis sans en rien rabattre et, se tournant vers moi d'un air tout riant, il me représenta qu'il ne fallait pas aller ric à ric avec les gens du Trésor, et que les grâces que le roi me voulait faire me vaudraient plus de mille autres tomans. Enfin, ne voulant pas désobliger le nazar, j'accordai la moitié de ce qu'on me demandait, ce qui revenait à quatre-vingt-deux tomans et demi, de quoi le trésorier fut content. En même temps, on fit venir seize hamals, qui sont des portefaix, et le nazar ordonna qu'on écrivît le nom de chacun d'eux avec leur demeure, de peur que quelque sac ne s'égarât en chemin. Mais comme je vis qu'il était fort tard, je priai le nazar que la chose se remît à une autre fois. Sachant bien que mon argent était prêt, je ne me pressai pas de l'aller prendre et je fus le lendemain me divertir à la chasse avec une partie des Francs. En peu de temps, nous la fîmes bonne, parce que le pays est toujours plein de gibier, n'y ayant guère que les gens du roi qui chassent, et au retour nous nous divertîmes ensemble jusqu'à deux

ou trois heures après minuit. C'est ce qui nous fit dormir plus tard que de coutume, et je fus réveillé par le grand bruit que vinrent faire chez moi quatre cavaliers que le nazar m'envoyait. Ils se fâchèrent jusqu'à me dire de rudes paroles de ce que je ne voulais pas que la parole du roi eût son effet, et que je n'avais pas été prendre mon argent le jour que Sa Majesté avait ordonné qu'on me payât. Aussi faut-il avouer qu'il n'y a point de pays au monde où il y ait tant de facilité qu'en Perse à recevoir son paiement de la cour ; et dans une grande somme on ne voit point d'espèces fausses, parce que tout l'argent qu'on paie vient du Trésor, et que tout l'argent est visité par bien des gens qui sont commis pour cela. L'argent est mis ensuite dans des sacs de cuir qui sont chacun de cinquante tomans, et le maître visiteur y appliquant son cachet, c'est à lui à répondre, soit du nombre, soit de la qualité des espèces, à celui à qui se fait le paiement. Aussi a-t-il pour sa peine et pour le sac qu'il fournit un abassi et demi par sac.

Il fallut donc que je suivisse promptement les cavaliers au palais, où je trouvai le nazar qui m'attendait et qui me fit délivrer mon argent à la même heure. Je le fis porter au logis des Hollandais, parce que le sieur Roothals, qui conduisait alors à Ispahan les affaires de la Compagnie, sachant que l'ordre avait été donné pour mon paiement, me fit prier par le père Raphaël de lui prêter deux ou trois mille tomans. Je ne lui en prêtai que deux mille deux cents, ayant promis le surplus à quelques marchands arméniens, pour me les rendre à Surate, comme le sieur Roothals me faisait rendre à Ormus la somme que je lui avais prêtée, ce qui fournira de matière à une petite histoire que je réserve pour mon voyage d'Ormus. Ces remises d'argent sont commodes au marchand, qui évite par ce moyen les frais des voitures et tous mauvais accidents. Avec mon paiement, je repris le reste de mes bijoux et de mes autres marchandises que je trouvai en bon état. Et voilà dans le détail comme toutes choses se sont passées dans la vente que je fis au roi de Perse.

DES HONNEURS ET DES PRÉSENTS  
 QUE LE ROI DE PERSE FIT A L'AUTEUR

Le jour suivant, un des principaux officiers du nazar m'apporta la calaate dont il plut au roi de m'honorer, c'est-à-dire un habit complet à la persienne, qui consistait en une veste et une surveste avec une ceinture et une toque. Il me délivra en même temps trois patentes de Sa Majesté : l'une scellée du grand sceau et de celui de l'athemat-doulet, pour être exempt de toutes douanes dans le royaume ; une autre avec le petit sceau pour le kan de Schiras, par laquelle il lui était commandé de me donner trois charges de bon vin quand je passerai par cette ville ; et une troisième qui était aussi du petit sceau au gouverneur de Tauris en faveur de mon neveu qui demeurait alors chez les Pères Capucins, par laquelle le roi déclarait qu'il le tenait pour son domestique et le prenait en sa royale protection.

Le révérend père Raphaël, par l'ordre du nazar, accompagna celui qui m'apportait la calaate pour me venir dire la qualité du présent dont le roi m'avait voulu honorer et m'avertir de me tenir prêt à l'aller remercier dans mon habit à la persienne aussitôt qu'il me ferait appeler.

Avant que de passer outre, il faut faire ici deux remarques nécessaires. La première est que les Persans appellent calaat ou calaate toutes sortes de présents

qu'une personne fait à une autre qui lui est inférieure en dignité, et que ce présent que fait le roi est quelquefois d'une veste seulement, quelquefois d'une veste de dessous et d'une autre de dessus avec la ceinture, et que quelquefois aussi il y ajoute le turban et un cheval avec son harnais, selon l'honneur qu'il veut faire à la personne. Si c'est quelque officier de guerre que le roi envoie à l'armée et qu'il considère, selon qu'il veut l'honorer, il lui envoie l'épée et quelquefois aussi le poignard. La seconde remarque est qu'en Perse comme en Turquie on ne reçoit point de présent qu'on n'en fasse un autre à celui qui en est le porteur, et que, quand le roi veut honorer de la calaate un gouverneur de province, Sa Majesté nomme elle-même celui qu'elle en veut charger pour le porter, le gouverneur n'en étant pas quelquefois quitte pour mille tomans de récompense à celui de qui il reçoit le présent du roi. Mais quand la calaate s'envoie à quelque particulier que le roi veut honorer, c'est le nazar qui fait choix d'un de ses principaux domestiques pour le porter, et il faut aussi reconnaître honorablement sa peine. Je mis donc vingt-cinq tomans entre les mains du père Raphaël, le priant de faire ma libéralité et mon compliment, parce que, sachant très bien la langue, il devait s'en acquitter beaucoup mieux que moi. Il s'en démêla tout à la fois avec bonne grâce et avec avantage pour ma bourse et trouva le biais de ne donner à l'officier du nazar que la moitié de la somme et de le renvoyer très satisfait.

Deux jours après, un Hollandais qui avait apporté plusieurs sortes de marchandises pria le père Raphaël et moi de l'introduire chez le nazar, ce que nous fîmes sur l'heure, et le nazar lui ordonna d'apporter le lendemain au palais ce qu'il voulait faire voir au roi. Les marchandises furent portées dans une galerie qui est devant une grande salle où le roi devait venir, et le nazar ayant pris lui-même la peine de ranger toutes les pièces, il fit retirer tous ceux qui étaient présents, à la réserve du père Raphaël, du Hollandais et de moi. Mais le roi ne vit point ce jour-là les marchandises et, la nuit s'avançant, chacun de nous se retira en son logis.

Le lendemain, je reçus ordre du nazar de vêtir la calaate, et il me donna avis que le roi sortait ce jour-là et que je lui ferai la révérence. Aussitôt, je fis avertir tous les Francs qui étaient alors à Zulpha afin que selon la coutume ils se préparassent pour venir m'accompagner à la cour, et en même temps l'ordre fut donné aux trompettes et aux tambours de se tenir prêts quand je sortirais du palais pour me conduire à mon logis. Cela se pratique de la sorte dans ces rencontres afin qu'au bruit de cette fanfare le peuple sorte des maisons et vienne voir celui que le roi a honoré. Ce fut à qui des Francs serait le mieux vêtu ce jour-là, et, étant arrivé au palais avec une belle suite, le nazar témoigna qu'il était ravi de voir tant de gens si bien faits. Il jeta particulièrement les yeux sur deux jeunes Hollandais qui servaient la Compagnie des Indes, et qui étaient proprement couverts ; et, après s'être informé de moi de plusieurs choses qui regardaient ces deux jeunes hommes, il commanda que l'on apportât le déjeuner.

Cependant, je témoignai au nazar le ressentiment que j'avais de l'honneur que me faisait Sa Majesté, et comme je ne pouvais me lasser d'admirer la beauté et la richesse de la calaate ; mais que la joie que j'en avais s'augmenterait de beaucoup par le plaisir que j'aurais de faire voir en France, et en d'autres parties de l'Europe où je passerais à mon retour, les honneurs et les caresses que recevaient les Francs à la cour de Perse quand ils apportaient quelque chose qui pût plaire au roi.

Quoique j'eusse été appelé à la cour, je n'eus point ce jour-là audience du roi à cause de quelque indisposition qui lui survint, de quoi, le nazar ayant été averti, il nous congédia après que nous eûmes déjeuné. Ce fut un bonheur pour moi de ce que le roi ne sortît point ce jour-là. Car, les deux jours suivants que le roi fut encore un peu incommodé, le nazar ayant fait connaître au roi la joie que j'avais de l'honneur qu'il me faisait, et comme je me disposais à faire parade de ma calaate à tous les grands de France et d'autres Etats de

l'Europe, Sa Majesté lui demanda de me donner encore de sa part le grand manteau persien à manches pendantes doublé de martes zibelines, la garde-robe du roi ne manquant jamais de ces sortes de fourrures, qu'il reçoit en présent des ambassadeurs de Moscovie ou qu'il achète des marchands qui se mettent à la suite des ambassadeurs. Car il faut remarquer en passant que les ambassadeurs qui viennent en Perse ne paient point de douanes, et qu'il se fait quelquefois des ambassades, particulièrement de Moscovie, pour favoriser seulement le négoce des marchands qui passent pour être du train de l'ambassadeur et sont de cette manière exempts de douanes.

Puisque j'ai parlé de ces riches fourrures qui viennent de Moscovie, je dirai encore quelque chose à ce sujet de ce qui arriva aux ambassadeurs moscovites, l'un desquels je rencontrai à Cachan comme il retournait en son pays, son collègue étant mort à Ispahan de regret d'avoir été mal reçu du roi. On faisait compte que tous les présents qu'ils firent au roi, et qui consistaient principalement en de riches fourrures, pouvaient valoir quinze ou vingt mille tomans. Cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent très mal reçus ; et voici en peu de mots quelle en fut l'occasion. Entre les présents que les ambassadeurs firent au roi, il y avait un très riche et magnifique carrosse tiré par six beaux chevaux. Ils en avaient amené douze, mais la moitié mourut en chemin. Le jour venu qu'ils devaient avoir leur audience publique, le roi se rendit à la salle du divan qui est sur la grande place et, demandant d'abord où étaient les ambassadeurs, on lui dit qu'ils n'étaient pas encore venus, ce qui le fâcha fort, ne croyant pas qu'il dût attendre. Ce qui retardait leur arrivée était le carrosse, qui trouvait de l'empêchement dans le chemin depuis Zulpha où les ambassadeurs étaient logés jusqu'à Ispahan, parce que, deçà et delà la rivière qui sépare les deux villes, il faut passer un grand nombre de petits canaux qui conduisent l'eau dans les jardins et qu'un carrosse ne peut s'en débarrasser qu'à force d'hommes, n'y ayant sur ces canaux que de petits ponts pour les



gens de pied et les chevaux. Le roi, ennuyé d'attendre, et croyant que cela était contre sa gloire, demanda en colère de quelle manière venaient les ambassadeurs ; et comme on lui eut dit qu'ils venaient à cheval suivis d'un carrosse qui les retardait, il ordonna d'un ton menaçant à son grand écuyer d'aller les faire descendre, voulant qu'ils vinssent à pied. Tout ce que le roi commande doit être ponctuellement exécuté, et, le grand écuyer les ayant rencontrés comme ils allaient tourner dans la place du Meydan, il leur cacha la colère où était Sa Majesté et se contenta de leur dire que s'ils voulaient voir le roi, il fallait qu'ils missent pied à terre. Les ambassadeurs, ne pouvant goûter ce compliment, firent difficulté de descendre de cheval, et le grand écuyer eut la discrétion de les laisser avancer jusqu'au coin de la place où le roi les pouvait apercevoir. Alors il leur dit qu'ils ne pouvaient passer outre, et qu'absolument il fallait descendre de cheval ; mais, voyant qu'ils marchandèrent et qu'ils ne s'y pouvaient résoudre, il fit semblant de vouloir aider le premier des ambassadeurs à mettre pied à terre, et par l'adresse de l'écuyer il y fut plus tôt qu'il ne s'en fut aperçu, et l'autre ambassadeur fut obligé de faire de même. Ils furent donc à pied à l'audience, mais si interdits de cet affront que celui qui devait porter la parole demeura muet. Le roi, voyant leur confusion, les renvoya aussitôt et leur fit dire qu'ils donnassent leurs demandes par écrit<sup>1</sup>. Cependant, le beau carrosse que les Moscovites estimaient mille tomans fit deux ou trois tours de place sans que le roi témoignât d'en faire cas, et il est demeuré inutile depuis ce temps-là, aussi bien qu'un autre dont le roi d'Angleterre fit présent au roi de Perse, le pays entrecoupé de mille canaux pour arroser les terres n'étant nullement propre pour les carrosses. Je reprends le fil de ma narration.

---

1. Thévenot, qui était à Ispahan au même moment, parle de cette affaire en nous apprenant que le mécontentement du roi n'était pas dû à un caprice, mais aux courses que les cosaques faisaient au long de la mer Caspienne.

J'ai dit que l'indisposition du roi fut cause qu'il ne sortit point le jour que le nazar m'avait envoyé quérir pour saluer Sa Majesté dans l'habit persien dont elle m'avait honoré. Trois jours après, je fus appelé à la cour, où tous les Francs m'accompagnèrent comme la première fois, et on nous servit le déjeuner comme de coutume. Peu de temps après, le nazar entra dans la salle suivi de deux officiers qui portaient le manteau que le roi m'envoyait et, l'ayant pris de leurs mains, il l'ouvrit et me le mit sur les épaules en disant ces mots : « Le roi te veut honorer entièrement. » L'étoffe était magnifique et la fourrure très riche, ayant été estimée jusqu'à huit cents écus. Le nazar m'ayant salué avant que de me mettre le manteau, tous les Francs se levèrent et lui firent aussi la révérence, et, continuant de me féliciter de l'honneur très particulier que le roi me faisait, pour me le faire mieux goûter, il m'assura qu'il n'honorait de la sorte que très peu de grands kans ou gouverneurs de ses provinces, et les ambassadeurs des princes qu'il considérait le plus. Le nazar aurait pu m'envoyer le manteau à mon logis de même que la calaate ; mais il voulut me le donner au palais de ses propres mains pour m'épargner le nouveau présent qu'il m'aurait fallu faire aux officiers qui me l'auraient apporté.

Les deux jeunes Hollandais, dont l'un s'appelait Casembroodt et l'autre Roodenberg, avaient fort plu au nazar, et il me fit encore alors plusieurs questions touchant leur pays et leurs emplois. Il me quitta ensuite pour aller trouver le roi et, demi-heure après, cinq ou six officiers vinrent m'appeler avec les deux Hollandais, et le père Raphaël et les autres Francs eurent ordre de demeurer où ils étaient. Lorsque je fus auprès du nazar, je lui dis que si le roi me parlait, je ne lui pourrais répondre sans le secours du père Raphaël, et il commanda aussitôt qu'on le fit entrer. Puis le nazar me prit par la main et me mena dans la salle où était le roi assis sur un gros carreau. Sa garde n'était que de douze eunuques, les uns avec l'arc et la flèche, les autres avec des mousquets. Ayant avancé deux ou trois pas

dans la salle, le nazar me fit mettre à genoux et toucher du front en terre, et aussitôt me fit relever. Puis, me prenant encore par la main, il me mena jusqu'à quatre ou cinq pas près du lieu où le roi était assis et me fit faire la même révérence que j'avais faite en entrant, après quoi il me fit reculer sept ou huit pas et m'ordonna de demeurer là. Il en fit faire autant aux deux jeunes Hollandais, et ensuite on fit venir le père Raphaël pour être mon interprète. Le roi me demanda si je retournerai des Indes par terre, ou si je prendrai la mer. Je répondis que je prendrais ma résolution selon que j'aurais vendu le reste de mes bijoux et fait mon emplette aux Indes. Le roi ajouta qu'il faisait faire plusieurs modèles des pièces qu'il voulait que je fisse faire en France et me demanda si en me les donnant je les emporterais avec moi, ou si je les enverrais présentement en France pour y travailler pendant que je ferais mon voyage des Indes. Je lui répondis que, aussitôt que Sa Majesté me les aurait faits mettre entre les mains, je ne manquerais pas de les envoyer en France. Cet entretien fini, je fis la révérence et me retirai vers la porte de la salle. Alors le nazar prit par la main le père Raphaël et, lui ayant fait faire la révérence, présenta au roi une requête couchée par écrit que le père lui donna. Cette requête tendait à faire renouveler et confirmer par le roi les patentes et privilèges des rois ses prédécesseurs en faveur des révérends Pères Capucins depuis le temps qu'ils sont établis en Perse. Le père Raphaël avait accompagné cette requête d'une très belle boussole en manière d'astrolabe qu'il avait faite de ses propres mains. Car j'ai remarqué plus d'une fois qu'en tout l'Orient il ne se faut jamais présenter les mains vides, ni devant le roi ni devant les gouverneurs des provinces, et qui ne leur apporte rien de curieux n'est jamais le bienvenu. Le nazar mit la boussole devant le roi et lut la requête, à la fin de laquelle le roi entrant comme en colère : « Comment, dit-il au nazar, puis-je octroyer la demande de Raphaël, lui qui tous les jours tâche de pervertir les musulmans en méprisant notre loi et prêchant la sienne à tous ceux

qu'il peut abuser ; il est indigne de se présenter devant moi. » Le nazar, voyant le roi en colère, tâcha de l'apaiser, représentant à Sa Majesté que de malins esprits avaient forgé ces accusations contre le père pour se donner plus d'entrée à la cour, et qu'il n'entreprenait rien qui dût déplaire à Sa Majesté. Le roi parut être satisfait de ce discours du nazar et, prenant la boussole entre ses mains, il l'ouvrit et, la considérant, s'informa de son usage. Ensuite, il dit au père Raphaël qu'il allât en une chambre où était le chef des astrologues pour l'instruire de cet instrument ; mais il ne s'y trouva pas ; et ainsi nous sortîmes tous ensemble du palais et, le père Raphaël se retirant en sa maison, les Fracs et moi nous montâmes à cheval pour retourner à Zulpha, précédés de plusieurs trompettes et tambours du pays. De plus, il s'y trouva quatre trompettes d'Europe, deux Polonais et deux Moscovites, qui avaient laissé l'ambassadeur de Moscovie qui s'en était retourné depuis peu de jours. C'était le second des ambassadeurs moscovites ; car le premier mourut à Ispahan de fâcherie de ce qu'il avait été mal reçu du roi. Quand nous arrivâmes à Zulpha, il était environ trois heures de nuit et douze valets marchaient devant nous, chacun un flambeau de cire à la main. Les hommes et les vieilles femmes sortirent des maisons avec des lumières pour nous voir passer, et plusieurs nous présentaient de grands bassins de fruits et de dragées avec de bon vin, nous obligeant de nous arrêter pour boire presque à chaque porte. Etant arrivés à mon logis, nous nous mîmes à table et passâmes une partie de la nuit fort joyeusement. Le nazar m'avait envoyé d'excellent vin de Schiras pour solenniser la fête, et le lendemain je fus le remercier avec mes habits à la française. Il voulut savoir de quelle manière notre réjouissance s'était passée et, lui en ayant fait le récit, il fut aussitôt le dire au roi, qui me fit savoir qu'il voulait que je fusse un jour de ses divertissements, que je busse en sa présence et que j'eusse la satisfaction d'ouïr sa musique et de voir danser ses femmes. Je témoignai au nazar que le roi me faisait trop d'honneur tout à la fois, et que je

serais toujours prêt à faire tout ce qu'il plairait à Sa Majesté de m'ordonner. Nous nous entretînmes ensuite, le nazar et moi, de plusieurs choses ; car c'est un seigneur qui est curieux et qui a beaucoup d'esprit, mais qui, dans les caresses qu'il fait aux Fracs, pense toujours aux intérêts de son maître et aux siens propres, les Persans en général étant les plus raffinés de tous les peuples de l'Asie et ne cédant point aux Européens en force et en souplesse d'esprit.

## SUITE DES AFFAIRES QUE L'AUTEUR FIT A LA COUR

Le roi, s'étant souvenu d'une riche pièce que j'avais entre mes bijoux, qui était un beau bouquet de pendeloques de diamants en poire percés par le bout d'en haut, qu'il n'avait pas acheté, commanda au nazar de m'envoyer quérir et de faire marché de ce bouquet qui lui avait donné dans la vue. Etant venu au palais avec cette pièce et une bague de diamant dont je parlerai plus bas, selon l'ordre que m'envoya le nazar, il me dit d'abord que le roi voulait faire percer des diamants de même que ceux de la pendeloque, sans me rien témoigner du dessein que le roi avait de l'acheter. Je répondis au nazar qu'il était donc nécessaire que Sa Majesté les envoyât en Europe, et que j'étais bien persuadé qu'il n'y avait personne dans son empire qui pût en venir à bout. Je l'avertis ensuite qu'il y avait à Ispahan deux diamantaires hollandais qui voulaient passer aux Indes, et qu'il pouvait les envoyer chercher pour savoir s'ils voudraient entreprendre cet ouvrage où peu de gens peuvent réussir. Cette réponse que je fis au nazar ne lui plut pas, et me faisant grise mine : « Crois-tu, me dit-il d'un ton irrité, que nous n'ayons pas en ce pays des personnes aussi capables qu'au tien ? » Je vis bien que tout ceci n'était qu'une feinte pour tâcher d'avoir le bouquet à bon marché et, sans témoigner aucune émotion de ces paroles, je n'y répartis

pour le mieux convaincre de son erreur qu'en tirant de ma pochette une bague de diamant où sont gravées les armes du roi d'Angleterre, que je lui montrai. Dès qu'il l'eut vu, il fut surpris, avouant que les Francs ont de l'esprit ; ce qui ne l'empêcha pas de me dire que s'il l'avait entrepris, il ferait bien percer des diamants, mais que comme cela tirerait en longueur, ce serait plus tôt fait si je voulais vendre au roi à un prix raisonnable mon bouquet de pendeloques. Je lui dis mon prix sans hésiter, et que je prétendais de plus les vingt-cinq pour cent, comme de tout ce que j'avais déjà vendu au roi. Sur cela le nazar me dit plusieurs choses pour tâcher adroitement de me faire donner la pièce au prix qu'il voulait ; mais, me voyant ferme, et que je ne voulais rien rabattre de ce que je la lui avais faite, il prit le bouquet avec la bague de diamant et porta le tout au roi. En même temps, le roi fit détacher les diamants du bouquet pour les donner à un orfèvre français appelé Sain, qui est depuis quelques années à son service, et lui ordonna de les mettre à un panache de pierreries que le roi avait dessiné de sa main. Pour ce qui est du diamant gravé, le nazar me le rapporta et me dit que le roi s'était informé de ce qui était gravé dessus. Je me contentai de lui apprendre que c'étaient les armes d'un prince d'Europe, sans vouloir rien ajouter davantage. Après que ces diamants percés eurent été mis entre les mains de l'orfèvre, le nazar, qui était tombé d'accord avec moi du prix du bouquet, me donna un papier cacheté pour aller au Trésor prendre mon argent, que le grand trésorier me fit aussitôt compter sur le pied de ce que me coûtaient les diamants, et sans me donner les vingt-cinq pour cent de profit que je prétendais. La chose allant de la sorte, je repris en colère le papier d'entre les mains du grand trésorier et, le rapportant au nazar, je lui dis que son procédé me surprenait fort, et que si l'on ne me donnait pas les vingt-cinq pour cent, je reprendrais mon bouquet de diamants. Je lui parlai en ces propres termes d'un ton assez fort et le mieux qu'il me fut possible, le père Raphaël n'osant lui parler de la façon. Le nazar, voyant que je me

fâchais, me représenta doucement les honneurs que j'avais reçus du roi, et que jamais ambassadeur ni gouverneur de province n'avaient eu de calaate avec plus d'éclat que moi. Que si quelqu'un du royaume avait un pareil passeport que celui que le roi m'avait donné, cela lui vaudrait tous les ans mille tomans. Il ajouta d'autres choses qui ne me contentaient pas et, voyant que j'étais toujours fâché, il me fit dire enfin par le père Raphaël qu'il y avait de sa faute si je n'étais pas satisfait, n'ayant parlé au roi que du prix des diamants sans avoir songé à lui faire mention des vingt-cinq pour cent de profit. Que, la chose ayant été ainsi arrêtée, il ne pouvait plus en parler à Sa Majesté, et que si je n'étais pas content, il aimait mieux me payer de sa bourse ce que je pouvais prétendre de plus. Il me représenta enfin les services qu'il m'avait rendus de grand cœur et sans intérêt ; et il est vrai aussi qu'il n'a jamais voulu rien prendre de tout ce que je lui ai présenté, à la réserve d'une montre à boîte d'or émaillée que j'eus assez de peine à lui faire accepter, et il fallut pour cela beaucoup de cérémonies. Car il me protesta d'abord qu'il ne pouvait l'accepter s'il ne l'envoyait auparavant montrer au roi, ce qu'il fit enfin à mon instante prière. Il mit la montre dans un de ces petits plats de laque qui viennent du Japon, et, l'ayant faite porter au roi par un eunuque, le roi la lui renvoya, lui faisant dire qu'il la gardât pour l'amour de moi.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels je donnai des marques de mon mécontentement ; et quoique le nazar m'eût envoyé message sur message pour m'obliger d'aller prendre l'argent de mon bouquet au Trésor, je ne m'en remuai pas. Mais enfin, voyant qu'il n'y avait plus de remède, je me résolus d'aller recevoir mon paiement. Comme j'étais en chemin, je rencontrai deux cavaliers qui venaient me dire de la part du roi que Sa Majesté voulait voir le reste de mes joyaux. Cet ordre m'obligea de retourner à mon logis pour les prendre, et, étant arrivé au palais, dès que le nazar me vit, il se prit à rire, me demandant si je n'étais plus fâché et si j'avais été prendre mon argent. Je lui dis



que je ne l'avais pas encore touché et que ce n'était pas une chose qui pressât. Pour couper court, le roi prit encore deux pièces de mes joyaux, qu'il me paya selon le prix que j'y mis avec les vingt-cinq pour cent de profit, et je reçus en tout de Sa Majesté pour la vente que je lui avais faite environ trois cent quatre-vingt-dix-neuf tomans.

ENTRETIEN DU ROI AVEC L'AUTEUR  
TOUCHANT LES PRINCES DE L'EUROPE,  
ET COMME SA MAJESTÉ VOULUT QU'IL FÛT  
DE SES DIVERTISSEMENTS PENDANT TOUT UN JOUR

Le lendemain, une heure avant le jour, huit ou neuf cavaliers furent en campagne, les uns pour aller quérir le père Raphaël, les autres pour aller au logis des Hollandais faire venir au palais les deux jeunes hommes qui avaient salué le roi lorsque je pris la calaate ; et il vint aussi trois à mon logis, qui me pressèrent si fort qu'à peine me donnèrent-ils le loisir de m'habiller. Dès que nous fûmes à cheval, nous ne fîmes qu'une course jusqu'au palais, où je trouvai le nazar dans son appartement avec le père Raphaël et les deux Hollandais, et il avait aussi envoyé quérir deux autres Français officiers du roi. Sa Majesté était alors hors du haram, c'est-à-dire hors de l'appartement des femmes, et donnait audience à un de ses kans qu'il envoyait au-devant d'un ambassadeur du Grand Mogol. Cette ambassade était considérable, parce que c'était la première qui venait des Indes depuis que le prince qui régnait alors était parvenu au trône.

Cependant, le père Raphaël s'entretint des mathématiques avec quelques officiers du roi qui étaient présents, et quand le nazar jugea que le roi était en état d'être vu, il me prit avec le père et les deux

Hollandais et nous mena proche de la salle où était Sa Majesté. Il nous ordonna de l'attendre là et fut voir quand il serait temps de nous faire entrer. Etant revenu un quart d'heure après, il nous fit monter quatre marches pour entrer dans la salle, où le roi était assis sur une petite estrade d'un demi-pied de haut, sur laquelle il y avait deux matelas couverts d'un riche tapis. Il était appuyé contre un gros coussin de quatre pieds de long et il avait devant lui huit ou dix plats de fruits et de confitures. Le nazar me fit saluer Sa Majesté le premier, et les autres ensuite lui firent la révérence, après quoi l'on nous fit asseoir environ à dix ou douze pas loin du roi. Il y avait devant lui deux bouteilles à long cou de cristal de Venise rond et goudronné pleines de vin de Schiras avec une tasse d'or ; et à côté une manière de cuvette d'or avec une anse pleine de même vin à trois ou quatre doigts près, avec une grande cuiller d'or qui tient une bonne chopine de Paris. C'est de ces bouteilles que l'on verse à boire pour le roi, et le vin de la cuvette est pour ceux qu'il veut faire boire en sa présence. Dès que nous fûmes entrés, le roi s'adressant d'abord au père Raphaël : *Raphaël, bia, bia*, lui dit-il ; c'est-à-dire : « Raphaël, viens ici, viens ici. » Aussitôt, le père se leva, et allant proche du roi où il se mit à genoux : « Raphaël, continua le roi, si tu veux boire du vin, demeure ici, sinon retire-toi. » Le père Raphaël ne boit jamais de vin ; mais comme il est assez particulier dans ses remèdes, tout au contraire des autres, s'il se trouve attaqué par une fièvre, ou de quelque autre maladie, il la chasse avec un verre de vin. Pour complaire au roi, il dit que puisque Sa Majesté lui faisait cet honneur, il était content de boire un peu de vin ; et, sa réponse étant agréable au roi, il lui dit en riant : « Voilà qui est bien, va t'asseoir. » Ensuite, il commanda à l'un des deux jeunes Hollandais, nommé Casembroot, de nous verser à boire, ce qu'il fit en tremblant comme ne s'étant jamais vu à telle fête. Il avait mis son chapeau sur le tapis, et le roi lui ordonna de le remettre sur sa tête, étant assez déshonnête en Perse d'avoir la tête nue. Il nous versa donc à boire

à chacun du vin de la cuvette dans la cuiller d'or qu'il nous donnait pleine par l'ordre du roi, après quoi il fut reprendre sa place. Comme il y a toujours auprès du roi quelques jeunes seigneurs pour le servir, il ordonna à l'un d'eux de prendre la cuvette et la cuiller et de se venir mettre auprès de nous. Il nous fit verser encore la pleine cuiller de vin, et quoique nous fissions signe au jeune seigneur de ne l'emplir pas, il ne faisait pas semblant de nous regarder, et aucun de nous ne fut exempt de la boire. Mais si cela eût continué, nous n'aurions pu tenir bon longtemps, et dans la suite on nous donna à boire dans des tasses d'or. J'ai déjà remarqué que les Persiens ne mangent point de viande qu'au dernier repas, qui se fait sur les quatre ou cinq heures du soir, et, le roi sachant bien que les Francs n'aiment pas à boire sans manger quelque chose de solide, il ordonna au nazar de nous faire apporter quelques viandes cuites. On étendit devant nous selon la coutume un grand sofrâ de brocart d'or qui sert de nappe, et sur le sofrâ un cuir de mêmes longueur et largeur, de ces sortes de cuirs qui sont façonnés. Puis on étendit sur le cuir une sorte de pain qui était aussi de la longueur du sofrâ ; car si le sofrâ avait dix aunes de long, comme cela arrive souvent, le pain aurait la même longueur. Ce pain n'est guère plus épais qu'une feuille de papier et on le plie comme nous plions une serviette. Il se fait avec le rouleau et on le cuit sur des platines de cuivre étamé. Ce n'est pas qu'on mange ce pain-là, mais comme on ne sert point d'assiettes en Perse, ce pain est en guise de nappe pour serrer tout ce qui tombe des plats et ce qui reste de viandes devant chacun, et on enveloppe le tout dans le cuir pour être donné aux pauvres. On couvre ensuite tout le bord du sofrâ d'un pain excellent, qui est environ de deux pieds de long et d'un pied de large, et on n'en peut guère manger de meilleur au reste du monde. La nappe étant mise de la sorte à la mode du pays, on nous servit quantité de viandes rôties et bouillies et de grandes truites saumonées que la mer Caspienne fournit en abondance. On apporta alors au roi deux grandes

caisses, l'une de limons qui viennent du Mazandran, l'autre de grenades qui viennent de Schiras, et après que l'on en eut rempli deux ou trois bassins, le roi fit signe qu'on nous apportât quelques-uns de ces beaux fruits.

Après que nous eûmes un peu mangé, le roi appela le père Raphaël et, lui ayant commandé de s'asseoir auprès de lui, il m'appela ensuite par mon nom et me fit asseoir de même. Puis il se mit sur le discours de mes voyages, me demandant ce que j'avais vu aux Indes, auprès de quels rois j'avais eu le plus d'accès et si je les reconnaîtrais bien voyant leurs portraits. En même temps, il ordonna au meter d'en aller prendre quelques-uns pour me les montrer. Ce meter est le chef des eunuques blancs, et comme qui dirait en France le premier gentilhomme de la chambre. Il accompagne le roi partout et a toujours à son côté une sorte de gibecière richement couverte où sont les mouchoirs du roi pour lui en présenter quand il s'en veut servir. Car, comme j'ai dit, on ne donne point en Levant de serviettes à table et chacun se sert de son mouchoir qu'il tient pendu à sa ceinture ; car, quoique les Persans prennent du tabac, ils ne se mouchent point et ne crachent que très peu. Il y a sur les tapis de certains petits pots, les uns d'or, les autres d'argent, et d'autres de porcelaine selon la qualité des gens, et ces pots-là servent à cracher ou plutôt à jeter quelque eau qui vient à la bouche, à quoi aussi servent leurs mouchoirs.

Le meter ayant donc apporté plusieurs portraits en miniature à demi-corps et quelques autres figures dans un grand portefeuille que le roi ouvrit lui-même, et Sa Majesté me les montrant l'un après d'autre, je reconnus aussitôt le Grand Mogol, Cha-Gehan, qu'Aureng-zeb, son fils, tenait alors prisonnier<sup>1</sup>. Je reconnus aussi trois

---

1. Chah Jahan (1627-1658), détrôné par son fils Aurangzeb (1658-1707). Pour le roi de Golconde, voir plus haut, chapitre VII, note 2. Quant au royaume de Bidjapour, gouverné par la dynastie Adilchahi de 1489 à 1686, son roi à l'époque était Ali II (1656-1672).

de ses fils, n'ayant pas vu le quatrième. J'y vis aussi les portraits des rois de Golconda et de Visapour ; celui du prince Chastakan, oncle maternel du Grand Mogol, et ceux de deux rajass, que j'avais connus à la cour de ces rois. Entre ces portraits, il y en avait un d'une jeune Persienne, que le roi me donna pour faire voir, me dit-il, en France comme les femmes sont habillées en Perse. Il souhaita alors que je lui fisse revoir le portrait de ma femme que j'avais apporté de Paris dans une petite boîte, et il ne se souvenait pas qu'il était encore dans son haram où il l'avait montré à ses femmes, le lui ayant donné depuis trois ou quatre jours. Le nazar en fut la cause ; car, me rencontrant un jour à boire avec lui en particulier, et n'y ayant pour troisième que le père Raphaël qui ne buvait pas, il me dit que le roi aurait bien voulu voir quelques femmes vêtues à la française et qu'il croyait qu'elles avaient bonne grâce dans cet habit. En même temps, je tirai de ma pochette le portrait de ma femme, et le nazar tout joyeux l'envoya promptement au roi par un eunuque, me demandant plusieurs fois si je le voulais vendre à Sa Majesté. Je lui dis que cela ne se pouvait pas et que c'était une chose que je voulais garder toute ma vie. Le roi ayant donc envoyé prendre le portrait dans le haram, on le lui apporta incontinent et, après l'avoir encore considéré quelques moments, il me le rendit. On présenta ensuite au roi deux grands portraits en huile avec leurs bordures que des marchands de Zulpha avaient apportés de Venise ou de Ligourne. C'étaient deux courtisanes vêtues à la française, l'une en veuve et l'autre avec un perroquet sur la main qui la mordait. Le roi m'ayant demandé laquelle des deux me semblait la plus belle, je lui dis que c'était à mon gré celle qui avait le perroquet sur la main. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avais pas donné mon jugement en faveur de l'autre. Et je répartis que c'était une veuve qui paraissait triste et semblait avoir renoncé au monde. Le roi se prenant à rire, et se tournant vers le père Raphaël : « Patri, patri, lui dit-il, est-il possible qu'une femme comme celle-là ait quitté le mariage et le

monde ? » Enfin, le roi me demandant mon avis touchant la beauté des femmes, je lui dis que cela dépendait des coutumes des pays ; que dans la Chine on veut qu'elles aient les pieds petits ; que dans les îles de Bornéo et d'Achen<sup>2</sup> celles qui ont les dents les plus noires sont les plus estimées, et que dans l'île de Macassar ou de Célèbes, pour rendre les femmes belles, on leur tire quand elles sont jeunes quatre dents de devant pour en mettre quatre d'or en la place. Il me souvient à ce sujet d'avoir vu à Batavie un capitaine de l'île de Java qui s'était fait tirer quatre dents et avait fait mettre quatre diamants en la place. Enfin, je dis au roi que dans son empire on faisait grande estime des gros sourcils qui viennent à se toucher, et qu'en France c'est tout le contraire, les femmes se les tirant avec des pincettes et ne laissant paraître qu'un petit trait délié. Qu'enfin la beauté dépendait fort de l'opinion des hommes, et que ce qui est beau dans un lieu ne l'est pas dans l'autre, parce que les coutumes sont différentes et qu'en cette matière de même qu'en d'autres chacun a son goût. « Mais quel est ton sentiment des blanches et des noires ? », me dit encore le roi qui prenait plaisir à ce discours. « Sire, lui répondis-je, si j'avais à acheter des femmes, je ferais comme quand j'achète du pain, des diamants et des perles, et je m'attacherais toujours à celles qui auraient le plus de blancheur. » Cette repartie fit rire le roi, qui me fit donner aussitôt à boire dans sa coupe, ce qui est un grand honneur. Pour témoigner plus de respect à Sa Majesté, de temps en temps, le père Raphaël et moi, nous nous retirions plus bas au lieu où étaient les Hollandais, mais le roi nous faisait revenir incontinent, et il n'était guère que dix heures du matin lorsque du discours de la beauté des femmes on passa à un entretien plus sérieux, qui fut de l'état présent de notre Europe. Le roi me fit sur ce sujet plusieurs questions de suite, et la première fut de la France et de sa grandeur, me disant que tout ce qui venait de plus parfait

---

2. Atché, c'est-à-dire l'île de Sumatra.

et de plus excellent du côté de l'Occident sortait de la France. Je repartis à Sa Majesté que véritablement les deux royaumes les plus considérés dans le monde étaient la Perse dans l'Asie et la France dans l'Europe. Elle me demanda ensuite ce que je pensais du Grand Seigneur ; à quoi je répliquai que présentement ses forces n'étaient pas tant à craindre qu'elles l'étaient autrefois ; qu'on avait reconnu dans la guerre de Candie qu'elles n'étaient pas si grandes qu'on s'imaginait ; que son empire était fort déchu depuis quelque temps ; et que j'avais remarqué à Smyrne et en d'autres lieux de la Turquie qu'il fallait faire aller les paysans à coups de bâton à la guerre, surtout ceux que l'on envoyait en Candie ; enfin que la plupart de ses provinces étaient désertes, et que depuis Smyrne jusqu'à Erzerom la caravane où j'étais avait été vingt-deux jours sans trouver une âme dans les villages qui sont sur le grand chemin, ayant été contraints d'aller jusqu'à deux lieues hors de la route, et le plus souvent jusqu'aux montagnes, pour avoir des vivres pour nous et pour nos montures. J'ajoutai à cela que le grand Cha-Abas, bisaïeul de Sa Majesté, avait envoyé plusieurs fois des ambassadeurs en Europe aux rois et princes chrétiens pour les exhorter à faire ce qu'ils font présentement, et que si ce grand roi eût eu le bonheur de voir ce qui se passe à présent, il aurait bien su s'en prévaloir. Qu'enfin Sa Majesté savait bien de quelle manière les choses s'étaient passées depuis quelques années, et comme les Allemands avaient remporté deux fois de grandes victoires. Le roi, prenant alors la parole, me dit qu'il était vrai, mais que depuis les Allemands et les Turcs avaient fait la paix, et qu'on ne la devait pas rompre. Sur quoi je repartis au roi que si tous les souverains gardaient la foi à leurs voisins comme faisait Sa Majesté, il n'y aurait pas si souvent des guerres et que tous les royaumes seraient en paix. Il n'y eut personne dans la salle qui pût rien entendre de tout ce discours ; car le roi avait fait mettre le père Raphaël et moi si proche de lui qu'aucun des autres, que le respect tenait éloignés, n'avait pas l'oreille assez bonne pour nous écouter ; joint que Sa Majesté parlait



assez bas et que nous lui répondions de même. Il n'y avait qu'un seigneur assez âgé et vêtu à la géorgienne qui était assis environ cinq ou six pas derrière le roi. Le plus souvent, quand le roi buvait, il ne faisait que mouiller les lèvres et, appelant ce seigneur, il lui donnait à boire le reste, après quoi il retournait à sa place. J'eus la curiosité de savoir qui il était et, m'en étant informé, j'appris que c'était un oncle du roi, frère de sa mère ; car les oncles des rois de Perse du côté du père ont les yeux crevés, comme je dirai ailleurs.

Le discours fini des forces du Grand Seigneur, le père Raphaël et moi voulions nous lever pour retourner à nos places ; mais le roi nous retint et nous demanda encore combien il y avait de rois en Europe, et lesquels étaient les plus puissants. Je répondis à Sa Majesté que c'était une vérité reconnue de tout le monde que le roi de France est le plus puissant de tous. Le roi me demandant de plus s'il était jeune, je lui dis qu'il n'avait que vingt-six ans, qu'il avait un fils âgé de trois que l'on appelait dauphin de France et un frère unique âgé de deux ans moins que le roi. En même temps, je tirai de ma pochette une médaille, comme celles que Sa Majesté fit donner aux Suisses au renouvellement de l'alliance. Le roi de Perse fut longtemps à considérer le portrait de Sa Majesté, et le père Raphaël lui expliqua ce qui était au revers, ce que signifiaient l'autel et le livre, avec Monseigneur le dauphin à côté du roi. Je dis au roi que Sa Majesté de France avait fait donner de ces médailles aux députés des Suisses, avec des chaînes pour pendre les médailles, et que le tout était d'or. Le roi me demandant pourquoi celle que je lui montrais n'était pas aussi d'or comme les autres, je lui dis que c'en était une de celles que l'ouvrier qui en avait fait les coins avait faites faire en particulier pour donner à ses amis. Si elle eût été d'or, je l'aurais offerte au roi ; mais je me souvins à l'instant de ce qui était arrivé à un agent d'Angleterre dans une semblable occasion et je crus devoir profiter de cet exemple. Voici en peu de mots comme la chose se passa :

Un jour que l'agent ou président des Anglais était

auprès du grand Cha-Abas pour quelques affaires, le discours vint à tomber sur la nouvelle fabrique des monnaies de quelques Etats de l'Europe, lesquelles on faisait au moulinet. Le roi s'étonnait fort comme il était possible de marquer si bien des lettres au tour et admirait l'invention qu'on avait trouvée pour empêcher que l'on ne rogne les pièces, estimant beaucoup plus celles de cette sorte que les réales d'Espagne toutes difformes, et qui pour la plus grande partie ne sont pas de poids. Sur cela l'agent tira de sa pochette une pièce d'argent, qui d'un côté avait un saint Georges à cheval avec sa lance, et la présenta au roi. Le roi l'ayant bien considérée, et la montrant à quelques seigneurs qui étaient auprès de lui. « J'admire, leur dit-il, comme ces Francs ont si bien su mettre Mortuz-Ali dans leur monnaie. » Il voulut savoir en même temps qui était le prince qui faisait battre cette monnaie, et, l'agent lui ayant dit que c'était le roi d'Angleterre, Cha-Abas témoigna qu'il souhaitait d'avoir trente ou quarante de ces mêmes pièces qui fussent bien faites, parce que le prophète Mortuz-Ali était dessus. L'agent en écrivit aussitôt en Angleterre et on lui envoya cinquante de ces pièces fort bien frappées. Mais, étant venu les présenter au roi, Sa Majesté ne les voulut pas regarder parce qu'elles étaient d'argent et dit à l'agent qu'il fallait que l'Angleterre fût bien pauvre de n'avoir pas pu trouver de l'or pour faire ces pièces.

Pour montrer comme les rois de Perse ne font cas que de l'or pour leur service, et comme ils sont délicats sur cette matière, j'en apporterai encore deux autres exemples du règne du même Cha-Abas. C'était la coutume tous les ans que les Anglais et les Hollandais en revenant de leur négoce d'Ormus faisaient un présent au roi, et il arriva qu'entre diverses pièces, qui composaient celui que les Anglais lui firent un jour, il y avait une montre dans une boîte de cristal en croix sur un piédestal de six pouces de haut ou environ ; mais tant le pied que la garniture de la boîte étaient de laiton doré. Il y avait en ce temps-là à Ispahan un jeune homme d'Orléans nommé Lescot, orfèvre de sa pro-

fession, et les Anglais le prièrent de faire une garniture d'or émaillé et un étui à la montre, ce qu'il fit, et le piédestal fut laissé comme il était. Comme le maître du Trésor voulut serrer le présent, il vint à toucher l'or pour savoir sa qualité et son titre et l'écrire dans le livre, parce qu'il n'entre point d'or dans le Trésor qui ne soit touché. Cet homme, voyant que le piédestal de cette montre n'était que de laiton, fut d'abord le dire au roi, qui, se sentant offensé, renvoya sur-le-champ la montre à l'agent anglais avec ordre de faire faire un pied d'or émaillé, ce qui fut fait aussitôt par le même orfèvre.

L'année d'après, le commandant hollandais nommé Charles Constant fit son présent selon la coutume et, n'ayant pas trouvé quelque chose de rare, comme il souhaitait, parmi les épiceries et les pièces de beaux draps qu'il présentait avec quelques autres pièces de drap d'or et d'argent, il mit dans un bassin de bois de Japon, couvert de laque noire avec quelques figures, deux mille ducats d'or ou sequins de Venise. Quand on vint à les porter au Trésor, il s'en trouva deux faux qui furent incontinent renvoyés et remis entre les mains du kalamachi ou interprète, appelé Barthélemy, pour les reporter au commandant et lui en faire donner deux autres. Le commandant s'étant moqué de cela et ne voulant pas les faire changer, comme je me trouvai auprès de lui, je lui dis qu'il ne savait pas la coutume du pays, et que s'il n'en faisait donner promptement deux autres, il pourrait en arriver quelque mal. Nonobstant tout ce que je pus lui représenter, il fut opiniâtre et l'interprète contraint de rapporter au Trésor les deux ducats faux, disant pour son excuse que le commandant n'en voulait pas donner d'autres. Il ne passa pas deux heures que les gens du roi au nombre de sept ou huit vinrent au logis des Hollandais, et, ayant trouvé l'interprète à la porte, ils le couchèrent par terre, lui donnèrent des coups de bâton sur la plante des pieds et ne le laissèrent point aller qu'on n'eût apporté deux autres ducats, et qu'outre cela on ne les eût payés de leurs peines. Avant que de partir, ils

furent de rudes reproches à l'interprète, et lui remontrant sa témérité et son ignorance : « Ne sais-tu pas, lui dirent-ils, qu'il ne doit entrer dans le Trésor du roi que de bon or ? Au lieu de deux mille ducats que le commandant donne au roi, qu'il n'en donne que mille et qu'ils soient tous bons. Est-ce qu'il a dessein d'affronter le roi ? Et force-t-il personne à donner plus qu'il ne veut ? » Voilà comme se passa la chose. Mais il faut savoir aussi que tous les présents qu'on fait au roi sont estimés selon leur valeur, et que selon cette estime il faut donner au grand portier ou capitaine de la porte dix pour cent, et cinq pour cent à son lieutenant. Cette charge de grand portier est une des plus belles de la cour et elle est héréditaire dans la famille qui la possède aujourd'hui, le roi même ne la lui pouvant ôter à moins de quelque notable faute, comme je l'ai remarqué dans ma *Relation du serrail du Grand Seigneur*.

Je reviens à l'entretien que j'eus avec le roi touchant les avantages de la France sur tous les autres royaumes et les grandes qualités de son monarque, dont je voyais qu'il prenait plaisir à m'ouïr parler. Après qu'il se fut aussi informé de sa puissance et des forces qu'il pouvait mettre sur pied, il tourna le discours sur celles du roi d'Espagne et sur ses mines d'or et d'argent qui font tant de bruit. Il voulut que je lui en dise mon sentiment, et je lui avouai que le roi d'Espagne possédait plusieurs royaumes et principautés et qu'il n'y avait point de souverain dans l'Europe qui eût tant de terres. Mais je lui dis d'ailleurs que tous ces royaumes étaient trop éloignés les uns des autres et ne pouvaient pas aisément se secourir ; qu'il fallait de fortes garnisons pour tenir les peuples en bride, et que ces garnisons lui coûtaient beaucoup. Que, pour ce qui était de ses mines d'or et d'argent, quand la flotte arrivait heureusement, la France y avait très bonne part à cause des marchandises qu'elle fournit à l'Espagne, comme des toiles, des eaux-de-vie, des cordages de vaisseaux et autres choses de cette nature qu'on envoie aux Indes occidentales, la France ayant toutes choses en abondance et en four-

nissant à ses voisins. « Mais, me dit alors le roi, vous avez des peuples en Europe qui sont gouvernés par des nobles, comme l'on m'a dépeint les Vénitiens ; et j'apprends que les Hollandais le sont par toutes sortes de gens de diverses conditions et tirés du peuple, ce qui n'empêche pas, dit-on, que ces pays-là ne soient très bien policés. Que penses-tu, continua le roi, de ces différents gouvernements, et lequel crois-tu être le meilleur ? » Je connus bien, de l'air dont le roi parlait, que le gouvernement républicain ne lui plaisait pas, et je lui répondis aussi sans hésiter que le gouvernement monarchique et héréditaire, et particulièrement entre les seuls mâles, tel qu'il est en France, était assurément le plus noble et le plus avantageux pour le bien des peuples, comme il était le plus ferme et le moins sujet au changement. Je remarquai que le roi avait beaucoup d'attention pour ce que je lui disais, et de temps en temps il faisait cesser douze jeunes courtisanes qui chantaient et dansaient dans la salle. J'ajoutai donc à ce que j'avais dit à Sa Majesté qu'en France on estimait fort la Perse, et que le grand Cha-Abas, ayant envoyé une ambassade au roi Henri IV, avait attiré quantité de Francs en son pays. Celui que le roi de Perse avait envoyé pour ambassadeur en France était un religieux capucin nommé le père Juste ; mais par malheur il arriva à Paris peu de temps après la mort du roi, et on ne pensa guère à la cour à l'ambassade de Perse. Quand j'eus fait mention au roi de cette ambassade de Cha-Abas, il me dit qu'il savait bien que son bisaïeul avait envoyé un ambassadeur en France, et qu'il s'étonnait qu'on n'en eût pas renvoyé un autre en Perse. Je représentai au roi que, n'y ayant point d'autres chemins pour venir de France en Perse que par la Turquie et par la Moscovie, ni le Grand Seigneur ni le Grand Knez ne voulaient pas donner passage à une si grosse suite, telle que le demanderait un ambassadeur de France pour soutenir la grandeur et la gloire de son roi. Que néanmoins le roi de France avait envoyé diverses lettres de recommandation en Perse pour ses sujets qui y viennent trafiquer, ce que le roi avoua

témoignant d'en être satisfait. Il me fit par quatre fois durant tout le jour, de trois en trois heures, toutes les mêmes questions touchant l'état de l'Europe, pour savoir sans doute si je lui dirais toujours les mêmes choses, ou pour les mieux retenir. Sa Majesté se tournant ensuite vers le père Raphaël : « Serais-tu bien aise, lui dit-elle, si je t'envoyais en ambassade vers le roi de France ? » A quoi le père ne répondit que par une profonde inclination, et après nous nous retirâmes en nos places. Le roi envoya alors un jeune seigneur nous verser à boire, ne voulant plus que ce fût le Hollandais ; mais il emplissait si fort la tasse qu'il était impossible de la boire d'un trait, et tout ce que nous lui pouvions dire pour le prier d'aller doucement ne servait à rien. J'admire la patience de ce jeune seigneur ; car il fut incessamment huit ou neuf heures debout la bouteille et la tasse à la main sans jamais ouvrir la bouche, toujours dans un grand respect, et ne faisant pas semblant de nous regarder. Nous demeurâmes plus de seize heures dans cette salle en la présence du roi, pendant lequel temps tous les eunuques qui étaient là pour la garde du roi demeurèrent aussi debout sans manger ni boire. Il en était de même de deux autres seigneurs, dont l'un donnait au roi la pipe de tabac et l'autre lui servait à boire quand Sa Majesté le demandait.

Pendant que le roi nous avait parlé de choses sérieuses, les courtisanes s'étaient retirées de la salle et furent s'asseoir dans une grande galerie qui avance sur le jardin, et qui est aussi longue que la salle. Le sofra y était mis, couvert de fruits et de confitures, et une de leur bande leur versait incessamment du vin à la ronde. Il y a de quoi s'étonner que ces femmes-là ne s'enivrent point à boire comme elles font ; car, étant rentrées dans la salle dès que nous fûmes de retour en nos places, il ne paraissait point à les voir qu'elles eussent bu. Après qu'elles eurent fait quelques tours de danse, le roi leur fit signe de se retirer et voulut nous faire entendre sa musique. Elle était composée de voix et d'instruments, et ces instruments approchent en

quelque sorte de la manière des nôtres. Il y avait une espèce de luth, et une forme de guitare avec une petite épinette, et deux ou trois grosses flûtes. Le roi fit aussi apporter dans la galerie où étaient les courtisanes un grand cabinet d'ébène de plus de huit pieds de haut, orné de figures d'argent, dans lequel était un orgue qui jouait par ressorts. C'était une des pièces du présent que l'ambassadeur de Moscovie avait fait au roi de Perse. Pendant que cet orgue jouait, le roi se souvint qu'un orfèvre français appelé Sain, qui était à son service, jouait de la grosse flûte et d'une cornemuse à soufflet qu'il avait apportée de France. Il ordonna qu'on le fît venir ; car, comme il est agile de son corps, d'une humeur fort gaie, le roi prend plaisir à ses bouffonneries ; et surtout quand il est entre deux vins, et qu'il s'avise de faire mille petites méchancetés à ces courtisanes. Il charge l'une sur son cou, il jette l'autre par terre, et le nazar ou d'autres seigneurs qui se trouvent là le poussent à leur faire toutes sortes de maux, parce qu'ils voient que le prince en rit et que ces petites farces le divertissent. Le roi fit encore venir un autre jeune Français, appelé Bernard, qui est aussi à son service. Ce Bernard vint en Perse avec un Français nommé La Chapelle, qui, n'ayant pas le moyen d'entretenir deux hommes qu'il avait amenés de France avec lui, fut bien aise d'en être déchargé d'un. Je pris Bernard avec moi et lui fis apprendre l'arquebuserie auprès d'un autre Français appelé Claude Mussin. S'y étant rendu capable, il est enfin entré au service du roi, qui l'aime beaucoup, tant parce qu'il est de belle humeur, et qu'il entend parfaitement les langues turquesque et persienne, que principalement parce qu'il espère toujours à force de caresses l'obliger de se faire mahométan. Et ce n'est pas seulement le zèle de la religion qui porte le roi à le solliciter à ce changement, c'est aussi afin qu'on ne soit pas obligé de tant essayer les ouvrages qui viennent de sa main, comme j'ai remarqué ailleurs que font les mahométans de tout ce qui passe par celles des chrétiens.

Quand ces deux Français furent entrés dans la salle,

le roi commanda d'abord à Bernard de lui verser à boire dans sa coupe, ce qu'il fit, et le roi ayant bu lui ordonna de boire aussi dans la même coupe et lui demanda en même temps s'il n'avait pas envie de se faire bon musulman. Ensuite, le roi nous fit approcher, le père Raphaël et moi, et nous fit encore les mêmes questions touchant les affaires de l'Europe, comme j'ai dit qu'il nous demanda les mêmes choses par quatre fois. Après, il ordonna à Bernard de nous verser à boire dans sa coupe et donna l'autre moitié à boire à son oncle. Comme je vis que le roi témoignait tant d'affection à Bernard, je pris occasion de représenter que je lui avais fait apprendre l'arquebuserie ; mais que, depuis le temps qu'il était à son service, il s'était endetté, et qu'il avait peu de moyens pour soutenir sa famille. Il faut tout dire, c'est que Bernard était un peu débauché. Le roi, se tournant alors vers lui, lui demanda encore s'il ne voulait pas se faire bon musulman ; à quoi Bernard répondant supplia Sa Majesté de ne le point presser sur cet article. « Je sais bien, dit alors le roi s'adressant au père Raphaël, que dans cette ville tu empêches tous les Francs de se faire mahométans. Je te les donne tous, garde-les bien ; mais fais-moi présent de celui-ci car je l'aime. » En même temps, le roi se leva, remarquant sans doute que chacun de ceux qui buvaient était bien aise de prendre l'air un moment et de satisfaire aux nécessités de la nature. Il demeura près d'un quart d'heure dehors, pendant lequel temps le père Raphaël prit occasion de parler à Bernard et de l'exhorter à tenir ferme et de préférer son salut éternel à toutes les promesses que le roi lui pourrait faire.

Le roi, étant rentré dans la salle et s'étant assis, sans plus parler à Bernard de se faire musulman, et voulant sans doute nous donner des marques de sa libéralité, commanda au nazar de faire apporter un sac de cinquante tomans (car, comme j'ai remarqué plus haut, chaque sac du Trésor en contient autant) et, dès qu'on l'eut apporté, il le donna à Bernard, qui, ayant remercié le roi par une profonde révérence, sortit de la



salle avec le sac pour le remettre entre les mains de quelqu'un et revint bientôt après.

Le roi fit ensuite approcher les deux jeunes Hollandais et leur demanda plusieurs choses de leur pays et de son gouvernement. Le père Raphaël, qui leur servait d'interprète, dit au roi que leur pays se gouvernait par Etats, mais qu'ils avaient un prince pour capitaine général par mer et par terre. Ce discours fini, les Hollandais retournèrent en leurs places et le roi s'avisa de me demander si, entre les gens que j'avais amenés de France, il n'y en avait point qui sût jouer de quelque instrument. Je dis à Sa Majesté qu'il y en avait un qui savait jouer de l'orgue et de l'épinette. Aussitôt, elle commanda qu'on l'allât quérir et que cependant les courtisanes vinsent danser et chanter. Elle ordonna en même temps que l'on apportât le hezar-picher, c'est-à-dire la grande cuiller d'or, qu'il fallut que nous bussions tout d'un trait les uns après les autres sans y rien laisser. Après que nous nous fûmes acquittés de ce devoir, le roi me demanda laquelle de ces courtisanes me paraissait la plus belle. Aussitôt, je me levai et, m'étant mis au milieu de ces douze femmes, je leur fis cesser leur danse et pris un flambeau à la main pour les mieux considérer. Le roi riait, et prenant plaisir à voir leur contenance et la mienne : « Amène ici, me dit-il, celle que tu veux. » Pour obéir au roi, je pris par la main celle que je crus la plus âgée et je la menai auprès de Sa Majesté, qui nous fit asseoir tout proche d'elle. Le roi m'en montra alors une autre de la main et me dit pourquoi je n'avais pas plutôt pris celle-là qui était plus belle et plus jeune, commandant à toutes les deux de me baiser l'une après l'autre, afin que je susse si les caresses de la jeune ne valaient pas mieux que les caresses de la plus âgée. Je repartis au roi que si j'avais à prendre une de ces femmes, je me tiendrais au choix que j'avais fait, croyant que la prudence se trouve avec l'âge ; mais que Sa Majesté pouvait bien juger que je n'en voulais point du tout, ni de vieille ni de jeune, et qu'encore qu'elle m'eût donné la vieille, dont j'avais fait choix pour lui complaire, afin de

l'envoyer à mon logis, je ne pouvais me prévaloir de ce don, parce que, quand nous étions mariés, nous ne nous attachions jamais, soit dans notre pays, soit dans nos voyages, qu'à la seule femme que nous avons épousée, et que nous lui gardions la foi en tous lieux comme notre loi nous y oblige.

Le nazar, voyant que la nuit s'avavançait (car il était près de onze heures), commanda à un des maîtres d'hôtel de faire lever toutes les viandes qui avaient été là toute la journée, et que l'on apportât le souper du roi et le nôtre, ce qui fut aussitôt fait. On nous servit de quantité de viandes et plusieurs sortes de riz et de poissons. Sur la fin de ce repas, on fit entrer le sieur Daulier<sup>3</sup>, l'un de ceux que j'avais amenés avec moi de France. Après qu'il eut fait la révérence au roi, on lui apporta une épinette et il se mit aussitôt à en jouer. Le roi ayant demandé ensuite s'il savait chanter, le sieur Daulier qui sait la musique commença un air de cour ; mais comme il n'a pas la voix forte, et qu'en Perse on ne fait état que des grosses voix, la sienne ne plaisant pas au roi, il n'acheva pas et se tut incontinent. Comme je vis cela, et étant impossible que je ne fusse un peu gai, quoique je ne sache pas la musique, mais ayant naturellement la voix assez forte et assez nette, je chantai un vieux air qui commence ainsi :

*Rempli d'étonnement, je consulte en moi-même  
Si je dois préférer Amarante à Baccus, etc.*

Le roi témoigna qu'il avait pris plaisir à m'entendre

---

3. Daulier-Deslandes, qui suivit Tavernier dans son dernier voyage et laissa un récit, raconte ainsi sa version de l'événement dans une lettre écrite d'Ispahan : « Je me suis mis à chanter une chanson convenable à la feste, qui est :

*Enfans du mardy gras*

*Voicy la feste aux bons yvrognes*

Je la chantay si bien au goust du roi que, deux ou trois heures durant, je ne fis que chanter: tantost seul, tantost avec M. Tavernier et l'orfèvre qui faisait cent bouffonneries, dont le roi crevoit de rire... » Ainsi les talents du sieur Daulier se trouvent réhabilités.

en me disant par deux fois : *Baricala ! baricala*<sup>4</sup> !, ce qui signifie « les œuvres de Dieu » ; et c'est ce que les Persans ont coutume de dire quand quelque chose leur donne de l'admiration et du plaisir. Bientôt après, Sa Majesté me commanda de chanter un autre air et je lui obéis en même temps, ayant fait choix de celui qui commence de la sorte :

*Amis, ce buffet m'importune, etc.*

Le sieur Daulier joua encore une fois de l'épinette, et cependant le père Raphaël et moi reprîmes nos places, où nous demeurâmes encore quelque temps. Mais enfin, le nazar s'apercevant que le sommeil nous gagnait, et en ayant averti le roi, Sa Majesté lui ordonna de nous congédier ; ce que le nazar fit à notre grande satisfaction ; car nous avons été là depuis les huit heures du matin jusque après la minuit, c'est-à-dire près de dix-sept heures, ce qui était une assez grande fatigue.

Quatre ou cinq jours se passèrent que le roi ne sortit point du haram, où il fut toujours avec ses femmes. Un matin que le temps était fort beau, Sa Majesté monta à cheval et alla faire pêcher dans certains trous qui sont dans la rivière et qui leur servent de réservoirs. La pêche dura jusque vers les onze heures que le roi retourna au palais, où après avoir dîné il se mit à boire avec quelques seigneurs. Sur le soir, il commanda qu'on fît venir Sain et Bernard, avec un autre Français nommé Marais, qui est aussi au service de Sa Majesté. Il est graveur et arquebusier et joue assez bien du violon. Quelque temps après, on appela aussi le sieur Daulier pour jouer de l'épinette. Sur la minuit, le roi s'avisant de me demander, on lui dit que j'étais à Zulpha, et s'il n'eût été si tard, on m'aurait sans doute envoyé des cavaliers pour m'amener au palais. Le roi, ayant demandé en même temps où était le père Raphaël, dit à quelques seigneurs qui étaient auprès de lui qu'il lui avait fait boire du vin ; à quoi l'un d'eux repartit

---

4. *Barakallah*, mot d'origine arabe ayant ici la signification de « bravo ».

qu'il savait bien que le père Raphaël n'en buvait jamais, mais qu'il ne pouvait pas moins faire pour obéir à Sa Majesté qui lui avait commandé d'en boire.

Quoique je ne fusse point de ce dernier divertissement du roi, je ne laissai pas de savoir exactement le lendemain ce qui s'y était passé ; mais je me contenterai de rapporter un seul incident pour faire voir qu'il est quelquefois dangereux de prendre trop de familiarité avec les princes.

Il y avait auprès du roi un vénérable vieillard qui était agi, c'est-à-dire revenu du voyage de La Mecque, et ceux qui ont fait ce pèlerinage ne peuvent plus jamais boire de vin. Entre les seigneurs qui buvaient avec le roi, il y en eut un qui avait de beaucoup passé les bornes, et qui se mit à faire quelques bouffonneries qui ne plurent point au roi. Il fit sauter par deux fois d'un coup de poing le turban de cet agi, il refusa de boire, le roi le lui commandant, et fut se mêler parmi les courtisanes qui dansaient en faisant quelques sottises. Tout cela ensemble déplut tant au roi, et particulièrement l'affront qu'il fit à l'agi, que, la seconde fois qu'il osa y retourner, Sa Majesté entrant en colère : « Ce coquin, dit-elle, perd le respect et croit qu'il n'est plus mon esclave, qu'on le traîne dehors par les pieds et qu'on le donne à manger aux chiens. » En même temps, quatre ou cinq officiers du roi se jetèrent sur lui et le traînèrent par les pieds hors de la salle. Il fut gardé là jusqu'au matin, et le nazar vint lui faire donner tant de coups de bâton qu'il en mourut sur la place. Tout le monde fut étonné de ce qu'on ne l'avait pas donné à manger aux chiens selon le commandement du roi, et on crut que quelqu'une des femmes du roi, à qui sa disgrâce fut connue, pria pour lui afin que sa peine fût changée. Car c'est la plus grande ignominie de toutes en Perse pour une famille quand le roi ordonne que quelqu'un de la race soit dévoré par les chiens.

Il y eut aussi une des courtisanes qui donna un soufflet à une de ses compagnes, non pas en présence du roi, mais comme elles étaient ensemble dans la galerie à boire. La chose ne se passa pourtant pas si dou-

cement que le roi n'en ouït quelque bruit, et, ayant demandé ce que c'était, on lui conta comme la querelle s'était passée. Aussitôt, Sa Majesté commanda que celle qui avait donné le soufflet fût menée au daroga ou juge de la ville, et qu'ayant fait serment en sa présence de n'être plus du nombre de la bande des courtisanes on en mît une autre en sa place, et que pour elle on lui donnât cent tomans et que le daroga la fît marier. La lubricité paraît jusque dans la manière dont ces femmes-là sont habillées, et ce qui est le plus dégoûtant est de leur voir à toute la narine gauche percée, d'où leur pend un anneau d'or avec une perle, ou un rubis, ou une émeraude qui y est passée. Dans le royaume de Lar et le royaume d'Ormus, elles se percent l'os du nez pour attacher par derrière avec un crochet une plaque d'or enrichie de rubis, d'émeraudes ou de turquoises, et cette plaque leur couvre tout le nez. Les femmes arabes en usent d'une autre manière. Elles se percent le tendon qui sépare les narines et y passent un anneau. Il y a de ces anneaux qui sont aussi grands que la paume de la main, et ce qu'elles mangent passe au travers. Celles qui ont de quoi faire la dépense font percer une perle ou quelque belle pierre pour la passer dans l'anneau.

Pour mettre fin aux affaires que je fis avec le roi, Sa Majesté, sachant que j'étais sur mon départ pour les Indes, m'envoya quérir pour me donner plusieurs dessins dont quelques-uns étaient de sa propre main. Car le roi a fort bien appris à dessiner de deux peintres hollandais, l'un nommé Angel et l'autre Lokar, que la Compagnie hollandaise lui avait envoyés. Il avait fait faire pour tous ces dessins des modèles de bois, dont les uns étaient pour des coupes à boire, les autres pour des manières d'assiettes, et il y en avait un pour un poignard. Tout cela devait être d'ouvrage d'orfèvrerie émaillé et garni de pierreries, et le roi me fit mettre tous ces modèles entre les mains. Je pris en même temps congé du roi, et le lendemain je fus trouver le nazar à une belle maison qu'il faisait bâtir le long de la rivière vers le quartier des Gaures, et, voulant

que je dinasse avec lui, pendant que nous mangions, il envoya quérir à la ville les mesures des tapisseries que le roi lui avait ordonné de me mettre entre les mains pour les faire faire en France. Le nazar, craignant que je ne voulusse pas m'engager à faire travailler à tous ces ouvrages qui auraient pu monter jusqu'à deux cent mille écus, dans le doute où je pourrais être qu'après qu'ils seraient faits le roi ne changeât de dessein et ne les achetât pas, me dit que je n'avais rien à appréhender, et que si je voulais, dès l'heure même il me ferait compter une partie de l'argent. Mais je le remerciai, et je ne me suis jamais voulu engager ni avec le roi de Perse ni avec aucun autre prince de l'Asie. Ainsi je pris congé du nazar, qui m'assura de son affection en toutes rencontres et me fit bien des civilités à mon départ.



# Les six voyages en Turquie & en Perse - II

Introduction et notes de Stephane Yerasimos

Pendant la guerre de Trente Ans, un jeune protestant, fils d'un marchand de cartes géographiques à Paris, part pour faire fortune à travers l'Europe. Il s'embarque pour Constantinople et se joint à une caravane qui l'amène à Ispahan, capitale de la Perse. A ce premier voyage s'en ajouteront cinq autres qui mèneront Jean-Baptiste Tavernier, en trente-six ans, à travers le Proche-Orient et la Perse jusqu'aux Indes et à l'île de Java. Devenu riche en approvisionnant les Cours de Perse et des Indes en objets précieux, il sera également anobli par Louis XIV pour ses services rendus au commerce international de la France, à l'heure où Colbert fonde la Compagnie des Indes.

Etabli en Suisse, il publie en 1676-1679 ses trois gros volumes de voyages, dont le premier seulement, celui concernant la Turquie et la Perse, fait l'objet de la présente édition. A quatre-vingt-trois ans, frappé par la révocation de l'édit de Nantes et toujours hanté par la passion des voyages, il repart pour essayer de joindre les Indes en traversant la Russie; il meurt l'année suivante, en 1689, à Moscou.

Tavernier fut considéré à son époque, et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'un des plus grands voyageurs de son temps. Avec Chardin, il est notre premier informateur sur la Perse safévide du XVII<sup>e</sup> siècle. Montesquieu l'utilisera dans ses *Lettres persanes*. Ce texte, important par sa contribution au développement du concept du « despotisme oriental » et de la « supériorité innée » de l'Occident, est, en même temps, l'un des premiers guides des itinéraires de l'Orient.

Illustration de couverture : « Persan ». Extrait du *Recueil de cent Estampes représentant différentes Nations du Levant, tirées sur les Tableaux peints d'après Nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Ferriol, Ambassadeur du Roi à la Porte*, Paris 1714.

---

FRANÇOIS MASPERO, 1, PLACE PAUL-PAINLEVÉ, 75005 PARIS